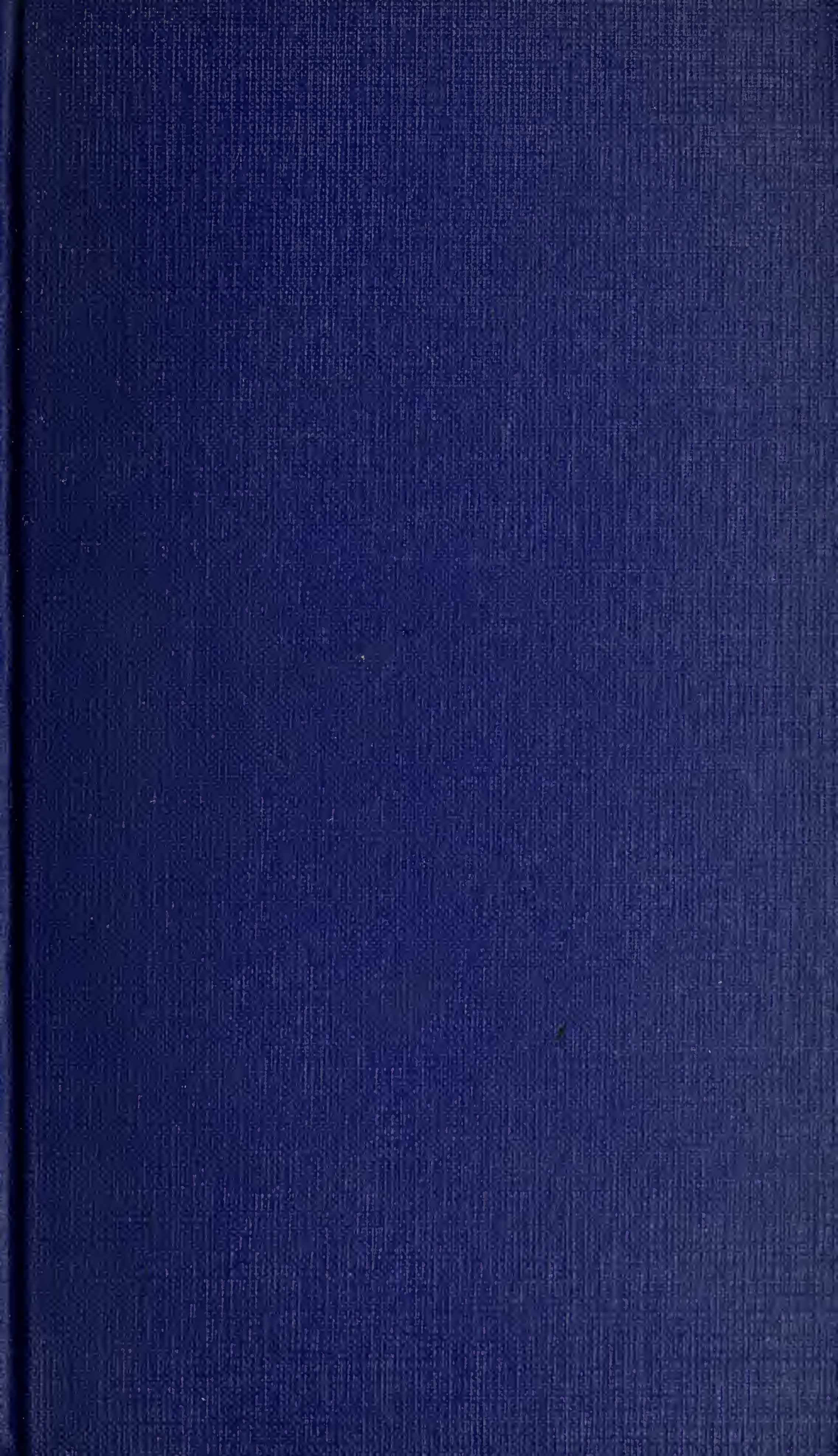
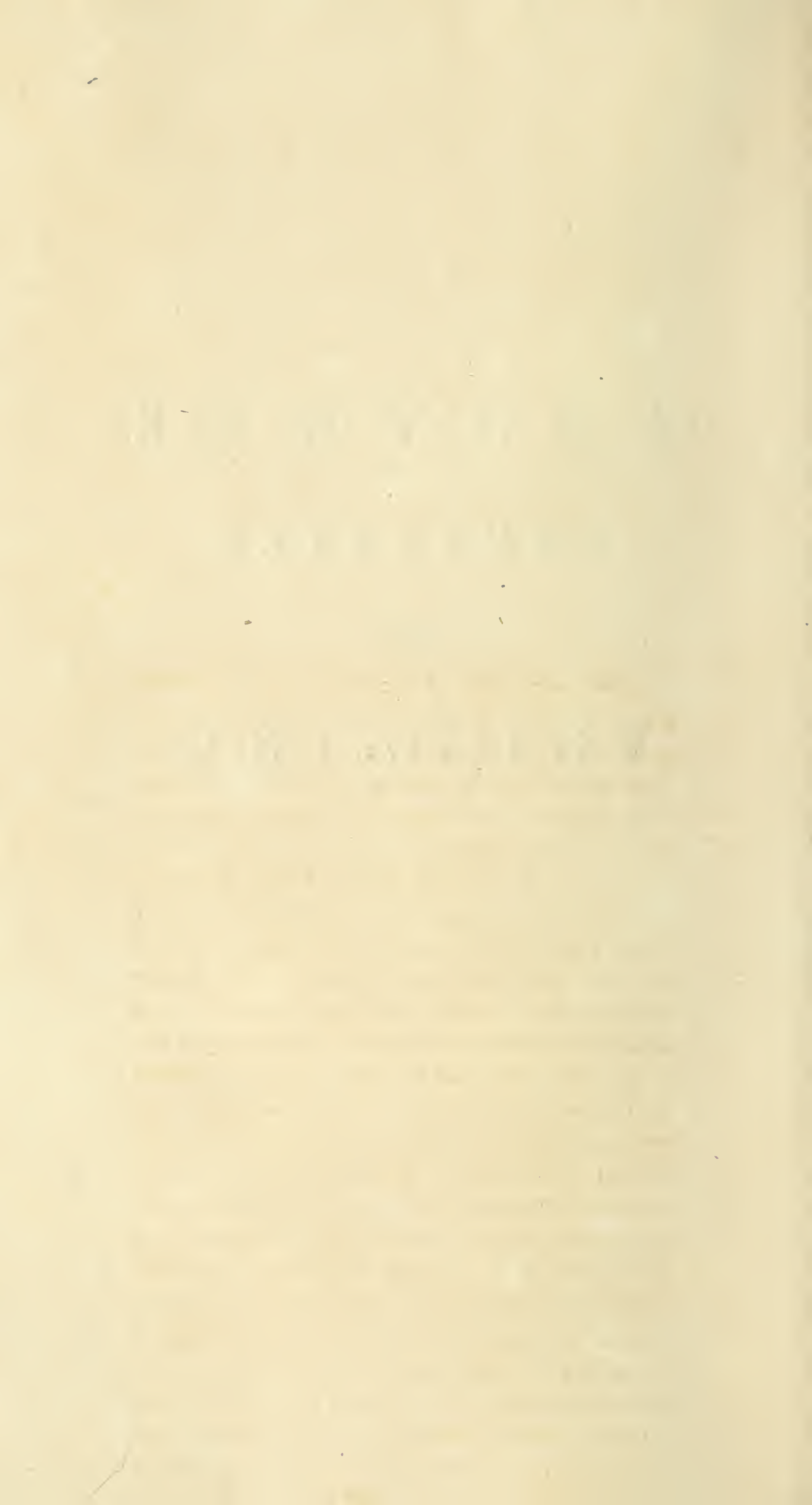






OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.



OEUVRES

COMPLETES

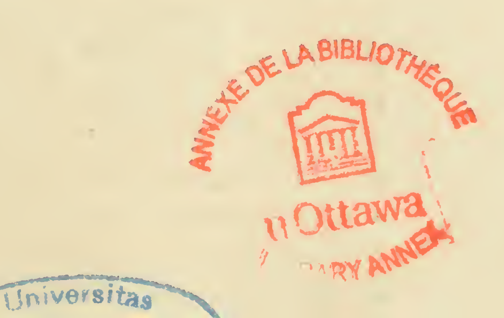
DE

VOLTAIRE.

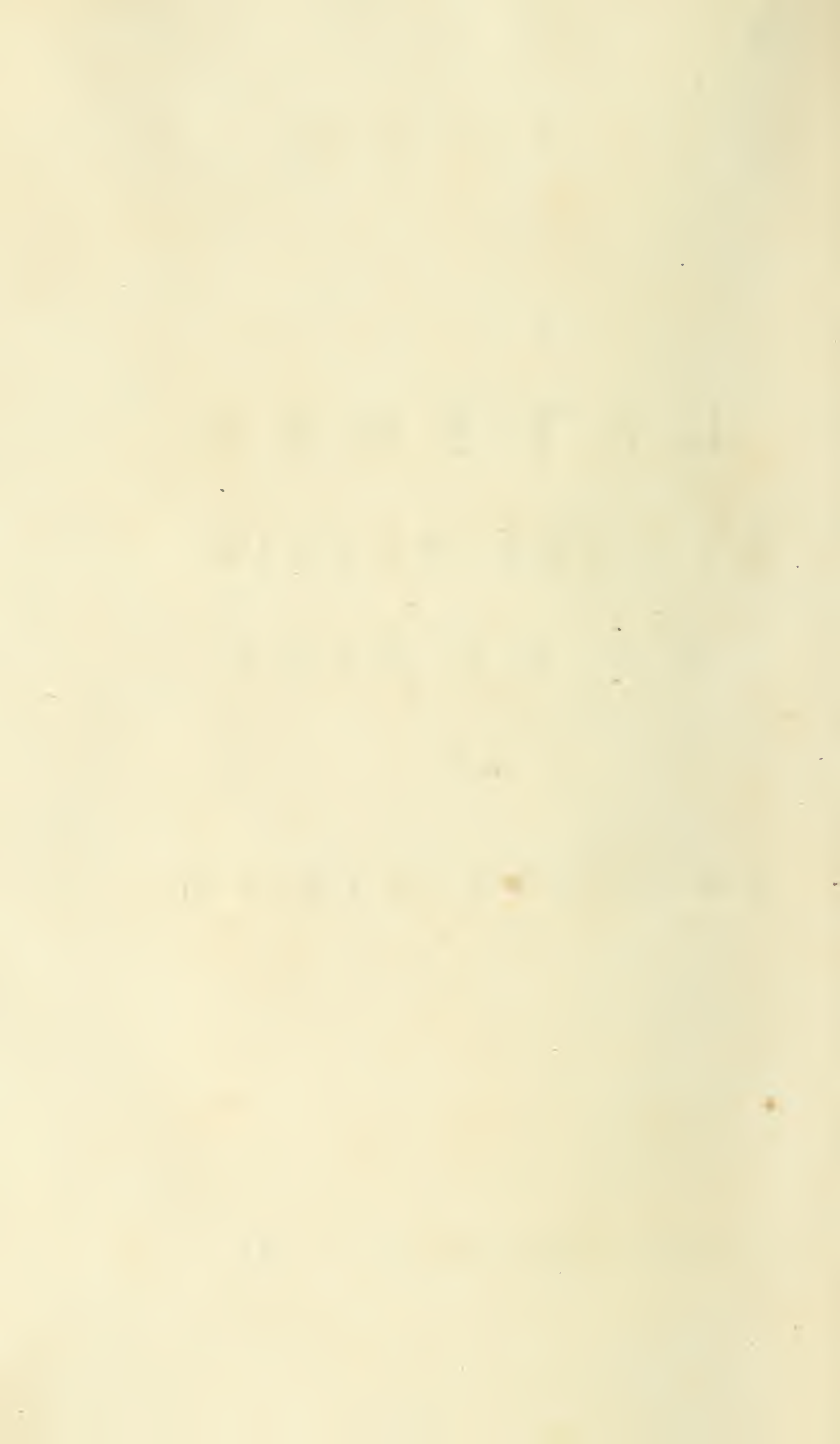
TOME QUATRE-VINGT-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



LETTRES
DE L'IMPERATRICE
DE RUSSIE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.



LETTRES
DE L'IMPERATRICE
DE RUSSIE
ET
DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE L'IMPERATRICE.

1763.

J'AI mis ſous les vers du portrait de *Pierre le grand* que M. de *Voltaire* m'a envoyés, par M. de *Balk*, *Que Dieu le veuille!*

J'ai commis un péché mortel en recevant la lettre adreſſée au géant (1) : j'ai quitté un tas de ſuppliques, j'ai retardé la fortune de pluſieurs perſonnes, tant j'étais avide de la lire. Je n'en ai pas même eu de repentir. Il n'y a point de caſuiſtes dans mon empire,

(1) M. *Pictet*, génevois d'une très-grande taille, était alors à Pétersbourg. On n'a trouvé ni la lettre dont M. de *Voltaire* l'avait chargé pour l'impératrice, ni les vers pour le portrait de *Pierre le grand.*

1763. et jufqu'ici je n'en étais pas bien fâchée. Mais voyant le befoin d'être ramenée à mon devoir, j'ai trouvé qu'il n'y avait point de meilleur moyen que de céder au tourbillon qui m'emporte et de prendre la plume pour prier M. de *Voltaire*, très-férieufement, de ne me plus louer avant que je l'aye mérité. Sa réputation et la mienne y font également intéreffées. Il dira qu'il ne tient qu'à moi de m'en rendre digne, mais en vérité, dans l'immenfité de la Ruffie, un an n'eft qu'un jour comme mille ans devant le Seigneur. Voilà mon excufe de n'avoir pas encore fait le bien que j'aurais dû faire.

Je répondrai à la prophétie de *Jean-Jacques Rouffeau* en lui donnant, j'efpère, auffi long-temps que je vivrai un démenti fort impoli. Voilà mon intention; refte à voir les effets. Après cela, Monfieur, j'ai envie de vous dire: *Priez Dieu pour moi.*

J'ai reçu auffi avec beaucoup de reconnaiffance le fecond tome de *Pierre le grand*. Si dans le temps que vous avez commencé cet ouvrage, j'avais été ce que je fuis aujourd'hui j'aurais fourni bien d'autres mémoires. Il eft vrai qu'on ne peut affez s'étonner du génie de ce grand-homme. Je vais faire imprimer fes lettres originales que j'ai ordonné de ramaffer de toutes parts. Il s'y peint lui-même.

Ce qu'il y avait de plus beau dans fon caractère, c'eft que, quelque colérique qu'il fût, la vérité avait toujours fur lui un afcendant infaillible : et pour cela feul il mériterait, je penfe, une ftatue.

1763.

Je regrette aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, de ne point faire de vers; je ne peux répondre aux vôtres qu'en profe, mais je peux vous affurer que depuis 1746, que je difpofe de mon temps, je vous ai les plus grandes obligations. Avant cette époque je ne lifais que des romans, mais par hafard vos ouvrages me tombèrent dans les mains; depuis je n'ai ceffé de les lire, et n'ai voulu d'aucuns livres qui ne fuffent auffi bien écrits et où il n'y eût autant à profiter. Mais où les trouver? Je retournai donc à ce premier moteur de mon goût et de mon plus cher amufement. Affurément, Monfieur, fi j'ai quelques connaiffances, c'eft à lui feul que je les dois. Mais puifqu'il fe défend par refpect de me dire qu'il baife mon billet, il faut par bienféance que je lui laiffe ignorer que j'ai de l'enthoufiafme pour fes ouvrages. Je lis à préfent l'Effai fur l'hiftoire générale : je voudrais favoir chaque page par cœur, en attendant les œuvres du grand *Corneille*, pour lefquelles j'efpère que la lettre de change eft expédiée.

CATERINE.

1765.

LETTRE II.

DE L'IMPERATRICE.

L'IMPERATRICE de Ruſſie eſt très-obligée au neveu de l'abbé *Bazin* de ce qu'il a bien voulu lui dédier l'ouvrage (1) de ſon oncle qui aſſurément n'a rien de commun avec *Abraham Chaumeix*, maître d'école à Moſcou, où il enſeigne l'*abc* aux petits enfans. Elle a lu ce beau livre d'un bout à l'autre avec beaucoup de plaiſir, et ne s'eſt point trouvée ſupérieure à ce qu'elle a lu, parce qu'elle fait partie de ce genre-humain ſi enclin à goûter les abſurdités les plus étranges ; elle eſt perſuadée que ce livre ne manquera pas d'en éprouver ſa part, et qu'à Paris il ſera infailliblement livré au feu, au pied d'un grand eſcalier ; ce qui lui donnera un luſtre de plus.

Comme le neveu de l'abbé *Bazin* a gardé un profond ſilence ſur le lieu de ſa réſidence, on a adreſſé cette réponſe à M. de *Voltaire*, ſi connu pour protéger et favoriſer les jeunes gens dont les talens font eſpérer qu'ils ſeront

(1) La première édition de la Philoſophie de l'hiſtoire, que l'auteur a fait ſervir depuis d'introduction à l'Eſſai ſur les mœurs, &c.

un jour utiles au genre-humain. Cet illuſtre auteur eſt prié de faire parvenir ce peu de lignes à ſa deſtination ; et ſi par haſard il ne connaiſſait point ce neveu de l'abbé *Bazin*, on eſt perſuadé qu'il excuſera cette démarche en faveur du mérite éclatant de ce jeune homme.

1765.

CATERINE.

LETTRE III.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ d'auguſte.

MONSIEUR, puiſque, Dieu merci, le neveu de l'abbé *Bazin* eſt trouvé, vous voudrez bien qu'une ſeconde fois je m'adreſſe à vous pour lui faire parvenir dans ſa retraite le petit paquet ci-joint, en témoignage de ma reconnaiſſance pour les douceurs qu'il me dit. Je ſerais très-aiſe de vous voir aſſiſter tous les deux à mon carrouſel, duſſiez-vous vous déguiſer en chevaliers inconnus. Vous en auriez tout le temps : la pluie continuelle qui tombe depuis pluſieurs ſemaines m'a obligée de renvoyer cette fête au mois de juin de l'année prochaine.

1765.

Ma devife eft une abeille qui, volant de plante en plante, amaffe fon miel pour le porter dans fa ruche, et l'infcription eft l'*Utile*. Chez vous les inférieurs inftruifent, et il ferait facile aux fupérieurs d'en faire leur profit : chez nous c'eft tout le contraire ; nous n'avons pas tant d'aifance.

L'attachement du neveu *Bazin* pour feu ma mère lui donne un nouveau degré de confidération chez moi : je trouve ce jeune homme très-aimable, et je le prie de me conferver les fentimens qu'il me témoigne. Il eft très-bon et très-utile d'avoir de pareilles connaiffances. Vous voudrez bien, Monfieur, être affuré que vous partagez avec le neveu mon eftime, et tout ce que je lui dis eft également pour vous auffi.

CATERINE.

P. S. Des capucins qu'on tolère à Mofcou, car la tolérance eft générale dans cet empire (il n'y a que les jéfuites qui ne font pas foufferts), s'étant opiniâtrés cet hiver à ne vouloir pas enterrer un français (qui était mort fubitement), fous prétexte qu'il n'avait pas reçu les facremens, *Abraham Chaumeix*, fit un factum contre eux pour leur prouver qu'ils devaient enterrer un mort. Mais ce factum ni deux réquifitions du gouverneur ne

purent porter ces pères à obéir. A la fin on leur fit dire de choifir, ou de paffer la frontière, ou d'enterrer ce français. Ils partirent ; et j'envoyai d'ici des auguftins plus dociles qui, voyant qu'il n'y avait pas à badiner, firent tout ce qu'on voulut. Voilà donc *Abraham Chaumeix* devenu raifonnable en Ruffie ; il s'oppofe à la perfécution. S'il prenait de l'efprit, il ferait croire les miracles aux incrédules. Mais tous les miracles du monde n'effaceront pas la tache d'avoir empêché l'impreffion de l'Encyclopédie.

1765.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

L'ABEILLE eft utile fans doute,
On la chérit, on la redoute,
Aux mortels elle fait du bien,
Son miel nourrit, fa cire éclaire :
Mais quand elle a le don de plaire,
Ce fuperflu ne gâte rien.

Minerve, propice à la terre,
Inftruifit les groffiers humains,
Planta l'olivier de fes mains,
Et battit le dieu de la guerre.

1765.

Cependant elle diſputa
La pomme due à la plus belle ;
Quelque temps Pâris héſita,
Mais Achille eût été pour elle.

MADAME,

Que votre Majeſté impériale pardonne à ces mauvais vers ; la reconnaiſſance n'eſt pas toujours éloquente : ſi votre deviſe eſt une abeille, vous avez une terrible ruche ; c'eſt la plus grande qui ſoit au monde ; vous rempliſſez la terre de votre nom et de vos bienfaits. Les plus précieux pour moi ſont les médailles qui vous repréſentent. Les traits de votre Majeſté me rappellent ceux de la princeſſe votre mère.

J'ai encore un autre bonheur, c'eſt que tous ceux qui ont été honorés des bontés de votre Majeſté ſont mes amis ; je me tiens redevable de ce qu'elle a fait ſi généreuſement pour les *Diderot*, les d'*Alembert* et les *Calas*. Tous les gens de lettres de l'Europe doivent être à vos pieds.

C'eſt vous, Madame, qui faites les miracles ; vous avez rendu *Abraham Chaumeix* tolérant ; et s'il approche de votre Majeſté il aura de l'eſprit ; mais pour les capucins, votre Majeſté a bien ſenti qu'il n'était pas en ſon pouvoir

de les changer en hommes, depuis que S[t] *François* les a changés en bêtes. Heureusement votre académie va former des hommes qui n'auront pas affaire à S[t] *Francois*.

1765.

Je fuis plus vieux, Madame que la ville où vous régnez et que vous embelliffez. J'ofe même ajouter que je fuis plus vieux que votre Empire, en datant fa nouvelle fondation du créateur *Pierre le grand* dont vous perfectionnez l'ouvrage. Cependant je fens que je prendrais la liberté d'aller faire ma cour à cette étonnante abeille qui gouverne cette vafte ruche, fi les maladies qui m'accablent, me permettaient, à moi pauvre bourdon, de fortir de ma cellule.

Je me ferais préfenter par M. le comte de *Schouvalof* et par madame fa femme que j'ai eu l'honneur de poffféder quelques jours dans mon petit hermitage. Votre Majefté impériale a été le fujet de nos entretiens, et jamais je n'ai tant éprouvé le chagrin de ne pouvoir voyager.

Oferais-je, Madame, dire que je fuis un peu fâché que vous vous appeliez *Catherine* : les héroïnes d'autrefois ne prenaient point de nom de faintes : *Homère*, *Virgile* auraient été bien embarraffés avec ces noms-là ; vous n'étiez pas faite pour le calendrier.

Mais foit *Junon*, *Minerve* ou *Vénus* ou *Cérès*,

1765. qui s'ajuſtent bien mieux à la poëſie en tout pays. Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec reconnaiſſance et avec le plus profond reſpect.

LETTRE V.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{17}{28}$ novembre.

MONSIEUR, ma tête eſt auſſi dure que mon nom eſt peu harmonieux; je répondrai par de la mauvaiſe proſe à vos jolis vers. Je n'en ai jamais fait, mais je n'en admire pas moins pour cela les vôtres. Ils m'ont ſi bien gâtée que je ne puis en ſouffrir d'autres. Je me renferme dans ma grande ruche; on ne ſaurait faire différens métiers à la fois.

Jamais je n'aurais cru que l'achat d'une bibliothéque m'attirerait tant de complimens : tout le monde m'en fait ſur celle de M. *Diderot*. Mais avouez, vous à qui l'humanité en doit pour le ſoutien que vous avez donné à l'innocence et à la vertu dans la perſonne des *Calas*, qu'il aurait été cruel et injuſte de ſéparer un ſavant d'avec ſes livres.

Démétri, métropolite (*a*) de Novogorod n'eſt ni perſécuteur, ni fanatique. Il n'y a pas un principe dans le mandement d'*Alexis* (1) qu'il n'avouât, ne prêchât, ne publiât, ſi cela était utile ou néceſſaire : il abhorre la propoſition des *deux puiſſances*. Plus d'une fois il m'a donné des exemples que je pourrais vous citer. Si je ne craignais de vous ennuyer, je les mettrais ſur une feuille ſéparée afin de la brûler ſi vous ne vouliez pas la lire.

1765.

La tolérance eſt établie chez nous : elle fait loi de l'Etat ; et il eſt défendu de perſécuter. Nous avons, il eſt vrai, des fanatiques qui, faute de perſécution, ſe brûlent eux-mêmes ; mais ſi ceux des autres pays en feſaient autant, il n'y aurait pas grand mal ; le monde n'en ferait que plus tranquille, et *Calas* n'aurait pas été roué. Voilà, Monſieur, les ſentimens que nous devons au fondateur de cette ville, que nous admirons tous deux.

Je ſuis bien fâchée que votre ſanté ne ſoit pas auſſi brillante que votre eſprit : celui-ci en donne aux autres. Ne vous plaignez point de votre âge, et vivez les années de *Mathuſalem*, duſſiez-vous tenir dans le calendrier la place

(*a*) Les métropolites ne diffèrent des autres évêques et archevêques que par une cape blanche ; celui-ci l'a reçue pour m'avoir couronnée.

(1) Voyez le volume des Facéties.

1765. que vous trouvez à propos de me refuser. Comme je ne me crois point en droit d'être chantée, je ne changerai point mon nom contre celui de l'envieuse et jalouse *Junon :* je n'ai pas assez de présomption pour prendre celui de *Minerve ;* je ne veux point du nom de *Vénus*, il y en a trop sur le compte de cette belle dame. Je ne suis pas *Cérès* non plus ; la récolte a été très-mauvaise en Russie cette année : le mien au moins me fait espérer l'intercession de ma patronne là où elle est ; et, à tout prendre, je le crois le meilleur pour moi. Mais en vous assurant de la part que je prends à ce qui vous regarde, je vous en éviterai l'inutile répétition.

CATERINE.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

1766. LA lettre, dont votre Majesté impériale m'honore, m'a tourné la tête ; elle m'a donné des patentes de prophète. Je ne me doutais pas que l'archevêque de Novogorod se fût

en effet déclaré contre le fyftême abfurde des *deux puiffances*. J'avais raifon fans le favoir, ce qui eft encore un caractère de prophétie. Les incrédules pourront m'objecter que cet archevêque ne s'appelle pas *Alexis*, mais *Démétri*. Je pourrai répondre avec tous les commentateurs qu'il faut de l'obfcurité dans les prophéties, et que cette obfcurité rend toujours la vérité plus claire. J'ajouterai qu'il n'y a qu'à changer *Alex* en *Démé*, et *is* en *tri*, pour avoir le véritable nom de l'archevêque. Il n'y aura certainement que des impies qui puiffent ne fe pas rendre à des preuves fi évidentes.

1766.

Je fuis fi bien prophète, que je prédis hardiment à votre Majefté la plus grande gloire et le plus grand bonheur. Ou les hommes deviendront entièrement fous, ou ils admireront tout ce que vous faites de grand et d'utile ; cette prédiction même vient un peu comme les autres, après l'événement.

Il me femble que fi cet autre grand-homme, *Pierre premier*, s'était établi dans un climat plus doux que fur le lac Ladoga, s'il avait choifi Kiovie ou quelque autre terrain plus méridional, je ferais actuellement à vos pieds en dépit de mon âge. Il eft trifte de mourir fans avoir admiré de près celle qui préfère le nom de *Catherine* aux noms des divinités

1766. de l'ancien temps et qui le rendra préférable. Je n'ai jamais voulu aller à Rome ; j'ai ſenti toujours de la répugnance à voir des moines dans le capitole, et les tombeaux des *Scipions* foulés aux pieds des prêtres ; mais je meurs de regret de ne point voir des déſerts changés en villes ſuperbes, et deux mille lieues de pays civiliſés par des héroïnes. L'hiſtoire du monde entier n'a rien de ſemblable, c'eſt la plus belle et la plus grande des révolutions ; mon cœur eſt comme l'aimant, il ſe tourne vers le Nord.

D'*Alembert* a bien tort de n'avoir pas fait le voyage, lui qui eſt encore jeune. Il a été piqué de la petite injuſtice qu'on lui feſait ; mais l'objet qui eſt fort mince ne troublait point ſa philoſophie. Tout cela eſt réparé aujourd'hui. Je crois que l'Encyclopédie eſt en chemin pour aller demander une place dans la bibliothéque de votre palais.

Que votre Majeſté impériale daigne recevoir avec bonté ma reconnaiſſance, mon admiration, mon profond reſpect.

Feu l'abbé Bazin.

LETTRE

1766.

LETTRE VII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 29 juin / 9 juillet.

MONSIEUR, la lueur de l'étoile du Nord n'eſt qu'une aurore boréale.

Les bienfaits répandus à quelques centaines de lieues, et dont il vous plaît de faire mention ne m'appartiennent pas : les *Calas* doivent ce qu'ils ont reçu à leurs amis ; M. *Diderot* la vente de ſa bibliothéque, au ſien ; mais les *Calas* et les *Sirven* vous doivent tout. Ce n'eſt rien que de donner un peu à ſon prochain de ce dont on a un grand ſuperflu ; mais c'eſt s'immortaliſer que d'être l'avocat du genre-humain, le défenſeur de l'innocence opprimée. Ces deux cauſes vous attirent la vénération due à de tels miracles. Vous avez combattu les ennemis réunis des hommes : la ſuperſtition, le fanatiſme, l'ignorance, la chicane, les mauvais juges, et la partie du pouvoir qui repoſe entre les mains des uns et des autres. Il faut bien des vertus et des qualités pour ſurmonter ces obſtacles. Vous avez montré que vous les poſſédez : vous avez vaincu.

1766. Vous défirez, Monfieur, un fecours modique pour les *Sirven :* le puis-je refufer ! me louerez-vous de cette action ? y a-t-il de quoi ? Je vous avoue que j'aimerais mieux qu'on ignorât ma lettre de change. Si cependant vous penfez que mon nom, tout peu harmonieux qu'il eft, faffe quelque bien à ces victimes de l'efprit de perfécution, je me remets à votre prévoyance, et vous me nommerez pourvu feulement que cela même ne leur nuife pas. J'ai mes raifons pour le croire. Mes aventures avec l'évêque de Roftof ont été traitées publiquement, et vous en pouvez, Monfieur, communiquer le mémoire à votre gré, comme une pièce authentique.

J'ai lu avec beaucoup d'attention l'imprimé qui accompagnait votre lettre. Il eft bien difficile de réduire en pratique les principes qu'il contient. Malheureufement le grand nombre y fera long-temps oppofé. Il eft cependant poffible d'émouffer la pointe des opinions qui mènent à la deftruction des humains. Voici mot à mot ce que j'ai inféré, entre autres chofes, à ce fujet dans une inftruction au comité qui refondra nos lois :

„ Dans un grand empire qui étend fa
„ domination fur autant de peuples divers
„ qu'il y a de différentes croyances parmi
„ les hommes, la faute la plus nuifible au

„ repos et à la tranquillité de ses citoyens „ serait l'intolérance de leurs différentes reli- „ gions. Il n'y a même qu'une sage tolérance „ également avouée de la religion orthodoxe „ et de la politique, qui puisse ramener „ toutes les brebis égarées à la vraie croyance. „ La persécution irrite les esprits ; la tolé- „ rance les adoucit et les rend moins obstinés ; „ elle étouffe ces disputes contraires au „ repos de l'Etat et à l'union des citoyens. „

1766.

Après cela suit un précis du livre de l'Esprit des lois, sur la magie, &c. qu'il serait trop long de rapporter ici. Il y est dit tout ce qu'on peut dire pour préserver d'un côté les citoyens des maux que peuvent produire de pareilles accusations, sans cependant troubler de l'autre la tranquillité des croyances, ni scandaliser les consciences des croyans. J'ai cru que c'était l'unique voie praticable d'introduire le cri de la raison, que de l'appuyer sur le fondement de la tranquillité publique dont chaque individu sent continuellement le besoin et l'utilité.

Le petit comte de *Schouvalof*, de retour dans sa patrie, m'a fait le récit de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à tout ce qui me regarde. Je finis par vous en marquer ma gratitude.

CATERINE.

1766.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 22 décembre.

MADAME,

QUE votre Majeſté impériale me pardonne; non, vous n'êtes point l'*Aurore boréale ;* vous êtes aſſurément l'aſtre le plus brillant du Nord, et il n'y en a jamais eu d'auſſi bienfeſant que vous. *Andromède*, *Perſée* et *Caliſto* ne vous valent pas. Tous ces aſtres-là auraient laiſſé *Diderot* mourir de faim. Il a été perſécuté dans ſa patrie, et vos bienfaits viennent l'y chercher. *Louis XIV* avait moins de magnificence que votre Majeſté ; il récompenſa le mérite dans les pays étrangers, mais on lui indiquait ce mérite ; vous le cherchez, Madame, et vous le trouvez. Vos ſoins généreux pour établir la liberté de conſcience en Pologne ſont un bienfait que le genre-humain doit célébrer, et j'ambitionne bien d'oſer parler au nom du genre-humain, ſi ma voix peut encore ſe faire entendre.

En attendant, Madame, permettez-moi de publier ce que vous avez daigné m'écrire au

ſujet de l'archevêque de Novogorod, et ſur la tolérance. Ce que vous écrivez eſt un monument de votre gloire ; nous ſommes trois, *Diderot*, d'*Alembert* et moi qui vous dreſſons des autels ; vous me rendez païen : je ſuis avec idolâtrie, Madame, aux pieds de votre Majeſté, mieux qu'avec un profond reſpect.

1766.

Le prêtre de votre temple.

LETTRE IX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 29 décembre. / 9 janvier.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 22 décembre, dans laquelle vous me donnez une place décidée parmi les aſtres. Je ne ſais ſi ces places-là valent la peine qu'on les brigue. Je ne voudrais point être miſe au rang de ceux que le genre-humain a adorés pendant ſi long-temps, par tout autre que vous et vos dignes amis dont vous me parlez. En effet, quelque peu d'amour propre qu'on ſe ſente, il eſt impoſſible de déſirer de ſe voir l'égal des oignons, des chats, des veaux, des peaux d'ânes, de bœufs, de ſerpens, des crocodiles, des bêtes de toute eſpèce, &c. &c. &c. Après

1767.

1767. cette énumération, quel eſt l'homme qui voulût des temples ?

Laiſſez-moi donc, je vous prie, ſur la terre ; j'y ſerai plus à portée d'y recevoir vos lettres et celles de vos amis les d'*Alembert* et les *Diderot :* j'y ſerai témoin de la ſenſibilité avec laquelle vous vous intéreſſez à tout ce qui regarde les lumières de notre ſiècle, partageant ſi parfaitement ce titre avec eux.

Malheur aux perſécuteurs ! ils méritent d'être rangés parmi ces divinités. Voilà leur vraie place.

Au reſte, Monſieur, ſoyez perſuadé que votre approbation m'encourage beaucoup.

L'article dont je vous ai fait part, et qui regarde la tolérance, ne paraîtra au grand jour qu'à la fin de l'été prochain.

Je me ſouviens de vous avoir écrit dans une lettre précédente ce que je penſais de la publication des pièces qui concernent l'archevêque de Novogorod : cet eccléſiaſtique a donné depuis peu encore une preuve des ſentimens que vous lui connaiſſez. Un homme qui avait traduit un livre, le lui porta : il lui dit qu'il lui conſeillait de le ſupprimer, parce qu'il contenait les principes qui établiſſent les *deux puiſſances*.

Soyez aſſuré, Monſieur, que tel titre que vous preniez, il ne nuira jamais chez moi à

la confidération qui eft due à celui qui plaide avec toute l'étendue de fon génie la caufe de l'humanité.

1767.

CATERINE.

L'imprimé ci-joint (*) vous fera juger fi la juftice eft de notre côté.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 février.

MADAME,

VOTRE Majefté impériale daigne donc me faire juge de la magnanimité avec laquelle elle prend le parti du genre-humain. Ce juge eft trop corrompu et trop perfuadé qu'on ne peut répondre que des fottifes tyranniques à votre excellent mémoire. Ne pouvoir jouir des droits de citoyen parce qu'on croit que le Saint-Efprit ne procède que du Père, me paraît fi fou et fi fot, que je ne croirais pas cette bêtife fi celles de mon pays ne m'y avaient préparé. Je ne fuis pas fait pour pénétrer dans vos fecrets d'Etat; mais je ferais

(*) Manifefte fur les diffentions de Pologne.

1767. bien attrapé ſi votre Majeſté n'était pas d'accord avec le roi de Pologne ; il eſt philoſophe, il eſt tolérant par principe ; j'imagine que vous vous entendez tous deux comme larrons en foire pour le bien du genre-humain, et pour vous moquer des prêtres intolérans.

Un temps viendra, Madame, je le dis toujours, où toute la lumière nous viendra du Nord : votre Majeſté impériale a beau dire, je vous fais étoile, et vous demeurerez étoile. Les ténèbres cimmériennes reſteront en Eſpagne ; et à la fin même, elles ſe diſſiperont. Vous ne ſerez ni oignon, ni chatte, ni veau d'or, ni bœuf Apis ; vous ne ſerez point de ces dieux qu'on mange, vous êtes de ceux qui donnent à manger. Vous faites tout le bien que vous pouvez au dedans et au dehors. Les ſages feront votre apothéoſe de votre vivant ; mais vivez long-temps, Madame, cela vaut cent fois mieux que la divinité ; ſi vous voulez faire des miracles, tâchez ſeulement de rendre votre climat un peu plus chaud. A voir tout ce que votre Majeſté fait, je croirai que c'eſt pure malice à elle, ſi elle n'entreprend pas ce changement : j'y ſuis un peu intéreſſé ; car dès que vous aurez mis la Ruſſie au trentième degré au lieu des environs du ſoixantième, je vous demanderai la permiſſion d'y venir achever ma vie ; mais en

quelque

quelque endroit que je végette, je vous admirerai malgré vous, et je ferai avec le plus profond refpect, Madame, de votre Majefté impériale, &c.

1767.

LETTRE XI.

DE L'IMPERATRICE.

A Mofcou, le $\frac{15}{26}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 27 février, où vous me confeillez de faire un miracle pour changer le climat de ce pays. Cette ville-ci était autrefois très-accoutumée à voir des miracles, ou plutôt les bonnes gens prenaient fouvent les chofes les plus ordinaires pour des effets merveilleux. J'ai lu dans la préface du concile du tzar *Ivan Bafilewitz*, que lorfque le tzar eut fait fa confeffion publique, il arriva un miracle : le foleil parut en plein midi, fes rayons donnèrent fur lui, et fur tous les pères raffemblés. Notez que ce prince, après avoir fait une confeffion générale, à haute voix, finit par reprocher au clergé, dans des termes très-vifs, tous fes défordres, et conjura le concile de le corriger, lui et fon clergé auffi.

1767. A préſent les choſes ſont changées. *Pierre le grand* a mis tant de formalités pour conſtater un miracle, et le ſynode les remplit ſi ſtrictement, que je crains d'expoſer celui dont il vous plaît de me charger avant votre arrivée. Cependant je ferai tout ce qui ſera en mon pouvoir pour procurer à la ville de Pétersbourg un meilleur air. Il y a trois ans qu'on eſt après à ſaigner par des canaux les marais qui l'entourent, à abattre les forêts de ſapins qui la couvrent au midi; et à préſent il y a déjà trois grandes terres occupées par des colons, là où un homme à pied ne pouvait paſſer ſans avoir de l'eau juſqu'à la ceinture: les habitans ont ſemé, l'automne dernière, leurs premiers grains.

Comme vous paraiſſez, Monſieur, prendre intérêt à ce que je fais, je joins à cette lettre la moins mauvaiſe traduction françaiſe du Manifeſte que j'ai ſigné le 14 décembre de l'année paſſée, et qui a été ſi fort eſtropié dans les gazettes d'Hollande, qu'on ne ſavait pas trop ce qu'il pouvait ſignifier. En ruſſe c'eſt une pièce eſtimée: la richeſſe et les expreſſions fortes de notre langue l'ont rendue telle. La traduction en a été d'autant plus pénible. Au mois de juin cette grande aſſemblée commencera ſes ſéances, et nous dira ce qui lui manque. Après quoi on travaillera à des lois

que l'humanité, j'efpère, ne défapprouvera pas. D'ici à ce temps-là j'irai faire un tour dans différentes provinces, le long du Volga; et au moment peut-être que vous vous y attendrez le moins, vous recevrez une lettre datée de quelque bicoque de l'Afie.

1767.

Je ferai là, comme par-tout ailleurs, remplie d'eftime et de confidération pour le feigneur du château de Ferney.

CATERINE.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 mai.

UN voyage en Afie! allez-vous l'entreprendre,
Belle et fublime Taleftris?
Que ferez-vous dans ce pays?
Vous n'y verrez point d'Alexandre.

Hélas! votre Majefté impériale ferait le tour du globe qu'elle ne rencontrerait guère de rois dignes d'elle. Elle voyage comme *Cérès* la légiflatrice, en fefant du bien au monde. Je ne fais point la langue ruffe; mais, par la traduction que vous daignez m'envoyer, je vois qu'elle a des inverfions et des tours qui

1767. manquent à la nôtre. Je ne ſuis pas comme une dame de la cour de Verſailles qui diſait : C'eſt bien dommage que l'aventure de la tour de Babel ait produit la confuſion des langues, ſans cela tout le monde aurait toujours parlé français.

L'empereur de la Chine, *Cam-hi*, votre voiſin, demandait à un miſſionnaire ſi on pouvait faire des vers dans les langues de l'Europe; il ne pouvait le croire.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer mes ſentimens et le très-profond reſpect de ce vieux ſuiſſe, &c.

LETTRE XIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Caſan, le $\frac{18}{29}$ mai.

Je vous avais menacé d'une lettre de quelque bicoque de l'Aſie, je vous tiens parole aujourd'hui.

Il me ſemble que les auteurs de l'Anecdote ſur Béliſaire (*) et de la Lettre ſur les panégyriques (**), ſont proches parens du neveu de l'abbé *Bazin*. Mais, Monſieur, ne vaudrait-il

(*) Volume des Facéties.

(**) Mélanges littéraires, tome IV.

pas mieux renvoyer tout panégyrique des gens après leur mort, crainte que tôt ou tard ils ne donnent un démenti, vu l'inconféquence et le peu de ftabilité des chofes humaines? Je ne fais fi, après la révocation de l'édit de Nantes, on a fait beaucoup de cas des panégyriques de *Louis XIV :* les réfugiés au moins n'étaient pas difpofés à leur donner du poids.

Je vous prie, Monfieur, d'employer votre crédit auprès du favant du canton d'Uri, pour qu'il ne perde pas fon temps à faire le mien avant mon décès.

Ces lois dont on parle tant, au bout du compte, ne font point faites encore. Eh! qui peut répondre de leur bonté? C'eft la poftérité, et non pas nous, en vérité, qui fera à portée de décider cette queftion. Imaginez, je vous prie, qu'elles doivent fervir pour l'Europe et pour l'Afie : et quelle différence de climat, de gens, d'habitudes, d'idées même!

Me voilà en Afie; j'ai voulu voir cela par mes yeux. Il y a dans cette ville vingt peuples divers qui ne fe reffemblent point du tout. Il faut pourtant leur faire un habit qui leur foit propre à tous. Ils peuvent fe bien trouver des principes généraux; mais les détails? Et quels détails! J'allais dire, c'eft

1767. presque un monde à créer, à unir, à conserver. Je ne finirais pas, et en voilà beaucoup trop de toutes façons.

Si tout cela ne réussit pas, les lambeaux de lettres que j'ai trouvés cités dans le dernier imprimé, paraîtront ostentation (et que sais-je moi ?) aux impartiaux et à mes envieux. Et puis mes lettres n'ont été dictées que par l'estime, et ne sauraient être bonnes à l'impression. Il est vrai qu'il m'est bien flatteur et honorable de voir par quel sentiment tout cela a été cité chez l'auteur de la Lettre sur les panégyriques ; mais *Bélisaire* dit que c'est-là justement le moment dangereux pour mon espèce. *Bélisaire* ayant raison partout, sans doute n'aura pas tort en ceci. La traduction de ce dernier livre est finie, et va être imprimée. Pour faire l'essai de cette traduction, on l'a lue à deux personnes qui ne connaissaient point l'original. L'un s'écria : Qu'on me crève les yeux pourvu que je sois *Bélisaire*, j'en serai assez récompensé ; l'autre dit : Si cela était, j'en serais envieux.

En finissant, Monsieur, recevez les témoignages de ma reconnaissance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez ; mais, s'il est possible, préservez mon griffonnage de l'impression.

CATERINE.

LETTRE XIV.

1768.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

MADAME,

On dit qu'un vieillard, nommé *Siméon*, en voyant un petit enfant, s'écria dans ſa joie : Je n'ai plus qu'à mourir *puiſque j'ai vu mon ſalutaire.* Ce *Siméon* était prophète, il voyait de loin tout ce que ce petit juif devait faire.

Moi qui ne ſuis ni juif ni prophète, mais qui ſuis auſſi vieux que *Siméon*, je n'aurais pas deviné en 1700 qu'un jour la raiſon, auſſi inconnue au patriarche *Nicou* qu'au ſacré collége, et auſſi mal-voulue des papas et des archimandrites que des dominicains, viendrait à Moſcou, à la voix d'une princeſſe née en Allemagne, et qu'elle aſſemblerait dans ſa Grand'Salle, des idolâtres, des muſulmans, des grecs, des latins, des luthériens, qui tous deviendraient ſes enfans.

C'eſt ce triomphe de la raiſon qui eſt mon *ſalutaire ;* et en qualité d'être raiſonnable, je mourrai ſujet dans mon cœur de votre Majeſté impériale, bienfaitrice du genre-humain.

1768.

Je ſuis retiré auprès de la petite ville de Genève, où il n'y a pas vingt mille habitans, et la diſcorde règne depuis quatre ans dans ce trou, dans le temps que *Catherine ſeconde*, qui eſt bien la *première*, réunit tous les eſprits dans un empire plus vaſte que l'empire romain.

Je ne ſuis pas en tout de l'avis du reſpectable auteur de l'Ordre eſſentiel des ſociétés : je vous avoue, Madame, qu'en qualité de voiſin de deux républiques, je ne crois point du tout que la puiſſance légiſlatrice ſoit, de droit divin, copropriétaire de mes petites chaumières; mais je crois fermement que, de droit humain, on doit vous admirer et vous aimer.

Feu l'abbé *Bazin* diſait ſouvent qu'il craignait horriblement le froid; mais que s'il n'était pas ſi vieux, il irait s'établir au midi d'Aſtracan, pour avoir le plaiſir de vivre ſous vos lois.

J'ai rencontré ces jours paſſés ſon neveu qui penſe de même. Le profeſſeur en droit *Bourdillon* (1) eſt dans les mêmes ſentimens; ce pauvre *Bourdillon* s'eſt plaint à moi amèrement de ce qu'on l'avait trompé ſur l'évêque de Cracovie. Je l'ai conſolé en lui diſant qu'il

(1) Nom ſous lequel l'ouvrage ſur les diſſentions de Pologne a été publié. Voyez Politique et Légiſlation, tome II.

avait raifon fur tout le refte, et que l'événement l'a bien juftifié. Votre Majefté impériale ne faurait croire à quel point ce pédant républicain vous eft attaché, toute fouveraine que vous êtes.

Je ramaffe, Madame, toutes les fottifes férieufes ou comiques de feu l'abbé *Bazin* et de fon neveu, et même celles qu'on leur attribue ; il y en a qu'on n'oferait envoyer au pape, mais qu'on peut mettre hardiment dans la bibliothéque d'une impératrice philofophe. Ce recueil affez gros partira dès qu'il fera relié.

L'empereur *Juftinien* et le grand capitaine *Bélifaire* ont été impitoyablement déclarés damnés par la forbonne. J'en ai été très-affligé, car je m'intéreffais beaucoup à leur falut. Je ne fais pas encore bien pofitivement fi votre Eglife grecque eft damnée auffi ; je m'en informerai, Madame, car je vous fuis encore plus attaché qu'à l'empereur *Juftinien*. Je fouhaite que vous viviez encore plus long-temps que lui.

Que votre Majefté impériale daigne agréer le profond refpect, l'admiration et l'attachement inviolable du vieux folitaire, moitié français, moitié fuiffe, coufin germain du neveu de l'abbé *Bazin*.

1768.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 novembre.

MADAME,

J'EUS l'honneur de dépêcher à votre Majesté impériale, le 15 mars dernier, à l'adresse du sieur *B. Le Maistre* à Hambourg, un assez gros ballot, marqué I. D. R., N° 1.

Votre Majesté a des affaires un peu plus importantes que celles de ce ballot. D'un côté elle force les polonais à être tolérans et heureux, en dépit du nonce du pape; et de l'autre elle paraît avoir affaire aux musulmans, malgré *Mahomet*. S'ils vous font la guerre, Madame, il pourra bien leur arriver ce que *Pierre le grand* avait eu autrefois en vue, c'était de faire de Constantinople la capitale de l'empire russe. Ces barbares méritent d'être punis par une héroïne du peu d'attention qu'ils ont eu jusqu'ici pour les dames. Il est clair que des gens qui négligent tous les beaux arts, et qui enferment les femmes, méritent d'être exterminés. J'espère tout de votre génie et de votre destinée. *Moustapha* ne doit pas tenir

1768.

contre *Catherine*. On dit que *Mouſtapha* n'a point d'eſprit, qu'il n'aime point les vers, qu'il n'a jamais été à la comédie et qu'il n'entend point le français ; il ſera battu, ſur ma parole. Je demande à votre Majeſté impériale la permiſſion de venir me mettre à ſes pieds et de paſſer quelques jours à ſa cour dès qu'elle ſera établie à Conſtantinople, car je penſe très-ſérieuſement que ſi jamais les Turcs doivent être chaſſés de l'Europe, ce ſera par les Ruſſes. L'envie de vous plaire les rendra invincibles.

Que votre Majeſté daigne agréer les ſouhaits et le profond reſpect de votre admirateur, de votre très-zélé, très-ardent ſerviteur.

LETTRE XVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ décembre.

MONSIEUR, je ſuppoſe que vous me croyez un peu d'inconſéquence : je vous ai prié, il y a environ un an, de m'envoyer tout ce qui a jamais été écrit par l'auteur dont j'aime le mieux à lire les ouvrages ; j'ai reçu au mois de mai paſſé le ballot que j'ai déſiré,

1768. accompagné du bufte de l'homme le plus illuftre de notre fiècle.

J'ai fenti une égale fatisfaction de l'un et l'autre envoi : ils font depuis fix mois le plus bel ornement de mon appartement, et mon étude journalière ; mais jufqu'ici je ne vous en ai accufé ni la réception ni fait mes remercîmens. Voici comme je raifonnais : un morceau de papier mal griffonné, rempli de mauvais français, eft un remercîment ftérile pour un tel homme ; il faut lui faire mon compliment par quelque action qui puiffe lui plaire. Différens faits fe font préfentés ; mais le détail en ferait trop long : enfin j'ai cru que le meilleur ferait de donner par moi-même un exemple qui pût devenir utile aux hommes. Je me fuis fouvenue que par bonheur je n'avais pas eu la petite vérole. J'ai fait écrire en Angleterre pour avoir un inoculateur : le fameux docteur *Dimfdale* s'eft réfolu de paffer en Ruffie. Il m'a inoculée le 12 octobre. Je n'ai pas été au lit un feul inftant, et j'ai reçu du monde tous les jours. Je vais tout de fuite faire inoculer mon fils unique.

Le grand maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, ce héros qui reffemble aux anciens Romains du beau temps de la république, qui en a le courage et la générofité, doutant s'il avait eu cette maladie, eft à préfent entre

les mains de notre anglais, et le lendemain de l'opération il s'en alla à la chaſſe dans une très-grande neige. Nombre de courtiſans ont ſuivi ſon exemple, et beaucoup d'autres s'y préparent. Outre cela on inocule à préſent à Pétersbourg dans trois maiſons d'éducation et dans un hôpital établi ſous les yeux de M. *Dimſdale*.

1768.

Voilà, Monſieur, les nouvelles du pôle. J'eſpère qu'elles ne vous ſeront point indifférentes.

Les écrits nouveaux ſont plus rares. Cependant il vient de paraître une traduction françaiſe de l'inſtruction ruſſe donnée aux députés qui doivent compoſer le projet de notre code. On n'a pas eu le temps de l'imprimer. Je me hâte de vous envoyer le manuſcrit, afin que vous voyiez mieux de quel point nous partons. J'eſpère qu'il n'y a pas une ligne qu'un honnête homme ne puiſſe avouer.

J'aimerais bien de vous envoyer des vers en échange des vôtres ; mais qui n'a pas aſſez de cervelle pour en faire de bons, fait mieux de travailler de ſes mains. Voilà ce que j'ai mis en pratique : j'ai tourné une tabatière que je vous prie d'accepter. Elle porte l'empreinte de la perſonne qui a pour vous le plus de conſidération ; je n'ai pas beſoin de la nommer, vous la reconnaîtrez aiſément.

1768.

J'oubliais, Monſieur, de vous dire que j'ai augmenté le peu ou point de médecine qu'on donne pendant l'inoculation, de trois ou quatre excellens ſpécifiques que je recommande à tout homme de bon ſens de ne point négliger en pareille occaſion. C'eſt de ſe faire lire l'Ecoſſaiſe, Candide, l'Ingénu, l'Homme aux quarante écus, et la Princeſſe de Babylone. Il n'y a pas moyen après cela de ſentir le moindre mal.

P. S. La lettre ci-jointe était écrite il y a trois ſemaines. Elle attendait le manuſcrit; on a été ſi long-temps à le tranſcrire et à le rectifier, que j'ai eu le temps, Monſieur, de recevoir votre lettre du 15 novembre. Si je fais auſſi aiſément la guerre contre les Turcs que j'ai eu de facilité à introduire l'inoculation, vous courez riſque d'être ſommé à tenir bientôt la promeſſe que vous me faites de venir me trouver dans un gîte où, dit-on, ſe ſont perdus tous ceux qui en ont fait la conquête. Voilà de quoi faire paſſer cette tentation à qui la prendra.

Je ne ſais ſi *Mouſtapha* a de l'eſprit; mais j'ai lieu de croire qu'il dit: *Mahomet, ferme les yeux!* quand il veut faire des guerres injuſtes à ſes voiſins. Si le ſuccès de cette guerre ſe déclare pour nous, j'aurai beaucoup d'obligation à

mes envieux : ils m'auront procuré une gloire à laquelle je ne penſais pas.

1768.

Tant pis pour *Mouſtapha* s'il n'aime ni la comédie ni les vers. Il ſera bien attrapé ſi je parviens à mener les Turcs au même ſpectacle auquel la troupe de *Paoli* joue ſi bien. Je ne ſais ſi ce dernier parle français, mais il fait combattre pour ſes foyers et ſon indépendance.

Pour nouvelle d'ici, je vous dirai, Monſieur, que tout le monde généralement veut être inoculé, qu'il y a un évêque qui va ſubir cette opération, et qu'on a inoculé ici dans un mois plus de perſonnes qu'à Vienne dans huit.

Je ne ſaurais, Monſieur, vous témoigner aſſez ma reconnaiſſance pour toutes les choſes obligeantes que vous voulez bien me dire, mais ſurtout pour le vif intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde. Soyez perſuadé que je ſens tout le prix de votre eſtime, et qu'il n'y a perſonne qui ait pour vous plus de conſidération que

CATERINE.

Je prends encore une fois la plume pour vous prier de vous ſervir de cette fourrure contre le vent de biſe et la fraîcheur des Alpes, qu'on m'a dit vous incommoder quelquefois. Adieu, Monſieur ; lors de votre

1768. entrée dans Conſtantinople j'aurai ſoin de faire porter à votre rencontre un bel habit à la grecque doublé des plus riches dépouilles de la Sibérie. Cet habit eſt bien plus commode et plus beau que les habits étriqués dont toute l'Europe fait uſage, et dont aucun ſculpteur ne veut, ni ne peut vêtir ſes ſtatues, crainte de les faire paraître ridicules et meſquines.

LETTRE XVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ décembre.

MONSIEUR, le porteur de celle-ci vous remettra de ma part trois paquets numérotés 1, 2 et 3.

En ouvrant le premier, vous ſaurez ce que contiennent les deux autres. Je vous fais mille excuſes d'avoir tardé ſi long-temps : cent choſes enſemble m'ont empêchée de vous envoyer ces papiers. Le prince *Kouſlowſtki* lieutenant de mes gardes a regardé comme une faveur diſtinguée d'être envoyé à Ferney. Je lui en ſais gré. Si j'étais à ſa place, j'en ferais autant.

Adieu,

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien, et ſoyez aſſuré que perſonne ne s'intéreſſe plus à tout ce qui vous regarde que

1768.

CATERINE.

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, février.

1769.

CETTE belle et noire peliſſe
Eſt celle que perdit le pauvre Mouſtapha
Quand notre brave impératrice
De ſes muſulmans triompha ;
Et ce beau portrait que voilà,
C'eſt celui de la bienfaitrice
Du genre-humain qu'elle éclaira.

Voilà ce que j'ai dit, Madame, en voyant le cafetan dont votre Majeſté impériale m'a honoré par les mains de monſieur le prince *Kouſlowſtki*, capigi-bachi de vos janiſſaires, et ſurtout cette boîte tournée de vos belles et auguſtes mains, et ornée de votre portrait.

Qui le voit et qui le touche
Ne peut borner ſes ſens à le conſidérer ;
Il oſe y porter une bouche
Qu'il n'ouvre déſormais que pour vous admirer.

1769.

Mais quand on a ſu que la boîte était l'ouvrage de vos propres mains, ceux qui étaient dans ma chambre ont dit avec moi :

Ces mains que le Ciel a formées
Pour lancer les traits des amours
Ont préparé déjà ces flèches enflammées,
Ces tonnerres d'airain dont vos fières armées
Au monarque ſarmate aſſurent des ſecours :
Et la Gloire a crié, de la tour byzantine,
Aux peuples enchantés que votre nom ſoumet :
Victoire à Catherine,
Nazarde à Mahomet !

Qu'eſt devenu le temps où l'empereur d'Allemagne aurait, dans les mêmes circonſtances, envoyé des armées à Belgrade, et où les Vénitiens auraient couvert de vaiſſeaux les mers du Péloponéſe ? Eh bien, Madame, vous triompherez ſeule. Montrez-vous ſeulement à votre armée vers Kiovie ou plus loin, et je vous réponds qu'il n'y a pas un de vos ſoldats qui ne ſoit un héros invincible. Que *Mouſtapha* ſe montre aux ſiens, il n'en fera que de gros cochons comme lui.

Quelle fierté imbécille dans cette tête coiffée d'un turban à aigrette ! Tous les rois de l'Europe ne devraient-ils pas venger le droit

des gens que la Porte ottomane viole tous les jours avec un orgueil si grossier?

1769.

Ce n'est pas assez de faire une guerre heureuse contre ces barbares pour la terminer par une paix telle qu'elle; ce n'est pas assez de les humilier, il faudrait les reléguer pour jamais en Asie. (1)

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 février.

MADAME,

Quoi! pendant que votre Majesté impériale se prépare à battre le grand-turc, elle forme un corps de lois chrétiennes. Je lis l'instruction préliminaire qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. *Lycurgue* et *Solon* auraient signé votre ouvrage, et n'auraient pas été peut-être capables de le faire. Cela est net, précis, équitable, ferme et humain. Les législateurs ont

(1) M. de *Voltaire* avait envoyé à l'impératrice, dans cette même lettre, un mémoire d'un officier français qui proposait de renouveler dans la guerre des Turcs, l'usage des chars de guerre, absolument abandonné par les anciens depuis l'époque de la guerre médique.

1769. la première place dans le temple de la gloire, les conquérans ne viennent qu'après. Soyez sûre que personne n'aura dans la postérité un plus grand nom que vous; mais au nom de Dieu battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne, qui est si bien avec eux.

De tous les préjugés destructrice brillante,
Qui du vrai dans tout genre embrassez le parti,
Soyez à la fois triomphante,
Et du saint-père et du mufti.

Eh, Madame, quelle leçon votre Majesté impériale donne à nos petits-maîtres français, à nos sages maîtres de sorbonne, à nos esculapes des écoles de médecine! Vous vous êtes fait inoculer avec moins d'appareil qu'une religieuse ne prend un lavement. Le prince impérial a suivi votre exemple. M. le comte *Orlof* va à la chasse dans la neige après s'être fait donner la petite vérole : voilà comme *Scipion* en aurait usé, si cette maladie, venue d'Arabie, avait existé de son temps.

Pour nous autres, nous avons été sur le point de ne pouvoir être inoculés que par arrêt du parlement. Je ne sais pas ce qui est arrivé à notre nation, qui donnait autrefois de grands exemples en tout; mais nous sommes bien barbares en certains cas, et bien pusillanimes dans d'autres.

Madame, je ſuis un vieux malade de ſoixante et quinze ans. Je radote peut-être, mais je vous dis au moins ce que je penſe ; et cela eſt aſſez rare quand on parle à des perſonnes de votre eſpèce. La Majeſté impériale diſparaît ſur mon papier devant la perſonne. Mon enthouſiaſme l'emporte ſur mon profond reſpect.

1769.

LETTRE XX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 mai.

LA lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, en date du 15 avril (1), m'a fait plus de bien que le mois de mai. Le beau temps ranime un peu les vieillards, mais vos ſuccès me donnent des forces. Vous daignez me dire que vous ſentez que je vous ſuis attaché ; oui, Madame, je le ſuis et je dois l'être indépendamment de toutes vos bontés ; il faudrait être bien inſenſible pour n'être pas touché de tout ce que vous faites de grand et d'utile. Je ne crois pas qu'il y ait dans vos Etats un ſeul homme qui s'intéreſſe plus que moi à l'accompliſſement de tous vos deſſeins.

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

1769.

Permettez-moi de vous dire, ſans trop d'audace, qu'ayant penſé comme vous ſur toutes les choſes qui ont ſignalé votre règne, je les ai regardées comme des événemens qui me devenaient en quelque façon perſonnels. Les colonies, les arts de toute eſpèce, les bonnes lois, la tolérance, ſont mes paſſions; et cela eſt ſi vrai qu'ayant, dans mon obſcurité et dans mon hameau, quadruplé le petit nombre des habitans, bâti leurs maiſons, civiliſé des ſauvages, et prêché la tolérance, j'ai été ſur le point d'être très-violemment perſécuté par des prêtres. Le ſupplice abominable du chevalier de *la Barre*, dont votre Majeſté impériale a ſans doute entendu parler, et dont elle a frémi, me fit tant d'horreur, que je fus alors ſur le point de quitter la France et de retourner auprès du roi de Pruſſe. Mais aujourd'hui c'eſt dans un plus grand empire que je voudrais finir mes jours.

Que votre Majeſté juge donc combien je ſuis affligé, quand je vois les Turcs vous forcer à ſuſpendre vos grandes entrepriſes pacifiques pour une guerre qui, après tout, ne peut être que très-diſpendieuſe, et qui prendra une partie de votre génie et de votre temps.

Quelques jours avant de recevoir la lettre dont je remercie bien ſenſiblement votre Majeſté,

j'écrivis à M. le comte de *Schouvalof* votre chambellan, pour lui demander s'il était vrai qu'Azof fût entre vos mains. Je me flatte qu'à préfent vous êtes auffi maîtreffe de Tangarock.

1769.

Plût à Dieu que votre Majefté eût une flotte formidable fur la mer Noire. Vous ne vous bornerez pas fans doute à une guerre défenfive; j'efpère bien que *Mouftapha* fera battu par terre et par mer. Je fais bien que les janiffaires paffent pour de bons foldats ; mais je crois les vôtres fupérieurs. Vous avez de bons généraux, de bons officiers, et les Turcs n'en ont point encore: il leur faut du temps pour en former. Ainfi toutes les apparences font croire que vous ferez victorieufe. Vos premiers fuccès décident déjà de la réputation des armes, et cette réputation fait beaucoup. Votre préfence ferait encore davantage. Je ne ferais point furpris que votre Majefté fît la revue de fon armée fur le chemin d'Andrinople; cela eft digne de vous. La légiflatrice du Nord n'eft pas faite pour les chofes ordinaires. Vous avez dans l'efprit un courage qui me fait tout efpérer.

J'ai revu l'ancien officier qui propofa des chariots de guerre, dans la guerre de 1756. Le comte d'*Argenfon*, miniftre de la guerre, en fit faire un effai. Mais comme cette invention ne pouvait réuffir que dans de vaftes

1769. plaines, telles que celle de Lutzen, on ne s'en fervit pas. Il prétend toujours qu'une demi-douzaine feulement de ces chars, précédant un corps de cavalerie ou d'infanterie, pourraient déconcerter les janiffaires de *Mouftapha*, à moins qu'ils n'euffent des chevaux de frife devant eux. C'eft ce que j'ignore. Je ne fuis point du métier des meurtriers ; je ne fuis point homme à projets ; je prie feulement votre Majefté de me pardonner mon zèle. D'ailleurs il eft dit dans un livre qui ne ment jamais, que *Salomon* avait douze mille chars de guerre dans un pays où il n'y eut avant lui que des ânes.

Et il eft dit encore dans le beau livre des Juges qu'*Adonaï* était victorieux dans les montagnes, mais qu'il fut vaincu dans les vallées, parce que les habitans avaient des chars de guerre.

Je fuis bien loin de défirer une ligue contre les Turcs ; les croifades ont été fi ridicules qu'il n'y a pas moyen d'y revenir; mais j'avoue que fi j'étais vénitien, j'opinerais pour envoyer une armée en Candie, pendant que votre Majefté battrait les Turcs vers Yaffi ou ailleurs ; fi j'étais un jeune empereur des Romains, la Bofnie et la Servie me verraient bientôt, et je viendrais enfuite vous demander à fouper à Sophie ou à Philippopolis de

Romanie,

Romanie, après quoi nous partagerions à l'amiable.

1769.

Je vous fupplierais de permettre que le nonce du pape en Pologne, qui a déchaîné fi faintement les Turcs contre la tolérance, fût du fouper; car je fuppofe qu'il ferait votre prifonnier. Je crois, Madame, que votre Majefté lui en dirait tout doucement de bonnes fur l'horreur et l'infamie d'avoir excité une guerre civile, pour ravir aux diffidens les droits de la patrie, et pour les priver d'une liberté que la nature leur donnait, et que vos bienfaits leur avaient rendue; je ne fais rien de fi honteux et de fi lâche dans ce fiècle. On dit que les jéfuites polonais ont eu une grande part aux Saint-Barthelemi continuelles qui défolent ce malheureux pays. Ma feule confolation eft d'efpérer que ces turpitudes horribles tourneront à votre gloire : ou je me trompe fort, ou vos ennemis ne feront parvenus qu'à faire graver fur vos médailles: *Triomphatrice de l'empire ottoman*, *et pacificatrice de la Pologne.*

1769.

LETTRE XXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{3}{14}$ juillet.

MONSIEUR, j'ai reçu le 20 de juin votre lettre du 27 mai. Je ſuis charmée d'apprendre que le printemps rétablit votre ſanté, quoique la politeſſe vous faſſe dire que mes lettres y contribuent. Cependant je n'oſe leur attribuer cette vertu. Soyez-en bien aiſe; car d'ailleurs vous pourriez en recevoir ſi ſouvent qu'à la fin elles vous ennuyeraient.

Tous vos compatriotes, Monſieur, ne penſent pas comme vous ſur mon compte; j'en connais qui aiment à ſe perſuader qu'il eſt impoſſible que je puiſſe faire quelque choſe de bien, qui donnent la torture à leur eſprit pour en convaincre les autres: et malheur à leurs ſatellites, s'ils oſaient penſer autrement qu'ils ne ſont inſpirés! Je ſuis aſſez bonne pour croire que c'eſt un avantage qu'ils me donnent ſur eux, parce que celui qui ne ſait les choſes que par la bouche de ſes flatteurs, les ſait mal, voit dans un faux jour, et agit en conſéquence. Comme au reſte ma gloire ne dépend pas d'eux, mais bien de mes principes, de mes actions, je me conſole de

n'avoir pas leur approbation. En bonne chrétienne je leur pardonne, et j'ai pitié de ceux qui m'envient.

1769.

Vous dites, Monſieur, que vous penſez comme moi ſur différentes choſes que j'ai faites, et que vous vous y intéreſſez. Eh bien, Monſieur, ſachez que ma belle colonie de Saratof monte à vingt-ſept mille ames, et qu'en dépit du gazetier de Cologne elle n'a rien à craindre des incurſions des Turcs, des Tartares, &c.; que chaque canton a des égliſes de ſon rite; qu'on y cultive les champs en paix, et que de trente ans ils ne payeront aucune charge.

D'ailleurs, nos charges ſont ſi modiques, qu'il n'y a pas de payſan en Ruſſie qui ne mange une poule quand il lui plaît, et que depuis quelque temps il y a des provinces où ils préfèrent les dindons aux poules; que la ſortie du blé, permiſe avec certaines reſtrictions qui précautionnent contre les abus ſans gêner le commerce, ayant fait hauſſer le prix de cette denrée, accommode ſi bien le cultivateur que la culture augmente d'année en année; que la population eſt pareillement augmentée d'un dixième dans beaucoup de provinces depuis ſept ans. Nous avons la guerre, il eſt vrai; mais il y a bien du temps que la Ruſſie fait ce métier-là, et qu'elle ſort de chaque guerre plus floriſſante qu'elle n'y était entrée.

1769.

Nos lois vont leur train : on y travaille tout doucement. Il eſt vrai qu'elles ſont devenues cauſes ſecondes, mais elles n'y perdront rien. Ces lois ſeront tolérantes ; elles ne perſécuteront, ne tueront, ni ne brûleront perſonne. Dieu nous garde d'une hiſtoire pareille à celle du chevalier de *la Barre !* On mettrait aux petites maiſons les juges qui oſeraient faire de pareilles procédures.

Depuis la guerre j'ai fait deux nouvelles entrepriſes : je bâtis Azof et Tangarock, où il y a un port commencé et ruiné par *Pierre I.* Voilà deux bijoux que je fais enchâſſer, et qui pourraient bien n'être pas du goût de *Mouſtapha.* L'on dit que le pauvre homme ne fait que pleurer. Ses amis l'ont engagé dans cette guerre malgré lui et à ſon corps défendant. Ses troupes ont commencé par piller et brûler leur propre pays : à la ſortie des janiſſaires de la capitale, il y a eu plus de mille perſonnes de tuées ; l'envoyé de l'empereur, ſa femme, ſes filles, battues, volées, traînées par les cheveux, et ſous les yeux du ſultan et de ſon viſir, ſans que perſonne osât empêcher ce déſordre : tant ce gouvernement eſt faible et mal arrangé.

Voilà donc ce fantôme ſi terrible, dont on prétend me faire peur !

L'on dirait que l'eſprit humain eſt toujours

le même. Le ridicule des croiſades paſſées n'a pas empêché les eccléſiaſtiques de Podolie, ſoufflés par le nonce du pape, de prêcher une croiſade contre moi, et les fous de ſoi-diſant confédérés ont pris la croix d'une main, et ſe ſont ligués de l'autre avec les Turcs, auxquels ils ont promis deux de leurs provinces. Pourquoi ? afin d'empêcher un quart de leur nation de jouir des droits de citoyen. Et voilà pourquoi encore ils brûlent et ſaccagent leur propre pays. La bénédiction du pape leur promet le paradis : conſéquemment les Vénitiens et l'empereur ſeraient excommuniés, je penſe, s'ils prenaient les armes contre ces mêmes Turcs, défenſeurs aujourd'hui des croiſés contre quelqu'un qui n'a touché ni en blanc ni en noir à la loi romaine.

Vous verrez encore, Monſieur, que ce ſera le pape qui mettra oppoſition au ſouper que vous me propoſez à Sophie. Rayez, s'il vous plaît, Philippopolis du nombre des villes; elle a été réduite en cendres ce printemps par les troupes ottomanes qui y ont paſſé, parce qu'on voulait les empêcher de la piller.

Adieu, Monſieur; ſoyez perſuadé de la conſidération toute particulière que j'ai pour vous.

CATERINE.

1769.

LETTRE XXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{4}{15}$ d'augufte.

J'AI reçu, Monfieur, votre belle lettre du 26 février : je ferai mon poffible pour fuivre vos confeils. Si *Mouftapha* n'eft pas roffé, ce ne fera pas affurément votre faute, ni la mienne, ni celle de mon armée : mes foldats vont à la guerre contre les Turcs comme s'ils allaient à la noce.

Si vous pouviez voir tous les embarras dans lefquels ce pauvre *Mouftapha* fe trouve à la fuite du pas précipité qu'on lui a fait faire, contre l'avis de fon divan et des gens les plus raifonnables, il y aurait des momens où vous ne pourriez vous empêcher de le plaindre comme homme, et comme homme très-mal dans fes affaires.

Il n'y a rien qui me prouve plus la part fincère que vous prenez, Monfieur, à ce qui me regarde, que ce que vous me dites fur ces chars de nouvelle invention ; mais nos gens de guerre reffemblent à ceux de tous les autres

pays : les nouveautés non éprouvées leur paraiſſent douteuſes.

1769.

Vivez, Monſieur, et réjouiſſez-vous lorſque mes braves guerriers auront battu les Turcs. Vous ſavez, je penſe, qu'Azof, à l'embouchure du Tanaïs, eſt déjà occupé par mes troupes. Le dernier traité de paix ſtipulait que cette place reſterait abandonnée de part et d'autre : vous aurez vu par les gazettes que nous avons envoyé promener les Tartares dans trois différens endroits, lorſqu'ils ont voulu piller l'Ukraine : cette fois-ci ils s'en ſont retournés auſſi gueux qu'ils étaient ſortis de la Crimée. Je dis gueux, car les priſonniers qu'on a faits ſont couverts de lambeaux, et non d'habits. S'ils n'ont pas réuſſi ſelon leurs déſirs chez nous, en revanche ils ſe ſont dedommagés en Pologne. Il eſt vrai qu'ils y ont été invités par leurs alliés les protégés du nonce du pape.

Je ſuis bien fâchée que votre ſanté ne réponde pas à mes ſouhaits : ſi les ſuccès de mes armées peuvent contribuer à la rétablir, je ne manquerai pas de vous faire part de tout ce qui nous arrivera d'heureux. Juſqu'ici je n'ai encore, Dieu merci, que de très-bonnes nouvelles ; de tous côtés on renvoie bien étrillé tout ce qui ſe montre de Turcs ou de Tartares, mais ſurtout les mutins de Pologne.

1769. J'eſpère avoir dans peu des nouvelles de quelque choſe de plus déciſif que des affaires de parti entre troupes légères.

Je ſuis avec une eſtime bien particulière, &c.

CATERINE.

LETTRE XXIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{11}{22}$ ſeptembre.

J'AI vu, Monſieur, par votre lettre au comte de *Schouvalof*, que la prétendue dévaſtation de la nouvelle Servie, que les gazettes fanatiques ont tant prônée, vous avait donné quelque appréhenſion; cependant il eſt très-vrai que les Tartares, quoiqu'ils aient attaqué nos frontières de trois côtés, ont trouvé par-tout une réſiſtance convenable, et ſe ſont retirés ſans cauſer de dommages conſidérables. Toute cette expédition n'a duré que trois jours, durant un froid exceſſif, mêlé de vent et de neige; ce qui a cauſé beaucoup de perte aux Tartares, tant en hommes qu'en chevaux.

Mais que direz-vous, Monſieur, lorſque

vous ſaurez que les belles Circaſſiennes, indignées d'être renfermées dans le ſérail de Conſtantinople, comme des animaux dans une écurie, ont perſuadé à leurs pères et à leurs frères de ſe ſoumettre à la Ruſſie ? Le fait eſt que les Circaſſiens des montagnes m'ont prêté ferment de fidélité. Ce ſont ceux qui habitent le pays nommé Cabarda; et c'eſt une ſuite de la victoire qu'ont remportée nos Kalmoucs ſoutenus de troupes régulières, ſur les Tartares du Kouban ſujets de *Mouſtapha*, et qui habitent le pays que traverſe la rivière de ce nom au-delà du Tanaïs.

1769.

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien et moquons-nous de *Mouſtapha* le victorieux.

CATERINE.

A propos, j'ai entendu dire qu'on avait défendu de vendre à Conſtantinople et à Paris mon inſtruction pour le code.

1769.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 ſeptembre.

MADAME,

La lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, du 14 juillet, a tranſporté le vieux chevalier de la guerrière et de la légiſlatrice *Thomyris*, devant qui l'ancienne *Thomyris* ſerait aſſurément peu de choſe. Il eſt bien beau de faire fleurir une colonie auſſi nombreuſe que celle de Saratof malgré les Turcs, les Tartares, la gazette de Cologne et le Courrier d'Avignon.

Vos deux bijoux d'Azof et de Tangarock qui étaient tombés de la couronne de *Pierre le grand*, feront un des plus beaux ornemens de la vôtre, et j'imagine que *Mouſtapha* ne dérangera jamais votre coiffure.

Tout vieux que je ſuis, je m'intéreſſe à ces belles Circaſſiennes qui ont prêté à votre Majeſté ſerment de fidélité, et qui prêteront ſans doute le même ſerment à leurs amans. Dieu merci, *Mouſtapha* ne tâtera pas de celles-là. Les deux parties qui compoſent le genre-humain doivent être vos très-obligées.

Il eſt vrai que votre Majeſté a deux grands ennemis, le pape et le padisha des Turcs. *Conſtantin* ne s'imaginait pas qu'un jour ſa ville de Rome appartiendrait à un prêtre, et qu'il bâtiſſait ſa ville de Conſtantinople pour des Tartares. Mais auſſi il ne prévoyait pas qu'il ſe formerait un jour vers la Moska et la Néva un empire auſſi grand que le ſien.

Votre vieux chevalier conçoit bien, Madame, qu'il y a dans les confédérés de Pologne quelques fanatiques enſorcelés par des moines. Les croiſades étaient bien ridicules; mais qu'un nonce du pape ait fait entrer le grand-turc dans ſa croiſade contre vous, cela eſt digne de la farce italienne. Il y a là un mélange d'horreur et d'extravagance dont rien n'approche: je n'entends rien à la politique, mais je ſoupçonne pourtant que, parmi ces folies, il y a des gens qui ont quelques grands deſſeins. Si votre Majeſté ne voulait que de la gloire, on vous en laiſſerait jouir; vous l'avez aſſez méritée; mais il paraît qu'on ne veut pas que votre puiſſance égale votre renommée: on dit que c'eſt trop à la fois. On ne peut guère forcer les hommes à l'admiration ſans exciter l'envie.

Je vois, Madame, que je ne pourrai faire ma cour à votre Majeſté cette année dans les Etats de *Mouſtapha*, le digne allié du pape. Il

1769. faut que je remette mon voyage à l'année prochaine. J'aurai à la vérité ſoixante et dix-ſept ans, et je n'ai pas la vigueur d'un turc; mais je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de venir, dans les beaux jours, ſaluer l'étoile du Nord et maudire le croiſſant. Notre madame *Geoffrin* a bien fait le voyage de Varſovie, pourquoi n'entreprendrais-je pas celui de Pétersbourg au mois d'avril? J'arriverais en juin, je m'en retournerais en ſeptembre; et ſi je mourais en chemin, je ferais mettre ſur mon petit tombeau: Ci gît l'admirateur de l'auguſte *Catherine*, qui a eu l'honneur de mourir en allant lui préſenter ſon profond reſpect.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{15}{26}$ ſeptembre.

MONSIEUR, il n'y a rien de plus flatteur pour moi que le voyage que vous voulez entreprendre pour me venir trouver: je répondrais mal à l'amitié que vous me témoignez, ſi je

n'oubliais en ce moment la ſatisfaction que j'aurais à vous voir pour ne m'occuper que de l'inquiétude que je reſſens en penſant à quoi vous expoſerait un voyage auſſi long et auſſi pénible. La délicateſſe de votre ſanté m'eſt connue ; j'admire votre courage, mais je ſerais inconſolable ſi par malheur votre ſanté était affaiblie par ce voyage ; ni moi, ni toute l'Europe ne me le pardonnerions. Si jamais l'on feſait uſage de l'épitaphe qu'il vous a plu de compoſer, et que vous m'adreſſez ſi gaiement, on me reprocherait de vous y avoir expoſé. Outre cela, Monſieur, il ſe pourrait, ſi les choſes reſtent dans l'état où elles ſont, que le bien de mes affaires demandât ma préſence dans les provinces méridionales de mon empire ; ce qui doublerait votre chemin et les incommodités inſéparables d'une telle diſtance.

Au reſte, Monſieur, ſoyez aſſuré de la parfaite conſidération avec laquelle je ſuis, &c.

CATERINE.

1769.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 octobre.

MADAME,

Le très-vieux et très-indigne chevalier de votre Majeſté impériale était accablé de mille faux bruits qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout à coup la nouvelle conſolante qui ſe répand de tous côtés que votre armée a battu complétement les eſclaves de *Mouſtapha* vers le Nieſter. Je renais, je rajeunis, ma légiſlatrice eſt victorieuſe, celle qui établit la tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les ennemis des arts; elle eſt victorieuſe, elle jouit de toute ſa gloire. Ah, Madame, cette victoire était néceſſaire; les hommes ne jugent que par le ſuccès. L'envie eſt confondue. On n'a rien à répondre à une bataille gagnée; des lauriers ſur une tête pleine d'eſprit et d'une force de raiſon ſupérieure, ſont le plus bel effet du monde.

On m'a dit qu'il y avait des français dans l'armée turque, je ne veux pas le croire. Je ne veux pas avoir à me plaindre de mes compatriotes; cependant j'ai connu un colonel

qui a ſervi en Corſe, et qui avait la rage d'aller voir des queues de cheval ; je lui en fis honte, je lui repréſentai combien ſa rage était peu chrétienne ; je lui mis devant les yeux la ſupériorité du nouveau Teſtament ſur l'Alcoran, mais ſurtout je lui dis que c'était un crime de lèſe-galanterie françaiſe de combattre pour de vilaines gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. S'il eſt votre priſonnier, je ſupplie votre Majeſté impériale de lui ordonner de venir faire amende honorable dans mon petit château, d'aſſiſter à mon *Te Deum*, ou plutôt à mon *Te Deam*, et de déclarer à haute voix que les *Mouſtapha* ne ſont pas dignes de vous déchauſſer.

1769.

Aurai-je encore aſſez de voix pour chanter vos victoires ? J'ai l'honneur d'être de votre académie ; je dois un tribut. M. le comte *Orlof* n'eſt-il pas notre préſident ? Je lui enverrais quelque ennuyeuſe ode pindarique, ſi je ne le ſoupçonnais de ne pas trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Céſars, chef du ſaint Empire romain, avocat de l'Egliſe latine, allons donc. Voilà une belle occaſion. Pouſſez en Boſnie, en Servie, en Bulgarie ; allons, Vénitiens ; équipez vos vaiſſeaux, ſecondez l'héroïne de l'Europe.

1769. Et votre flotte, Madame, votre flotte!..... Que Borée la conduiſe, et qu'enſuite un vent d'occident la faſſe entrer dans le canal de Conſtantinople!

Léandre et *Héro*, qui êtes toujours aux Dardanelles, béniſſez la flotte de Pétersbourg. Envie, taiſez-vous! peuples, admirez! C'eſt ainſi que parle le malade de Ferney; mais ce n'eſt pas un tranſport au cerveau, c'eſt le tranſport du cœur.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect et la joie de votre très-humble et très-dévot hermite.

LETTRE XXVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{7}{18}$ octobre.

MONSIEUR, vous direz que je ſuis une importune avec mes lettres, et vous aurez raiſon; mais prenez-vous en à vous-même: vous m'avez dit plus d'une fois que vous ſouhaitiez d'apprendre la défaite de *Mouſtapha*: eh bien, ce victorieux empereur des Turcs a perdu la Moldavie entière. Yaſſi eſt pris; le viſir s'eſt enfui en grande confuſion au-delà

du

du Danube. Voilà ce qu'un courrier m'annonce ce matin, et ce qui fera taire la gazette de Paris, le Courrier d'Avignon, et le nonce qui fait la gazette de Pologne.

1769.

Adieu, Monfieur; portez-vous bien, et foyez perfuadé que je réponds bien à l'amitié que vous me témoignez.

CATERINE.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 octobre.

MADAME,

VOTRE Majefté impériale me rend la vie, en tuant des turcs. La lettre dont elle m'honore, du 22 feptembre, me fait fauter de mon lit en criant: *Allah*, *Catharina!* J'avais donc raifon, j'étais plus prophète que *Mahomet:* DIEU et vos troupes victorieufes m'avaient donc exaucé quand je chantais: *Te Catharinam laudamus*, *te dominam confitemur*. L'ange *Gabriel* m'avait donc inftruit de la déroute entière de l'armée ottomane, de la prife de Choczin, et m'avait montré du doigt le chemin d'Yaffi.

1769.

Je ſuis réellement, Madame, au comble de la joie; je ſuis enchanté; je vous remercie, et pour ajouter à mon bonheur, vous devez toute cette gloire à monſieur le nonce. S'il n'avait pas déchaîné le divan contre votre Majeſté, vous n'auriez pas vengé l'Europe.

Voilà donc ma légiſlatrice entièrement victorieuſe. Je ne ſais pas ſi on a tâché de ſupprimer à Paris et à Conſtantinople votre Inſtruction pour le code de la Ruſſie; mais je ſais qu'on devrait la cacher aux Français; c'eſt un reproche trop honteux pour nous de notre ancienne juriſprudence ridicule et barbare, preſque entièrement fondée ſur les décrétales des papes, et ſur la juriſprudence eccléſiaſtique.

Je ne ſuis pas dans votre ſecret; mais le départ de votre flotte me tranſporte d'admiration. Si l'ange *Gabriel* ne m'a pas trompé, c'eſt la plus belle entrepriſe qu'on ait faite depuis *Annibal*.

Permettez que j'envoye à votre Majeſté la copie de la lettre que j'écris au roi de Pruſſe: comme vous y êtes pour quelque choſe, j'ai cru devoir la ſoumettre à votre jugement.

Que Dieu me donne de la ſanté, et certainement je viendrai me mettre à vos pieds l'été prochain pour quelques jours, ou même pour quelques heures, ſi je ne puis mieux faire.

Que votre Majeſté impériale pardonne au déſordre de ma joie, et agrée le profond reſpect d'un cœur plein de vous.

1769.

L'hermite de Ferney.

LETTRE XXIX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 29 octobre. / 9 novembre.

MONSIEUR, je ſuis bien fâchée de voir par votre obligeante lettre du 17 d'octobre que mille fauſſes nouvelles ſur notre compte vous aient affligé. Cependant il eſt très-vrai que nous avons fait la plus heureuſe campagne dont il y ait d'exemple. La levée du blocus de Choczin par le manque de fourrages, était le ſeul déſavantage qu'on pouvait nous donner. Mais quelle ſuite a-t-elle eue ? La défaite entière de la multitude que *Mouſtapha* avait envoyée contre nous.

Ce n'eſt pas le grand-maître de l'artillerie, le comte *Orlof*, qui a la préſidence de l'académie, c'eſt ſon frère cadet qui fait ſon unique occupation de l'étude. Ils ſont cinq frères ; il ferait difficile de nommer celui qui a le plus de mérite, et de trouver une famille plus unie

1769. par l'amitié. Le grand-maître eſt le ſecond; deux de ſes frères ſont préſentement en Italie. Lorſque j'ai montré au grand-maître l'endroit de votre lettre où vous me dites, Monſieur, que vous le ſoupçonnez de ne pas trop aimer les vers français, il m'a répondu qu'il ne poſſédait pas aſſez la langue françaiſe pour les entendre. Et je crois que cela eſt vrai, car il aime beaucoup la poëſie de ſa langue maternelle.

J'eſpère, Monſieur, que vous me donnerez bientôt des nouvelles de ma flotte. Je crois qu'elle a paſſé Gibraltar. Il faudra voir ce qu'elle fera : c'eſt un ſpectacle nouveau que cette flotte dans la Méditerranée. La ſage Europe n'en jugera que par l'événement.

Je vous avoue, Monſieur, que ce m'eſt toujours une ſatisfaction bien agréable lorſque je vois la part que vous prenez à ce qui m'arrive.

Soyez perſuadé que je ſens tout le prix de votre amitié. Je vous prie de me la continuer et d'être aſſuré de la mienne.

CATERINE.

LETTRE XXX.

1769.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 novembre.

MADAME,

La lettre du 18 octobre dont votre Majefté impériale m'honore, me rajeunit tout d'un coup de feize ans, de forte que me voilà un jeune homme de foixante ans, tout propre à faire une campagne dans vos troupes contre *Mouftapha*. J'avais été affez faible pour être alarmé des fauffes nouvelles de quelques gazettes qui prétendaient que les Turcs étaient revenus à Choczin, qu'ils s'en étaient rendus maîtres, et qu'ils rentraient en Pologne. Vous ne fauriez croire de quel poids énorme la lettre de votre Majefté m'a foulagé.

Par les derniers vaiffeaux arrivés de Turquie à Marfeille on apprend que le nombre des mécontens augmente à Conftantinople, et que le férail eft obligé d'apaifer les murmures par des menfonges; trifte reffource. La fraude eft bientôt découverte, et alors l'indignation redouble. On a beau faire tirer le canon des fept tours et de Topana, pour de prétendues victoires, la vérité perce à travers la fumée

1769. du canon ; et vient effrayer *Mouſtapha* ſur ſes tapis de zibeline.

Je ne ſerais point étonné que ce tyran imbécille (qu'il me pardonne cette expreſſion) ne fût détrôné dans quatre mois, quand votre flotte ſera près des Dardanelles, et que ſon ſucceſſeur ne demandât humblement la paix à votre Majeſté. Il ne m'appartient pas de lire dans l'avenir, encore moins même dans le préſent; mais je ne ſaurais m'imaginer que les Vénitiens ne profitent pas d'une ſi belle occaſion. Il me ſemble que votre Majeſté prend *Mouſtapha* de tous les ſens.

Quand une fois on a tiré l'épée, perſonne ne peut prévoir comment les choſes finiront ; je ne ſuis point prophète, Dieu m'en garde ! mais il y a long-temps que j'ai dit que ſi l'empire turc eſt jamais détruit, ce ne ſera que par le vôtre. Je me flatte que *Mouſtapha* payera bien cher ſon amitié chrétienne pour le nonce du pape en Pologne. Tout ce que je ſais bien certainement, c'eſt que, Dieu merci, votre Majeſté eſt couverte de gloire. Je ne ſuis plus indigné contre ceux qui l'ont conteſtée, car leur humiliation me fait trop de plaiſir. Ce n'eſt pas ſur les ſeuls Turcs que vous remportez la victoire, mais ſur ceux qui oſaient être jaloux de la fermeté et de la grandeur de votre ame que j'ai toujours admirée.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer mon remercîment, ma joie, mes vœux, mon enthouſiaſme pour votre perſonne, et mon profond reſpect.

1769.

LETTRE XXXI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{2}{13}$ décembre.

MONSIEUR, nous ſommes ſi loin d'être chaſſés de la Moldavie et de Choczin, comme la gazette de France le publie, qu'il n'y a que quelques jours que j'ai reçu la nouvelle de la priſe de Galatzo, place fortifiée ſur le Danube, où un ſéraſquier et un bacha ont été tués, au dire des priſonniers. Mais ce qu'il y a de bien vérifié, c'eſt qu'entre ces derniers ſe trouve le prince de Moldavie *Morocordato*. Trois jours après, nos troupes légères amenèrent de Buchareſt, capitale de la Valachie, le prince hoſpodar, ſon frère et ſon fils à Yaſſi, au lieutenant général *Stoffeln* qui y commande. Tous ces meſſieurs paſſeront leur carnaval, non pas à Veniſe, mais à Pétersbourg. Buchareſt eſt occupé préſentement par mes troupes. Il ne reſte plus guère de poſtes aux Turcs dans la Moldavie, de ce côté-ci du Danube.

1769. Je vous mande ces détails, Monſieur, afin que vous puiſſiez juger de l'état des choſes, qui aſſurément n'ont point un aſpect affligeant pour tous ceux qui, comme vous, veulent bien s'intéreſſer à mes affaires.

Je crois ma flotte à Gibraltar, ſi elle n'a pas encore franchi ce détroit: vous ſaurez plutôt de ces nouvelles que moi. Que Dieu conſerve *Mouſtapha!* Il conduit ſi bien ſes affaires, que je ne voudrais point que malheur lui arrivât. Ses amitiés, ſes liaiſons, tout y contribue: ſon gouvernement eſt ſi aimé de ſes ſujets, que les habitans de Galatzo ſe joignirent à nos troupes, au moment même de la priſe, pour courir ſur le miſérable reſte du corps turc qui venait de les quitter et qui fuyait à toutes jambes.

Voilà, Monſieur, ce que j'avais à vous dire en réponſe à votre lettre, remplie d'amitiés, du 28 novembre. Je vous prie de me continuer ces ſentimens, dont je fais un ſi grand cas, et d'être aſſuré des miens.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE XXXII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 janvier.

MADAME,

J'APPRENDS que la flotte de votre Majeſté impériale eſt en très-bon état à Port-Mahon; permettez que je vous en témoigne ma joie. On dit qu'on travaille par les ordres de votre Majeſté, dans Azof, à préparer des galères et des brigantins. *Mouſtapha* ſera bien ſurpris quand il ſe verra attaqué par le Pont-Euxin, et par la mer Egée, lui qui ne ſait ce que c'eſt que la mer Egée et l'Euxin, non plus que ſon grand-viſir ni ſon mufti. J'ai connu un ambaſſadeur de la ſublime Porte qui avait été intendant de la Romélie; je lui demandai des nouvelles de la Gréce, il me répondit qu'il n'avait jamais entendu parler de ce pays-là. Je lui parlai d'Athènes, aujourd'hui Sétine, il ne la connaiſſait pas davantage.

Je ne puis me défendre de redire encore à votre Majeſté que ſon projet eſt le plus grand et le plus étonnant qu'on ait jamais formé; que celui d'*Annibal* n'en approchait pas. J'eſpère bien que le vôtre ſera plus heureux que

1770.

le ſien : en effet, que pourront vous oppoſer les Turcs ? Ils paſſent pour les plus mauvais marins de l'Europe, et ils ont actuellement très-peu de vaiſſeaux. *Léandre* et *Héro* vous favoriſeront du haut des Dardanelles.

L'homme qui avait la rage d'aller ſervir dans l'armée du grand-viſir, n'a point mis ſon projet en exécution. Je lui avais conſeillé d'aller plutôt faire une campagne dans vos armées : il voulait voir, diſait-il, comment les Turcs font la guerre ; il l'aurait bien mieux vu ſous vos drapeaux, il aurait été témoin de leur fuite.

Il paraît un manifeſte des Géorgiens qui déclare net qu'ils ne veulent plus fournir de filles à *Mouſtapha*. Je ſouhaite que cela ſoit vrai, et que toutes leurs filles ſoient pour vos braves officiers qui le méritent bien ; la beauté doit être la récompenſe de la valeur.

Suis-je aſſez heureux pour que les troupes de votre Majeſté aient pénétré d'un côté juſqu'au Danube, et de l'autre juſqu'à Erzerom ? Je bénis Dieu, Madame, quand je ſonge que vous devez tout cela à l'évêque de Rome et à ſon nonce apoſtolique ; il ne s'attendait pas qu'il vous rendrait de ſi grands ſervices.

Je remercie votre Majeſté de m'avoir fait connaître les cinq frères qui ſont l'ornement de votre cour. Je commence à croire réellement qu'ils vous accompagneront à Conſtantinople.

J'ai écrit deux lettres à M. de *Schouvalof* depuis quatre mois ; point de réponſe. Il y a bien plus de plaiſir à avoir affaire à votre Majeſté ; elle daigne écrire ; elle ſait de quelle joie elle me comble en m'apprenant ſes victoires ; j'ai le plaiſir de les apprendre tout doucement à ceux qu'on en croit fâchés. Le public fait des vœux pour votre proſpérité, vous aime et vous admire. Puiſſe l'année 1770 être encore plus glorieuſe que 1769 !

1770.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale.

Le vieillard des Alpes.

LETTRE XXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{8}{19}$ de janvier.

MONSIEUR, je ſuis très-ſenſible de ce que vous partagez ma ſatisfaction ſur l'arrivée de nos vaiſſeaux au Port-Mahon. Les voilà plus proches des ennemis que de leurs propres foyers : cependant il faut qu'ils aient fait gaiement ce trajet, malgré les tempêtes et la ſaiſon avancée, puiſque les matelots ont compoſé des chanſons.

1770.

Les Géorgiens en effet ont levé le bouclier contre les Turcs, et leur refusent le tribut annuel de recrues pour le sérail. *Héraclius*, le plus puissant de leurs princes, est un homme de tête et de courage. Il a ci-devant contribué à la conquête de l'Inde sous le fameux *Sha-Nadir*. Je tiens cette anecdote de la propre bouche du père d'*Héraclius*, mort ici, à Pétersbourg, en 1762.

Mes troupes ont passé le Caucase cette automne, et se sont jointes aux Géorgiens. Il y a eu par-ci par-là de petits combats avec les Turcs ; les relations en ont été imprimées dans les gazettes. Le printemps nous fera voir le reste.

D'un autre côté nous continuons à nous fortifier dans la Moldavie et la Valachie, et nous travaillons à nettoyer cette rive-ci du Danube. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on sent si peu la guerre dans l'empire, qu'on ne se souvient pas d'avoir vu un carnaval où généralement tous les esprits fussent plus portés à inventer des amusemens que pendant celui de cette année. Je ne sais si l'on en fait autant à Constantinople. Peut-être y invente-t-on des ressources pour continuer la guerre. Je ne leur envie point ce bonheur ; mais je me félicite de n'en avoir pas besoin, et me moque de ceux qui ont

prétendu qu'hommes et argent me manquaient. Tant pis pour ceux qui aiment à ſe tromper; ils trouvent aiſément, pour de l'argent, des flatteurs qui leur en donneront à garder.

1770.

Puiſque mon exactitude ne vous eſt point à charge, ſoyez aſſuré, Monſieur, que je la continuerai pendant cette année 1770, que je vous ſouhaite heureuſe. Que votre ſanté ſe fortifie comme Azof et Tangarock le ſont déjà.

Je vous prie d'être perſuadé de mon amitié et de ma ſenſibilité.

CATERINE.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 février.

MADAME,

VOTRE Majeſté daigne m'apprendre que les hoſpodars de Valachie et de Moldavie ne feront pas leur carnaval à Veniſe; mais votre Majeſté ne pourrait-elle pas les faire ſouper avec quelque amiral de Tunis et d'Alger? On dit que ces animaux d'Afrique ſe ſont approchés un peu trop près de quelques-uns de

1770. vos vaiſſeaux, et que vos canons les ont mis fort en déſordre : voilà un bon augure ; voilà votre Majeſté victorieuſe ſur les mers comme ſur la terre, et ſur des mers que vos flottes n'avaient jamais vues.

Non, je ne veux plus douter d'une entière révolution. Les ſultanes turques (1) ne réſiſteront pas plus que les Algériens. Pour les ſultanes du ſérail de *Mouſtapha*, elles appartiennent de droit aux vainqueurs.

On m'aſſure que votre Majeſté très-impériale eſt à préſent maîtreſſe de la mer Noire, que M. de *Tottleben* fait des merveilles avec les Mingreliennes et les Circaſſiennes, que vous triomphez par-tout. Je ſuis plus heureux que vous ne penſez, Madame, car, bien que je ne ſois ni ſorcier ni prophète, j'avais ſoutenu violemment qu'une partie de ces grands événemens arriverait, non pas tout. Je ne prévoyais pas qu'une flotte partirait de la Néva pour aller vers la mer de Marmara.

Cette entrepriſe vaut mieux que les chars de *Cyrus*, et ſurtout que ceux de *Salomon*, qui ne lui ſervirent à rien ; mes chars, Madame, baiſſent pavillon devant vos vaiſſeaux.

Mais en feſant la guerre d'un pôle à l'autre, votre Majeſté n'aurait-elle pas beſoin de

(1) On entend ici par ſultanes les vaiſſeaux commandans des flottes ottomanes.

quelques officiers ? Le roi de Sardaigne vient de réformer un régiment huguenot, qui le sert lui et son père depuis 1689. La religion l'a emporté sur la reconnaissance ; peut-être quelques officiers, quelques sergens de ce régiment ambitionneraient la gloire de servir sous vos drapeaux. Ils pourraient servir à discipliner des Monténégrins, si vos belliqueuses troupes ne voulaient pas d'étrangers. Je connais un de ces officiers, jeune, brave et sage, qui aimerait mieux se battre pour vous que pour le grand-turc et ses amis, s'il en a. Mais, Madame, je ne dois qu'admirer et me taire.

Daignez agréer la joie excessive, la reconnaissance sans bornes, le profond respect du vieil hermite des Alpes.

Votre Majesté impériale a trop de justice pour ne pas gronder monsieur le chambellan, comte de *Schouvalof*, qui n'a point répondu à mes lettres d'enthousiaste.

1770.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 février.

MADAME,

On dit qu'enfin *Mouſtapha* ſe réſout à demander grâce, qu'il commence à concevoir que votre Majeſté impériale eſt quelque choſe ſur le globe, et que l'étoile du Nord eſt plus forte que ſon croiſſant.

Je ne ſais ſi le chevalier de *Tott* ſera le médiateur de la paix. Je me flatte que du moins ſa Hauteſſe payera les frais du procès que ſa petiteſſe vous a intenté ſi mal à propos; et qu'il ſe défera de ſa belle coutume de loger aux ſept tours les miniſtres des puiſſances auxquelles il fait la guerre, coutume qui devait armer l'Europe contre lui.

Votre Majeſté va reprendre ſes habits de légiſlatrice après avoir quitté ſa robe d'amazone : elle n'aura pas de peine à pacifier la Pologne; enfin mon étoile du Nord ſera bien plus brillante que nos ſoleils du Midi.

Je ſuis toujours fâché que mon étoile n'établiſſe pas ſon zénith directement ſur le canal

de la mer Noire ; mais enfin ſi la paix eſt écrite dans le ciel, il faut bien que votre belle et auguſte main la ſigne : je me ſoumets aux ordres du deſtin. C'eſt une autre ſacrée Majeſté qui de tout temps a mené les majeſtés de ce bas monde.

1770.

Elle vient d'envoyer le duc de *Choiſeul*, et le duc de *Praſlin*, et le parlement de Paris à la campagne, au milieu de l'hiver. Elle a fait un cordelier pape. Elle va ôter au pauvre *Ali-Bey* l'eſpérance d'être pharaon en Egypte, et pourrait bien le réduire à l'état que *Joſeph* prédit au grand pannetier de *Pharaon*.

Le deſtin fait de ces tours-là tous les jours ſans y ſonger ; les bons chrétiens comme vous, Madame, diſent que c'eſt la Providence, et je le dis auſſi pour vous faire ma cour.

Cependant, ſi votre Majeſté eſt prédeſtinée à ne point convenir des articles avec le divan, je ſupplie votre Providence de faire paſſer le Danube à vos troupes victorieuſes, et de donner des fêtes à monſieur le prince *Henri* dans l'Atméidan.

Je murmure un peu contre ce deſtin qui m'a donné ſoixante et dix-ſept ans, et une ſanté ſi faible avec une paſſion ſi violente de voir la cour de mon héroïne garnie de ſes héros.

1770. J'ai le malheur de me mettre de loin à ſes pieds avec le plus profond reſpect.

L'hermite de Ferney.

P. S. J'ai écrit une lettre en vers au roi de Danemarck, dans laquelle ſe trouve le nom de votre Majeſté impériale, mais je n'oſe vous l'envoyer ſans votre permiſſion.

LETTRE XXXVI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{18}{1}$ février. mars.

MONSIEUR, en réponſe à votre lettre du 2 février, je vous dirai que le hoſpodar de Moldavie eſt mort, que celui de Valachie qui ſe trouve ici, a beaucoup d'eſprit; que nous continuons à être les maîtres de ces deux provinces, malgré les gazettes qui nous en chaſſent ſouvent.

Le ſultan avait fait un nouvel hoſpodar *in partibus infidelium*, auquel il avait ordonné d'aller avec une armée innombrable ſe mettre en poſſeſſion de Buchareſt : il ne trouva que ſix à ſept mille hommes, avec leſquels il fut battu, comme il faut, au mois de janvier,

et il penſa être fait priſonnier. La ſemaine paſſée j'ai reçu la nouvelle de la priſe de Giorgione ſur le Danube, et de la défaite d'un corps turc de ſeize mille hommes ſous cette place. Nous avons chanté le *Te Deum* pour cet avantage et pour tant d'autres remportés depuis le 4 de janvier.

1770.

On dit ma flotte partie de Mahon. Il faut eſpérer que nous en entendrons parler bientôt, et qu'elle prendra la liberté de donner un démenti à ceux qui ſoutiennent qu'elle eſt hors d'état d'agir. Je trouve très-plaiſant que l'envie ait recours au menſonge pour en impoſer au monde. Un pareil aſſocié eſt toujours prêt à faire banqueroute. Le peu de vaiſſeaux turcs qui exiſtent, manque de matelots. Les muſulmans ont perdu l'envie de ſe laiſſer tuer pour les caprices de ſa Hauteſſe.

M. *Tottleben* a paſſé le Caucaſe, et il eſt en quartier d'hiver en Géorgie. Mais, comme la mauvaiſe ſaiſon eſt courte dans ces pays, j'eſpère qu'il ouvrira bientôt la campagne.

Lorſque la première diviſion de ma flotte relâcha en Angleterre, le comte *Czerniſchef*, alors ambaſſadeur à cette cour, était inquiet de ce que quelques vaiſſeaux avaient beſoin de radoub, &c. L'amiral anglais leur dit de n'être point inquiets. Jamais expédition

1770. maritime de quelque importance, ajouta-t-il, ne s'eſt faite ſans de pareils inconvéniens : cela eſt neuf pour vous, chez nous c'eſt l'affaire de tous les jours.

Je ſouhaite, Monſieur, que vous ayez le plaiſir de voir vos prophéties s'accomplir : peu de prophètes peuvent ſe vanter d'un tel avantage.

Soyez aſſuré, Monſieur, de mon amitié et de ma conſidération la plus diſtinguée.

CATERINE.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 mars.

MADAME,

J'AURAIS eu l'honneur de remercier plutôt votre Majeſté impériale, ſi je n'avais pas été cruellement malade. Je n'ai pas la force de vos ſujets ; il s'en faut beaucoup. Je me flatte ſurtout qu'ils auront celle de continuer à bien battre les Turcs.

Votre Majeſté m'a dit un grand mot ; je ne manque ni d'hommes, ni d'argent ; je m'en aperçois bien, puiſqu'elle fait acheter des

tableaux à Genève, et qu'elle les paye fort cher. La cour de France ne vous ressemble pas, elle n'a point d'argent, et elle nous prend le nôtre.

1770.

La lettre dont votre Majesté a daigné m'honorer, m'était bien nécessaire pour confondre tous les bruits qu'on affecte de répandre. Je me donne le plaisir de mortifier les conteurs de mauvaises nouvelles.

Le roi de Prusse vient de m'envoyer cinquante vers français fort jolis; mais j'aimerais mieux qu'il vous envoyât cinquante mille hommes pour faire diversion, et que vous tombassiez sur *Moustapha* avec toutes vos forces réunies. Toutes les gazettes disent que ce gros cochon va se mettre à la tête de trois cents mille hommes; mais je crois qu'il faut bien rabattre de ce calcul. Trois cents mille combattans avec tout ce qui suit pour le service et la nourriture d'une telle armée, monteraient à près de cinq cents mille. Cela est bon du temps de *Cyrus* et de *Thomyris*, et lorsque *Salomon* avait quarante mille chars de guerre, avec deux ou trois milliars de roubles en argent comptant, sans parler de ses flottes d'ophir.

Voici le temps où les flottes de votre Majesté, qui sont un peu plus réelles que celles de *Salomon*, vont se signaler. La terre

1770. et les mers vont retentir, ce printemps, de nouvelles vraies et fauſſes. J'oſe ſupplier votre Majeſté impériale de daigner ordonner qu'on m'envoye les véritables. Ecrire un code de lois d'une main, et battre *Mouſtapha* de l'autre, eſt une choſe ſi neuve et ſi belle, que vous excuſez ſans doute, Madame, mon extrême curioſité.

J'ai encore une autre grâce à vous demander, c'eſt de vouloir bien vous dépêcher d'achever ces deux grands ouvrages, afin que j'aye le plaiſir d'en parler à *Pierre le grand*, à qui je ferai bientôt ma cour dans l'autre monde.

J'eſpère lui parler auſſi d'un jeune prince *Gallitzin*, qui me fait l'honneur de coucher ce ſoir dans ma chaumière de Ferney. Je ſuis toujours enchanté de l'extrême politeſſe de vos ſujets. Ils ont autant d'agrément dans l'eſprit que de valeur dans le cœur. On n'était pas ſi poli du temps de *Catherine première.* Vous avez apporté dans votre empire toutes les grâces de madame la princeſſe votre mère, que vous avez embellies.

Vivez heureuſe, Madame; achevez tous vos ouvrages; ſoyez la gloire du ſiècle et de l'Europe. Je recommande *Mouſtapha* à vos braves troupes : ne pourrait-il pas aller paſſer le carnaval de 1771 à Veniſe avec *Candide* ?

Je reçois une lettre de monſieur le comte de *Schouvalof* votre chambellan, qui me fait voir qu'il a reçu les miennes, et que la petaudière polonaiſe ne les a pas arrêtées.

1770.

Que votre Majeſté impériale daigne toujours agréer mon profond reſpect, mon admiration et mon enthouſiaſme pour elle.

LETTRE XXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{20}{31}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu, il y a trois jours, votre lettre du 10 de mars. Je ſouhaite que celle-ci trouve votre ſanté tout-à-fait rétablie, et que vous parveniez à un âge plus avancé que celui de *Mathuſalem*. Je ne ſais pas au juſte ſi les années de cet honnête homme avaient douze mois; mais je veux que les vôtres en aient treize, comme l'année de la liſte civile en Angleterre.

Vous verrez, Monſieur, par la feuille ci-jointe, ce que c'était que notre campagne d'été et celle d'hiver, ſur le compte deſquelles je ne doute point qu'on ne débite mille fauſſetés. C'eſt la reſſource d'une cauſe faible et injuſte que de faire flèche de tout bois. Les

1770. gazettes de Paris et de Pologne ayant mis ſur notre compte tant de combats perdus, et l'événement leur ayant donné le démenti, elles ſe ſont aviſées de faire mourir mon armée par la peſte. Ne trouvez-vous pas cela très-plaiſant? Au printemps apparemment les peſtiférés reſſuſciteront pour combattre. Le vrai eſt qu'aucun des nôtres n'a eu la peſte.

Je ne puis qu'être très-ſenſible à votre amitié, Monſieur; vous voudriez armer toute la chrétienté pour m'aſſiſter. Je fais grand cas de l'amitié du roi de Pruſſe, mais j'eſpère que je n'aurai pas beſoin des cinquante mille hommes que vous voulez qu'il me donne contre *Mouſtapha*.

Puiſque vous trouvez trop fort le compte de trois cents mille hommes à la tête deſquels l'on prétend que le Sultan marchera en perſonne; il faut que je vous parle de l'armement turc de l'année paſſée; il vous fera juger de ce fantôme ſelon ſa vraie valeur. Au mois d'octobre *Mouſtapha* trouva à propos de déclarer la guerre à la Ruſſie : il n'y était pas plus préparé que nous. Lorſqu'il apprit que nous nous défendions avec vigueur, cela l'étonna; car on lui avait fait eſpérer beaucoup de choſes qui n'arrivèrent pas. Alors il ordonna que des différentes provinces de ſon empire, un million cent mille

hommes

hommes fe rendraient à Andrinople pour prendre Kiovie, paffer l'hiver à Mofcou, et écrafer la Ruffie.

1770.

La Moldavie feule eut ordre de fournir un million de boiffeaux de grains pour l'armée innombrable des mufulmans. Le hofpodar répondit que la Moldavie dans l'année la plus fertile n'en recueillait pas tant, et que cela lui était impoffible. Mais il reçut un fecond commandement d'exécuter les ordres donnés ; et on lui promit de l'argent.

Le train d'artillerie pour cette armée était à proportion de la multitude. Il devait confifter en fix cents pièces de canon qu'on affigna des arfenaux ; mais lorfqu'il s'agit de les mettre en mouvement, on laiffa là le plus grand nombre ; et il n'y eut qu'une foixantaine de pièces qui marchèrent.

Enfin, au mois de mars plus de fix cents mille hommes fe trouvèrent à Andrinople ; mais comme ils manquaient de tout, la défertion commença à s'y mettre. Cependant le vifir paffa le Danube avec quatre cents mille hommes. Il y en avait cent quatre-vingts mille fous Choczin le 28 d'augufte. Vous favez le refte. Mais vous ignorez peut-être que le vifir repaffa, lui feptième, le pont du Danube, et qu'il n'avait pas cinq mille hommes lorfqu'il fe retira à Balada. C'était

1770. tout ce qui lui reſtait de cette prodigieuſe armée. Ce qui n'avait pas péri, s'était enfui dans la réſolution de retourner chez ſoi.

Notez, s'il vous plaît, qu'en allant et en venant ils pillaient leurs propres provinces, et qu'ils brûlèrent les endroits où ils trouvèrent de la réſiſtance. Ce que je vous dis eſt vrai ; et j'ai plutôt diminué qu'augmenté les choſes, de peur qu'elles ne paruſſent fabuleuſes.

Tout ce que je ſais de ma flotte, c'eſt qu'une partie eſt ſortie de Mahon, et qu'une autre va quitter l'Angleterre où elle a hiverné. Je crois que vous en aurez plutôt des nouvelles que moi. Cependant je ne manquerai pas de vous faire part, en ſon temps, de celles que je recevrai, avec d'autant plus d'empreſſement que vous le ſouhaitez.

Vous me priez, Monſieur, d'achever inceſſamment et la guerre et les lois, afin que vous en puiſſiez porter la nouvelle à *Pierre le grand* dans l'autre monde : permettez que je vous diſe que ce n'eſt pas le moyen de me faire finir de ſitôt. A mon tour, je vous prie bien ſérieuſement de remettre cette partie le plus long-temps que faire ſe pourra. Ne chagrinez pas vos amis de ce monde pour l'amour de ceux qui ſont dans l'autre. Si là bas, ou là haut, chacun a le choix de paſſer ſon temps

avec telle compagnie qu'il lui plaira, j'y arriverai avec un plan de vie tout prêt, et compoſé pour ma ſatisfaction. J'eſpère bien d'avance que vous voudrez m'accorder quelques quarts d'heure de converſation dans la journée : *Henri IV* ſera de la partie, *Sully* auſſi, et point *Mouſtapha*.

1770.

Je vois toujours avec bien du plaiſir le ſouvenir que vous avez de ma mère, qui eſt morte bien jeune et à mon grand regret.

Soyez aſſuré, Monſieur, de tous les ſentimens que vous me connaiſſez, et de l'eſtime diſtinguée que je ne ceſſerai d'avoir pour vous.

CATERINE.

LETTRE XXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 avril.

MADAME,

Mon enthouſiaſme a redoublé par la lettre du premier mars, dont votre Majeſté impériale a daigné m'honorer. Il n'y a point de prêtre grec qui ſoit plus enchanté de votre ſupériorité continuelle ſur les circoncis, que moi

1770.

miſérable baptiſé dans l'Egliſe romaine. Je me crois né dans les anciens temps héroïques, quand je vois une de vos armées au-delà du Caucaſe, les autres ſur les bords du Danube, et vos flottes dans la mer Egée. Je plains fort le hoſpodar de la Moldavie. Ce pauvre gète n'a pas joui long-temps de l'honneur de voir *Thomyris*. Pour le hoſpodar de la Valachie, puiſqu'il a de l'eſprit, il reſtera à votre cour.

Il ne reſte plus d'autre reſſource à vos ennemis, que de mentir.

Les gazetiers reſſemblent à M. de *Pourceaugnac* qui diſait : Il m'a donné un ſoufflet, mais je lui ai bien dit ſon fait.

Je m'imagine très-ſérieuſement que la grande armée de votre Majeſté impériale ſera dans les plaines d'Andrinople au mois de juin. Je vous ſupplie de me pardonner ſi j'oſe inſiſter encore ſur les chars de *Thomyris*. Ceux qu'on met à vos pieds ſont d'une fabrique toute différente de ceux de l'antiquité. Je ne ſuis point du métier des homicides. Mais hier deux excellens meurtriers allemands m'aſſurèrent que l'effet de ces chars était immanquable dans une première bataille, et qu'il ſerait impoſſible à un bataillon ou à un eſcadron de réſiſter à l'impétuoſité et à la nouveauté d'une telle attaque. Les Romains ſe moquaient des chars de guerre, et ils

avaient raifon ; ce n'eft plus qu'une mauvaife plaifanterie quand on y eft accoutumé ; mais la première vue doit certainement effrayer et mettre tout en défordre. Je ne fais d'ailleurs rien de moins difpendieux et de plus aifé à manier. Un effai de cette machine, avec trois ou quatre efcadrons feulement, peut faire beaucoup de bien fans aucun inconvénient.

1770.

Il y a très-grande apparence que je me trompe, puifqu'on n'eft pas de mon avis à votre cour ; mais je demande une feule raifon contre cette invention. Pour moi j'avoue que je n'en vois aucune.

Daignez encore faire examiner la chofe ; je ne parle qu'après les officiers les plus expérimentés. Ils difent qu'il n'y a que les chevaux de frife qui puiffent rendre cette manœuvre inutile, car pour le canon le rifque eft égal des deux côtés ; et après tout, on ne hafarde de perdre par efcadron que deux charrettes, quatre chevaux et quatre hommes.

Encore une fois, je ne fuis point meurtrier, mais je crois que je le deviendrais pour vous fervir.

Il y a quinze jours que les officiers du régiment de Montfort, que j'avais engagés à fervir votre Majefté impériale, ont pris parti ; les uns font rentrés au fervice favoyard, les autres font allés en France ; il y en a un

1770.

qui a l'honneur d'être capitaine dans l'armée de Genève, consistant en six cents hommes. Genève est actuellement le théâtre de la plus cruelle guerre en-deçà du Rhin. Il y a eu même quatre personnes assassinées par derrière dans l'Eglise militante de *Calvin*. Je m'imagine que dorénavant l'Eglise grecque en usera ainsi, et qu'elle ne verra plus que le dos des musulmans ; en ce cas, les chars ne seront bons qu'à courir après eux.

Je me mets aux pieds de votre Majesté, comme le hospodar de Valachie, et j'envie sa destinée.

Que votre Majesté impériale daigne toujours agréer le profond respect, la reconnaissance et l'admiration du vieil hermite de Ferney.

J'ai reçu une belle lettre de monsieur le comte de *Schouvalof* votre chambellan ; mais il ne me dit point le jour où votre cour sera dans Stamboul.

LETTRE XL.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 18 mai.

MADAME,

LES glaces de mon âge me laiſſent encore quelque feu ; il s'allume pour votre cauſe. On eſt un peu *Mouſtapha* à Rome et en France ; je ſuis *Catherin*, et je mourrai *Catherin.* La lettre dont votre Majeſté impériale daigne m'honorer, du 31 mars, me comblait de joie ; les nouvelles qu'on répand aujourd'hui m'accablent d'affliction.

On parle de viciſſitudes, et je n'en voulais pas ; on dit que les Turcs ont repaſſé le Danube en force, et qu'ils ont repris la Valachie ; il faudra donc les battre encore : mais c'était dans les plaines d'Andrinople que je voulais une victoire ; ils envoient, dit-on, une flotte dans la Morée. On ajoute que les Lacédémoniens ſont en petit nombre ; enfin, on me donne mille inquiétudes. Pour toute réponſe je maudis *Mouſtapha*, et je prie la *ſainte Vierge* de ſecourir les fidelles. Je ſuis sûr que vos meſures ſont bien priſes en

1770. Gréce, que l'on a donné des armes aux Spartiates, que les Monténégrins fe joignent à eux, que la haine contre la tyrannie turque les anime, que vos troupes marchant à leur tête les rendront invincibles.

Pour les Vénitiens, ils joueront votre jeu, mais quand vous aurez gagné la partie.

Si l'Egypte a fecoué le joug de *Mouftapha*, je ne doute pas que votre Majefté n'ait quelque part à cette révolution; celle qui a pu faire venir des flottes de la Néva dans le Péloponèfe, aura bien envoyé un habile négociateur dans le pays des pyramides. La mer Noire doit être couverte de vos faïques; ainfi Stamboul peut ne recevoir de vivres ni de l'Egypte, ni de la Gréce, ni du Voncara d'Enghis. Vous affaillez ce vafte empire depuis Colchos jufqu'à Memphis. Voilà mes idées; elles font moins grandes que ce que votre Majefté a fait jufqu'ici. Le revers, annoncé de la Valachie, m'ôte le fommeil fans m'ôter l'efpérance : le roman des chars de *Cyrus* me plaît toujours dans un terrain fec comme les plaines d'Andrinople et le voifinage de Stamboul.

Je ne trouve point que les tableaux génevois foient trop chers, je trouve feulement votre Majefté impériale généreufe; mais j'oferais défirer cent capitaines de plus au lieu de

cent

cent tableaux. Je voudrais que tout fût employé à vous faire triompher, et que vous achevaſſiez votre code, plus beau que celui de *Juſtinien*, dans la ville où il le ſigna. Si votre Majeſté veut me rendre la ſanté et prolonger ma vie, je la conjure de vouloir bien me faire parvenir quelque bonne nouvelle qui ne plaira pas à frère *Ganganelli*, mais qui réjouira beaucoup le capucin de Ferney, tout prêt à étrangler les Turcs avec ſon cordon.

1770.

Je redouble mes vœux; mon ame eſt aux pieds de votre Majeſté impériale.

LETTRE XLI.

DE L'IMPERATRICE.

Le 9/20 de mai.

MONSIEUR, vos deux lettres, la première du 10, et la ſeconde du 14 d'avril, me ſont parvenues l'une après l'autre avec leurs incluſes. Tout de ſuite j'ai commandé deux chars ſelon le deſſin et la deſcription que vous avez bien voulu m'envoyer, et dont je vous ſuis bien obligée. J'en ferai faire l'épreuve en ma préſence, bien entendu qu'ils ne feront

1770. mal à perſonne dans ce moment-là. Nos militaires conviennent que ces chars feraient leur effet contre des troupes rangées : ils ajoutent que la façon d'agir des Turcs dans la campagne paſſée était d'entourer nos troupes en ſe diſperſant, et qu'il n'y avait jamais un eſcadron ou un bataillon enſemble. Les janiſſaires ſeuls choiſiſſaient des endroits couverts, comme bois, chemins creux, &c. pour attaquer par troupes ; et alors les canons font leur effet. En pluſieurs occaſions nos ſoldats les ont reçus à coups de baïonnettes, et les ont fait rétrograder.

Vous avez raiſon, Monſieur ; l'Egliſe grecque voit juſqu'ici par-tout le dos des muſulmans, et même en Morée. Quoique je n'aye point encore de nouvelle directe de ma flotte, cependant les nouvelles publiques répètent tant qu'elle s'eſt emparée du Péloponèſe, qu'à la fin il faudra bien croire qu'il en eſt quelque choſe. La moitié de la flotte n'y était point encore lorſque la deſcente s'eſt faite.

Soyez aſſuré, Monſieur, que je fais un cas infini de votre amitié, et des témoignages réitérés que vous m'en donnez. Je ſuis très-ſenſible encore à la part que vous prenez à cette guerre, qui finira comme elle pourra. Nous aurons affaire à *Mouſtapha* de

près ou de loin, comme la Providence le jugera à propos.

1770.

Quoi qu'il en ſoit, je vous prie d'être perſuadé que *Catherine II* ne ceſſera jamais d'avoir une eſtime et une conſidération particulière pour l'illuſtre hermite de Ferney.

LETTRE XLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ de mai.

MONSIEUR, un courrier parti de devant Coron en Morée, de la part du comte *Féodor Orlof*, m'a apporté l'agréable nouvelle qu'après que ma flotte eut abordé le 17 février à Porto-Vitello, mes troupes ſe joignirent aux Grecs qui déſiraient de recouvrer leur liberté. Ils ſe partagèrent en deux corps, dont l'un prit le nom de légion orientale de Sparte, et le ſecond celui de légion du Nord de Sparte. La première s'empara dans peu de jours de Paſſava, de Berdoni, et de Miſiſtra qui eſt l'ancienne Sparte. La ſeconde s'en alla prendre Calamata, Léontari et Arcadie. Ils firent quatre mille priſonniers turcs dans

1770.

ces différentes places qui ſe rendirent après quelque défenſe ; celle de Miſiſtra ſurtout fut plus ſérieuſe que les autres.

La plupart des villes de la Morée ſont aſſiégées. La flotte s'était portée de Porto-Vitello à Coron ; mais cette dernière ville n'était point priſe encore le 29 de mars, jour du départ du courrier. Cependant on en attendait ſi bien la réduction dans peu, qu'on avait déjà dépêché trois vaiſſeaux pour s'emparer de Navarin. Le 28, on avait reçu la nouvelle devant Coron d'une affaire qui s'était paſſée entre les Grecs et les Turcs, au paſſage de l'iſthme de Corinthe. Le commandant turc a été fait priſonnier en cette occaſion.

Je me hâte de vous donner ces bonnes nouvelles, Monſieur, parce que je ſais qu'elles vous feront plaiſir, et que cela eſt bien authentique, puiſqu'elles me viennent directement. Je m'acquitte auſſi par là de la promeſſe que je vous ai faite de vous communiquer les nouvelles auſſitôt que je les aurais reçues. Soyez aſſuré, Monſieur, de l'invariabilité de mes ſentimens,

CATERINE.

Voilà la Gréce au point de redevenir libre, mais elle eſt bien loin encore d'être ce qu'elle

a été : cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse.

1770.

LETTRE XLIII.

DE L'IMPERATRICE.

A ma maison de campagne de Czarskozelo, le 26 mai. / 6 juin.

MONSIEUR, je me hâte de répondre à votre lettre du 18 mai que j'ai reçue hier au soir, parce que je vous vois en peine. Les vicissitudes que les adhérens de *Moustapha* répandent que mon armée doit avoir essuyées, la perte de la Valachie, sont des contes dont je n'ai senti d'autre chagrin que celui de vous voir appréhender que cela ne soit vrai. Dieu merci, rien de tout cela n'existe. Je vous ai mandé, la poste passée, les nouvelles que j'ai reçues de la Morée, qui, pour premier début, paraissent assez satisfesantes. J'espère que par votre intercession la *sainte Vierge* n'abandonnera pas les fidelles.

Dormez tranquillement, Monsieur ; les affaires de votre favorite (après ce que vous me dites, et l'amitié que vous ne cessez de me témoigner, je prends hardiment ce titre)

1770. vont un train très-honnête : elle-même en eſt contente, et ne craint les Turcs ni par terre ni par mer.

Cette flotte turque, dont on fait tant de bruit, eſt merveilleuſement équipée ! Faute de matelots, on a mis ſur les vaiſſeaux de guerre les jardiniers du ſérail.

Après avoir bien bataillé, viendra la paix ; temps pendant lequel j'eſpère achever mon code.

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien, et ſoyez aſſuré qu'on ne ſaurait ajouter à la ſenſibilité que j'ai pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez. Rien auſſi n'égale l'eſtime que j'en fais.

CATERINE.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

MADAME,

J'ai reçu la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, en date du 27 mai. Je vous admire en tout ; mon admiration eſt ſtérile, mais elle voudrait vous ſervir : encore une

fois je ne ſuis pas du métier, mais je parierais ma vie que dans une plaine ces chars armés, ſoutenus par vos troupes, détruiraient tout bataillon ou tout eſcadron ennemi qui marcherait régulièrement ; vos officiers en conviennent : le cas peut arriver. Il eſt difficile que dans une bataille tous les corps turcs attaquent en déſordre, diſperſés, et voltigeant vers les flancs de votre armée ; mais s'ils combattent d'une manière ſi irrégulière, en ſauvages ſans diſcipline, vous n'aurez pas beſoin des chars de *Thomyris ;* il ſuffira de leur ignorance et de leur emportement pour les faire battre comme vous les avez toujours battus.

1770.

Je ne conçois pas comment votre Majeſté n'eſt pas encore maîtreſſe de Brahilof et de Bender, au moment que je vous écris ; mais peut-être ces deux places ſont-elles priſes, et nous n'en avons pas encore la nouvelle.

Les gazettes me font toujours une peine égale à mon attachement ; je crains que les Turcs ne ſoient en force dans le Péloponèſe.

Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Egypte ; tout cela m'inquiéte pour mes chers Grecs et pour vos armes victorieuſes qui ne me ſont pas moins chères.

La France envoie une flotte contre Tunis ;

1770. j'aimerais encore mieux qu'elle envoyât trente vaiſſeaux de ligne contre Conſtantinople.

Votre entrepriſe ſur la Gréce eſt ſans contredit la plus belle manœuvre qu'on ait faite depuis deux mille ans ; mais il faut qu'elle réuſſiſſe pleinement : ce n'eſt pas aſſez qu'elle vous faſſe un honneur infini. *Où eſt le profit, là eſt la gloire*, diſait notre roi *Louis XI* qui ne vous égalait en rien.

Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir votre Majeſté impériale ſur le ſofa de *Mouſtapha*. Son palais eſt aſſez vilain, ſes jardins auſſi ; vous auriez bientôt fait de cette priſon le lieu le plus délicieux de la terre. Daignez, je vous en conjure, me dire ſi vous eſpérez y parvenir. Il me ſemble qu'il ne faudrait qu'une bataille, elle ſerait déciſive.

Je ne reviens point de ma ſurpriſe. Votre Majeſté eſt obligée de diriger des armées en Valachie, en Pologne, dans la Beſſarabie, dans la Géorgie ; et elle trouve encore du temps pour daigner m'écrire : je ſuis ſtupéfait et confus autant que reconnaiſſant. Daignez toujours agréer mon profond reſpect et mon enthouſiaſme pour votre Majeſté impériale.

Le très-vieux hermite de Ferney.

LETTRE XLV.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 juillet.

MADAME,

VOTRE lettre du 6 juin, que je ſoupçonne être du nouveau ſtyle, me fait voir que votre Majeſté impériale prend quelque pitié de ma paſſion pour elle. Vous me donnez des conſolations, mais auſſi vous me donnez quelques craintes, afin de tenir votre adorateur en haleine. Mes conſolations ſont vos victoires, et ma crainte eſt que votre Majeſté ne faſſe la paix l'hiver prochain.

Je crois que les nouvelles de la Gréce nous viennent quelquefois un peu plutôt par la voie de Marſeille qu'elles n'arrivent à votre Majeſté par les courriers. Selon ces nouvelles, les Turcs ont été quatre fois battus, et tout le Péloponèſe eſt à vous.

Si *Ali-Bey* s'eſt en effet emparé de l'Egypte, comme on le dit, voilà deux grandes cornes arrachées au croiſſant des Turcs; et l'étoile du Nord eſt certainement beaucoup plus puiſſante que leur lune. Pourquoi donc faire

1770. la paix quand on peut pouſſer ſi loin ſes conquêtes?

Votre Majeſté me dira que je ne penſe pas aſſez en philoſophe, et que la paix eſt le plus grand des biens. Perſonne n'eſt plus convaincu que moi de cette vérité; mais permettez-moi de déſirer très-fortement que cette paix ſoit ſignée de votre main dans Conſtantinople. Je ſuis perſuadé que ſi vous gagnez une bataille un peu honnête en de-çà ou en de-là du Danube, vos troupes pourront marcher droit à la capitale.

Les Vénitiens doivent certainement profiter de l'occaſion; ils ont des vaiſſeaux et quelques troupes. Lorſqu'ils prirent la Morée, ils n'étaient appuyés que par la diverſion de l'empereur en Hongrie: ils ont aujourd'hui une protection bien plus puiſſante; il me paraît que ce n'eſt pas le temps d'héſiter.

Mouſtapha doit vous demander pardon, et les Vénitiens doivent vous demander des lois.

Ma crainte eſt encore que les princes chrétiens, ou ſoi-diſant tels, ne ſoient jaloux de l'étoile du Nord: ce ſont des ſecrets dans leſquels il ne m'eſt pas permis de pénétrer.

Je crains encore que vos finances ne ſoient dérangées par vos victoires mêmes; mais je

crois celles de *Mouſtapha* plus en déſordre par ſes défaites. On dit que votre Majeſté fait un emprunt chez les Hollandais ; le padisha turc ne pourra emprunter chez perſonne, et c'eſt encore un avantage que votre Majeſté a ſur lui.

1770.

Je paſſe de mes craintes à mes conſolations. Si vous faites la paix, je ſuis bien sûr qu'elle ſera très-glorieuſe, que vous conſerverez la Moldavie, la Valachie, Azof, et la navigation ſur la mer Noire, au moins juſqu'à Trébiſonde. Mais que deviendront mes pauvres Grecs ? que deviendront ces nouvelles légions de Sparte ? Vous renouvelerez, ſans doute, les jeux iſthmiques, dans leſquels les Romains aſſurèrent aux Grecs leur liberté par un décret public ; et ce ſera l'action la plus glorieuſe de votre vie. Mais comment maintenir la force de ce décret, s'il ne reſte des troupes en Gréce ? Je voudrais encore que le cours du Danube, et que la navigation ſur ce fleuve vous appartinſſent le long de la Valachie, de la Moldavie, et même de la Beſſarabie. Je ne ſais ſi j'en demande trop ou ſi je n'en demande pas aſſez : ce ſera à vous de décider, et de faire frapper une médaille qui éterniſera vos ſuccès et vos bienfaits. Alors *Thomyris* ſe changera en *Solon*, et achevera ſes lois tout à ſon aiſe. Ces lois ſeront le plus beau monument de

1770.

l'Europe et de l'Afie ; car, dans tous les autres Etats, elles font faites après coup, comme on calfate des vaiffeaux qui ont des voies d'eau ; elles font innombrables, parce qu'elles font faites fur des befoins toujours renaiffans ; elles font contradictoires, attendu que ces befoins ont toujours changé ; elles font très-mal rédigées, parce qu'elles ont prefque toujours été écrites par des pédans, fous des gouvernemens barbares. Elles reffemblent à nos villes bâties irrégulièrement au hafard, mêlées de palais et de chaumières dans des rues étroites et tortueufes.

Enfin, que votre Majefté donne des lois a deux mille lieues de pays, après avoir donné fur les oreilles à *Mouftapha*.

Voilà les confolations du vieux hermite qui, jufqu'à fon dernier moment, fera pénétré pour vous du plus profond refpect, de l'admiration la plus jufte, et d'un dévouement fans bornes pour votre Majefté impériale.

1770.

LETTRE XLVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{10}{21}$ juillet.

MONSIEUR, en réponſe à votre lettre et à vos queſtions du 4 juillet, je vous annonce que, ſelon vos ſouhaits, le comte *Romanzof*, qui commande mon armée en Moldavie, a remporté la victoire la plus complète ſur nos ennemis, le 7 de ce mois, à douze lieues environ du Danube. Notre droite était appuyée au Pruth. Le camp turc était retranché de quatre retranchemens qui furent tous emportés à la pointe du jour, la baïonnette à la main. Le carnage dura quatre heures, après leſquelles mes troupes ſe trouvèrent maîtreſſes du champ de bataille, du camp des Turcs, de trente canons de fonte, d'une grande quantité de proviſions de bouche et de munitions de guerre, et de beaucoup de priſonniers.

Notre perte n'eſt point conſidérable : il n'y a pas même eu un officier de marque bleſſé ou tué. Au départ du courrier on pourſuivait encore les fuyards. L'armée turque était de quatre-vingts mille hommes commandés par le kan de Crimée et par trois bachas.

1770. Le comte *Romanzof* me marque qu'il a fait chanter le *Te Deum* dans la propre tente du kan de Crimée, qui doit être la plus belle des tentes poſſibles. Le ſiége de Bender doit être commencé dans ce moment ; et puis nous verrons.

Je ne vous entretiendrais point de tous ces faits de guerre, ſi vous ne m'aviez paru déſirer d'en être informé.

Soyez perſuadé du cas que je fais de votre amitié ; j'y répondrai toujours avec empreſſement, quelque affaire que j'aye.

CATERINE.

LETTRE XLVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{\text{22 juillet.}}{\text{2 auguſte.}}$

MONSIEUR, je vous ai mandé, il y a dix jours, que le comte *Romanzof* avait battu le kan de Crimée, combiné avec un corps conſidérable de turcs ; qu'on leur avait pris tentes, artillerie, &c. ſur la petite rivière nommée Larga : j'ai le plaiſir aujourd'hui de vous informer qu'hier au ſoir un courrier du

comte m'a apporté la nouvelle que mon armée a remporté, le jour même que je vous écrivis (le 21 juillet), une victoire complète ſur celle du ſeigneur *Mouſtapha*, commandée par le viſir *Ali-Bey*, par l'aga des janiſſaires et par ſept ou huit bachas. Ils ont été forcés dans leurs retranchemens : leur artillerie au nombre de cent trente canons, leur camp, leurs bagages, les munitions en tout genre, ſont tombés entre nos mains. Leur perte eſt conſidérable ; la nôtre, ſi modeſte que je crains d'en faire mention, afin que le fait ne paraiſſe fabuleux. Cependant le combat a duré cinq heures.

1770.

Le comte de *Romanzof*, que je viens de faire maréchal pour cette victoire, me mande que, tels que les anciens Romains, mon armée ne demande jamais combien il y a d'ennemis, mais ſeulement où ſont-ils ? Cette fois-ci les Turcs étaient au nombre de cent cinquante mille, retranchés ſur les hauteurs que baigne le Kogul, ruiſſeau à vingt-cinq werſtes du Danube, ayant Iſmaïlof derrière eux.

Mais, Monſieur, mes nouvelles ne ſe bornent pas là : j'ai des avis certains, quoiqu'ils ne ſoient point directs, que ma flotte a battu celle des Turcs devant Napoli de Romanie, et qu'elle a diſperſé les vaiſſeaux ennemis qu'elle n'a pas coulés à fond.

Le ſiége de Bender a été ouvert encore le

1770.

21 juillet. Le prince *Proforofski* a fait un butin immenfe en beftiaux de toute efpèce, entre Oczakof et Bender. Ma flotte d'Azof croît en grandeur et en efpérance en face du feigneur *Mouftapha*.

Je ne puis rien vous dire de Brahilof, finon que c'eft un vieux château fur le bord du Danube, que le général *Renne* avait pris le jour même de la bataille du Pruth, année 1711.

Il ne dépend que des Grecs de faire revivre la Gréce. J'ai fait mon poffible pour orner les cartes géographiques de la communication de Corinthe à Mofcou. Je ne fais ce qui en fera.

Pour vous faire rire, je vous dirai que le fultan a eu recours aux prophètes, aux forciers, aux devins et aux fous qui paffent pour faints chez les mufulmans. Ils lui ont prédit que le 21 ferait un jour extrêmement fortuné pour l'empire ottoman. Tout de fuite fa Hauteffe a envoyé un courrier au vifir, pour lui dire de paffer le Danube ce jour-là, et de profiter de l'heureufe conftellation. Nous verrons un peu fi les revers pourront ramener ce prince à la raifon, et s'ils ne le défabuferont pas des tromperies et des menfonges.

Vos chers Grecs ont donné dans plufieurs occafions des preuves de leur ancien courage, et l'efprit ne leur manque pas.

Adieu,

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien : continuez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré de la mienne. 1770.

CATERINE.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 auguſte.

MADAME,

CHAQUE lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, me guérit de la fièvre que me donnent les nouvelles de Paris. On prétendait que vos troupes avaient eu par-tout de grands déſavantages ; qu'elles avaient évacué entièrement la Morée et la Valachie ; que la peſte s'était miſe dans vos armées ; que tous les revers avaient ſuccédé à vos ſuccès : votre Majeſté eſt mon médecin ; elle me rend une pleine ſanté. Je ne manque pas d'écrire ſur le champ l'état des choſes, dès que j'en ſuis inſtruit ; j'alonge les viſages de ceux qui attriſtaient le mien.

Daignez donc, Madame, avoir la bonté de me conſerver cette ſanté que vous m'avez

rendue ; il ne faut pas abandonner ſon malade dans ſa convaleſcence.

J'ai encore de petits reſſentimens de fièvre quand je vois que les Vénitiens ne ſe décident pas, que les Géorgiens n'ont pas formé une armée, et qu'on n'a nulle nouvelle poſitive de la révolution de l'Egypte.

Il y a un Brahilof, un Bender qui me cauſent encore des inſomnies ; je vois dans mes rêves leurs garniſons priſonnières de guerre, et je me réveille en ſurſaut.

Votre Majeſté dira que je ſuis un malade bien impatient, et que les Turcs ſont beaucoup plus malades que moi. Sans mes principes d'humanité, je dirais que je voudrais les voir tous exterminés, ou du moins chaſſés ſi loin qu'ils ne revinſſent jamais.

Nous autres Français, Madame, nous valons mieux qu'eux : nous diſons prodigieuſement de ſottiſes, nous en feſons beaucoup, mais tout cela paſſe bien vîte ; on ne s'en ſouvient plus au bout de huit jours. La gaieté de la nation ſemble inaltérable. On apprend à Paris le tremblement de terre qui a bouleverſé trente lieues de pays à Saint-Domingue ; on dit : C'eſt dommage ; et on va à l'opéra. Les affaires les plus ſérieuſes ſont tournées en ridicule.

Nous ſommes actuellement dans la plus

belle faifon du monde ; voilà un temps charmant pour battre les Turcs. Eft-ce que ces barbares-là attaqueront toujours comme des houffards ? ne fe préfenteront-ils jamais bien ferrés, pour être enfilés par quelques-uns de mes chars babyloniques ?

1770.

Je voudrais du moins avoir contribué à vous tuer quelques turcs ; on dit que pour un chrétien c'eft une œuvre fort agréable à DIEU. Cela ne va pas à mes maximes de tolérance ; mais les hommes font pétris de contradictions ; et d'ailleurs votre Majefté me tourne la tête.

Encore une fois, Madame, quelques nouvelles, par charité, de cinq ou fix villes prifes et de cinq ou fix combats gagnés, quand ce ne ferait que pour faire taire l'envie.

Je me mets aux pieds de votre Majefté impériale, avec le plus profond refpect et la plus vive impatience.

L'hermite de Ferney.

1770.

LETTRE XLIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{9}{20}$ d'auguſte.

MONSIEUR, vous me dites dans votre lettre du 20 juillet, que je vous donne des craintes pour vous tenir en haleine, et que mes victoires ſont vos conſolations : voici une petite doſe de ces dernières que j'ai à vous donner.

Je viens de recevoir un courrier qui m'a apporté les ſuites de la bataille du Kogul. Mes troupes ſe ſont avancées ſur le Danube, et ont pris poſte ſur le bord de ce fleuve, vis-à-vis d'Iſacki. Le viſir et l'aga des janiſſaires ſe ſont ſauvés ſur l'autre bord ; mais le reſte qui a voulu les imiter a été tué, noyé et diſperſé. Il a fait abattre le pont, et près de deux mille janiſſaires ont été faits priſonniers. Vingt canons, cinq mille chevaux, un butin immenſe et une grande quantité de vivres de toute eſpèce ſont tombés entre nos mains. Les Tartares ont envoyé ſur le champ prier le maréchal comte de *Romanzof* de les laiſſer paſſer en Crimée : il leur a fait répondre qu'il

exigeait leur hommage ; et il a envoyé un corps confidérable fur la gauche, vers Ifmaïlof, pour leur faire une douce violence. Il y a long-temps que nous favons qu'ils ne demandent pas mieux.

1770.

Vous ne voulez point de paix, Monfieur : foyez tranquille ; jufqu'ici on n'en entend point parler. Je conviens avec vous que c'eft une bonne chofe que la paix ; lorfqu'elle exiftait, je croyais que c'était le *non plus ultrà* du bonheur : me voilà depuis près de deux ans en guerre, je vois que l'on s'accoutume à tout. La guerre, en vérité, a des momens bien bons. Je lui trouve un grand défaut, c'eft qu'on n'y aime point fon prochain comme foi-même. J'étais accoutumée à penfer qu'il n'eft pas honnête de faire du mal aux gens ; je me confole cependant un peu aujourd'hui en difant à *Mouftapha : Tu l'as voulu, George Dandin !* Et après cette réflexion je fuis à mon aife comme ci-devant.

Les grands événemens ne m'ont jamais déplu, et les conquêtes ne m'ont jamais tentée. Je ne vois point auffi que le moment de la paix foit bien proche. Il eft plaifant qu'on faffe accroire aux Turcs que nous ne pourrons point foutenir long-temps la guerre. Si la paffion n'infpirait ces gens-là, comment pourraient-ils avoir oublié que *Pierre le grand*

1770.

ſoutint, pendant trente ans, la guerre, tantôt contre ces mêmes Turcs, tantôt contre les Suédois, les Polonais, les Perſans, ſans que l'empire en fût réduit à l'extrémité. Au contraire, la Ruſſie eſt toujours ſortie de chacune de ces guerres plus floriſſante qu'auparavant; et ce ſont les guerres qui ont mis l'induſtrie en branle. Chaque guerre chez nous a été la mère de quelque nouvelle reſſource qui donnait plus de vivacité au commerce et à la circulation.

Votre projet de paix, Monſieur, me paraît reſſembler un peu au partage du lion de la fable; vous gardez tout pour votre favorite. Il ne faut point exclure de cette paix les légions de Sparte; nous parlerons après des jeux iſthmiques.

Au moment que j'allais finir cette lettre, je reçois la nouvelle de la priſe d'Iſmaïlof avec quelques circonſtances aſſez ſingulières.

Le viſir, avant de paſſer le Danube, harangua ſes troupes, et leur dit qu'il était impoſſible de réſiſter plus long-temps aux Ruſſes; que lui viſir ſe voyait dans la néceſſité de paſſer de l'autre côté du Danube; qu'il leur enverrait autant de bâtimens qu'il pourrait pour les ſauver; mais qu'en cas qu'il ne pût effectuer ſa promeſſe, ſi les troupes ruſſes venaient à les attaquer, il leur conſeillait de

mettre bas les armes, et qu'il les assurait que l'impératrice de Russie les ferait traiter avec humanité; que tout ce qu'on leur avait fait accroire jusqu'ici des Russes avait été imaginé par les ennemis des deux empires.

Dès que mes troupes se présentèrent devant Ismaïlof, les Turcs en sortirent, et ceux qui y restèrent mirent bas les armes. La capitulation de la ville fut faite dans une demi-heure. On y prit quarante-huit canons et des magasins considérables de toute espèce. On compte, depuis le 21 jusqu'au 27 juillet, c'est-à-dire depuis la bataille de Kogul, près de huit mille prisonniers; et depuis l'année passée nous avons pris à l'ennemi près de cinq cents canons.

Le comte *Romanzof* a envoyé un corps, à droite, vers votre Brahilof qui sera pris selon votre intention, et un autre à gauche qui doit s'emparer de Kilia.

Eh bien, Monsieur, êtes-vous content? Je vous prie de l'être autant de mon amitié que je le suis de la vôtre.

CATERINE.

1770.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 auguſte.

MADAME,

MES craintes ſont diſſipées, malgré tous les efforts des diſſidens de Pologne et des gazetiers des autres pays ; votre victoire complète remportée ſur les Ottomans auprès du Pruth eſt une terrible réponſe.

Que votre Majeſté impériale me permette de lui témoigner l'excès de ma joie. Je ne ſuis plus en peine de la Gréce, ſur laquelle on me donnait tant d'alarmes. Je vous crois toujours maîtreſſe de Navarin et de pluſieurs autres places. Il n'eſt pas croyable que vos troupes aient évacué ce pays, comme on le dit, lorſque vous battez les Turcs ſur mer comme ſur terre ; et quand même la diviſion de vos forces vous obligerait de différer ou même d'abandonner la conquête de la Gréce, ce ſerait toujours une entrepriſe qui vous comblerait de gloire. Je maintiens qu'il ne s'eſt rien fait de ſi grand depuis *Annibal;* et

cet

cet *Annibal*, qui fut enfin contraint de retourner en Afrique, n'en a pas moins de réputation. Quand vous n'auriez réussi qu'à porter la terreur aux portes de Constantinople, à mener vos troupes jusqu'auprès de Corinthe, et à peupler vos Etats d'un grand nombre de familles grecques, vous auriez eu encore un grand avantage; mais votre dernière victoire me fait tout espérer.

1770.

Si vous voulez pousser vos conquêtes, vous les étendrez, je pense, où il vous plaira; et si vous voulez la paix, vous la dicterez. Pour moi je veux toujours que votre Majesté aille se faire couronner à Constantinople. Pardonnez-moi cette opiniâtreté; elle est presque aussi forte que celle avec laquelle je suis attaché à votre personne et à votre gloire: et puisque vous êtes devenue ma passion dominante, je me flatte que votre Majesté impériale daignera toujours recevoir avec bonté le profond respect et le dévouement inviolable du vieux hermite de Ferney.

1770.

LETTRE LI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{18}{29}$ d'augufte.

MONSIEUR, au rifque de vous importuner trop fouvent, il faut que je vous dife qu'hier je reçus la nouvelle que le général-major, comte *Tottleben*, a pris aux Turcs les deux forts, fitués au-delà du mont Caucafe, nommés Schéripan et Bagdat. Il tient bloqués le fort et la ville de Cotatis, en langue du pays Koutai, fur le Phafe qui tombe dans la mer Noire. Mes troupes ne font plus qu'à foixante werftes de cette mer. L'ancienne Trébifonde eft à leur gauche. *Salomon*, prince d'Immirette, agit de concert avec le comte. L'époufe de ce prince vint dans le camp ruffe, et pria le général de permettre qu'à la prife de Bagdat, elle pût jouir de l'honneur d'entrer dans la ville la première. Vous jugez bien qu'elle ne fut point refufée.

Ce Bagdat n'eft ni auffi beau ni auffi grand que celui des Mille et une nuits. Ne trouvez-vous pas, Monfieur, *Mouftapha* bien accommodé, et les gazettes bien menteufes?

J'oubliais de vous dire qu'avant la prife de

ces villes, le prince *Héraclius* a battu les Turcs ſous Acalziké.

1770.

Je me recommande à votre amitié et à vos prières : on n'en ſaurait faire un plus grand cas qu'en fait votre favorite,

CATERINE.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 ſeptembre.

MADAME,

J'ETAIS ſi plein des victoires de votre Majeſté impériale, et ſi bouffi d'enthouſiaſme et de gloire, que j'oubliai de vous envoyer les vers que le roi de Pruſſe m'écrivait ſur votre reſpectable perſonne, et ſur le peu reſpectable *Mouſtapha ;* voici ces vers :

Si monſieur le Mamamouchi
Ne s'était point mêlé des troubles de Pologne,
Il n'aurait point avec vergogne
Vu ſes ſpahis mis en hachi ;
Et de certaine impératrice,
(Qui vaut ſeule deux empereurs)

Reçu pour prix de ſon caprice
1770. Des leçons qui devraient rabaiſſer ſes hauteurs.
Vous voyez comme elle s'acquitte
De tant de devoirs importans:
J'admire avec le vieil hermite
Ses immenſes projets, ſes exploits éclatans:
Quand on poſsède ſon mérite,
On peut ſe paſſer d'aſſiſtans.

Je n'ai pas l'honneur de penſer comme les têtes couronnées. Je crois fermement que cent mille hommes de troupes auxiliaires en Gréce et ſur le Danube n'auraient fait nul mal. Il valait mieux dans votre ſituation être ſecourue qu'être louée. Votre gloire en a augmenté, mais les conquêtes en ont été retardées.

Les dernières lettres de Veniſe diſent que dans une émeute populaire, les fidelles muſulmans ſe ſont déchaînés contre tous les Francs, qu'ils ont tué l'ambaſſadeur de France, et preſque tous ſes domeſtiques; que l'ambaſſadeur d'Angleterre n'a pu échapper à la fureur du peuple qu'en ſe déguiſant en matelot; que le baile de Veniſe s'eſt long-temps défendu dans ſa maiſon, et qu'à la fin le grand ſeigneur lui a envoyé une garde de mille hommes.

Si ces nouvelles étaient vraies (ce que je ne veux pas croire), quels princes de l'Europe

n'armeraient pas ſur le champ pour venger le droit des gens? Vous ſeule le ſoutenez, Madame; auſſi vous ſeule jouirez d'une gloire immortelle.

1770.

Que votre Majeſté impériale me permette de me mettre à ſes pieds.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 31 auguſte. / 11 ſeptembre.

MONSIEUR, quoique cette fois-ci, en réponſe à votre lettre du 11 d'auguſte, je n'aye point à vous donner de grands faits de guerre, j'eſpère ne pas nuire à votre convaleſcence en vous diſant qu'après la priſe d'Iſmaïlof les Tartares du Bourjak et de Belgorod ſe ſont ſéparés de la Porte. Ils ont envoyé des délégués aux deux généraux de mes armées pour capituler, et ſe ſont rangés enſuite ſous la protection de la Ruſſie. Ils ont donné des otages, et ont prêté ſerment ſur l'Alcoran de ne plus ſeconder les Turcs ni le kan de Crimée, et de ne point reconnaître le kan, à

1770. moins qu'il ne ſe ſoumette aux mêmes conditions, c'eſt-à-dire, de vivre tranquille ſous la protection de la Ruſſie, et de ſe détacher de la Porte. On ne ſait pas ce qu'eſt devenu ce kan. Cependant il y a apparence que, ſinon lui, du moins une grande partie de ſon monde embraſſera le même parti.

Les Tartares, dès le commencement de cette guerre, la regardaient comme injuſte; ils n'avaient aucun ſujet de plainte; le commerce interrompu avec l'Ukraine leur cauſait une perte plus réelle qu'ils ne pouvaient eſpérer d'avantages par les rapines.

Les Muſulmans diſent que les deux dernières batailles leur coûtent près de quarante mille hommes: cela fait horreur, j'en conviens; mais quand il s'agit de coups, il vaut mieux battre que d'être battu.

Je n'oſerais, d'après cela, vous demander, Monſieur, ſi vous êtes content; parce que, quelque amitié que vous ayez pour moi, je ſuis perſuadée que vous ne sauriez voir le malheur de tant d'hommes ſans en reſſentir de la peine. J'eſpère pourtant que cette même amitié vous conſolera du malheur des Turcs: vous ſerez tolérant et humain, et il n'y aura aucune contradiction dans vos ſentimens. Il eſt impoſſible que vous aimiez les ennemis des arts.

Conservez-moi, je vous prie, votre amitié, et soyez assuré que j'y suis très-sensible.

1770.

CATERINE.

P. S. Il faut que je vous parle d'un phénomène nouveau : un grand nombre de déserteurs turcs viennent à notre armée. On prétend que c'est une chose dont il n'y a jamais eu d'exemple. Ces déserteurs assurent qu'ils sont mieux traités chez nous qu'ils ne le sont chez eux.

LETTRE LIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 septembre.

MADAME,

Nous savions, par Venise et par Marseille, la nouvelle de vos deux victoires navales, remportées à Napoli de Romanie et à Scio. Je reçois dans l'instant, aux acclamations de cent mille bouches, le détail que votre Majesté impériale daigne me faire de la victoire de M. le maréchal de *Romanzof* sur le visir *Ali-Bey*, et sur tant de bachas suivis de cent cinquante mille hommes.

1770. Si je meurs des maladies qui m'accablent, je mourrai à demi-content, puifque *Mouftapha* eft à demi-détrôné. Je lui fais bon gré de confulter à la fois des prophètes et des fous. Ces gens-là ont été de tout temps de la même efpèce ; la feule différence eft que les prophètes ont été des fous plus dangereux. Les rigides mufulmans en admettent quatre cents quarante mille, en comptant tous les héros de l'ancien Teftament ; cela ferait une armée beaucoup plus forte que celle d'*Ali-Beg* ou *Ali-Bey*.

Je vois plus que jamais que les chars de *Cyrus* font fort inutiles à vos troupes victorieufes. Si elles rencontrent *Ali-Bey* une feconde fois, elles le battront infailliblement ; mais il faut traverfer le Danube en préfence d'une armée qui eft encore nombreufe. Il n'y a rien que je ne croye monfieur le comte de *Romanzof* capable de faire ; mais ofera-t-on tenter ce paffage, après lequel il faudrait abfolument ou prendre Conftantinople, ou n'avoir point de retraite ? Je lève les mains au ciel, je fais des vœux et je me tais.

Ceux qui fouhaitaient des revers à votre Majefté feront bien confondus. Eh, pourquoi lui fouhaiter des difgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe ! Ce font apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec ;

car ſi vous étiez ſouveraine de Conſtantinople, votre Majeſté établirait bien vîte une belle académie grecque. On vous ferait une Caterniade ; les *Zeuxis* et les *Phidias* couvriraient la terre de vos images ; la chute de l'empire ottoman ſerait célébrée en grec ; Athènes ſerait une de vos capitales ; la langue grecque deviendrait la langue univerſelle ; tous les négocians de la mer Egée demanderaient des paſſe-ports grecs à votre Majeſté.

1770.

Je n'aime point les Vénitiens, qui attendent ſi tard à ſe faire grecs. Je ſuis auſſi un peu fâché contre cet *Ali* d'Egypte, qui ne remue pas plus qu'une momie. Mais enfin, je n'ai point à me plaindre ; deux victoires ſur mer et deux victoires ſur terre ſont des faveurs bien honnêtes dont je remercie votre Majeſté impériale du fond de mon cœur. Je chante des *Te Deum* dans mon lit, et un *De profundis* pour *Mouſtapha*.

Que votre Majeſté impériale ſoit toujours auſſi heureuſe qu'elle mérite de l'être, et qu'elle daigne agréer le profond reſpect, la joie et l'attachement inviolable du vieil hermite des Alpes.

1770.

LETTRE LV.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{10}{21}$ ſeptembre.

MONSIEUR, vous m'avez dit, dans votre dernière lettre, que je devais vous mander la priſe d'une demi-douzaine de villes : je penſe vous avoir déjà dit la nouvelle de la priſe d'Iſmaïlof ſur le Danube ; j'y ajoute aujourd'hui celle de la fortereſſe de Kilia-Nova. Après pluſieurs jours de tranchée ouverte, la garniſon turque de cinq mille hommes a été renvoyée ſur l'autre rive de la rivière.

Les lettres de Malte m'ont apporté la confirmation du grand combat naval donné dans le canal de Scio ; et le lendemain de cette action ma flotte a réduit en cendres trente-trois vaiſſeaux ennemis qui s'étaient retirés dans le port de Liberno en Aſie.

J'eſpère, Monſieur, que vous ne ferez pas fâché d'apprendre que ceux qui prennent plaiſir à nous faire battre ſur le papier, ſont bien loin de leur compte. Je vous prie de me conſerver votre amitié, et d'être aſſuré, &c.

CATERINE.

LETTRE LVI.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 ſeptembre.

MADAME,

VIVE l'auguſte, l'adorable *Catherine!* Vivent ſes troupes victorieuſes ! Sa lettre du 20 auguſte, nouveau ſtyle, eſt du plus beau ſtyle dont on ait jamais écrit. L'armée d'*Alexandre* forcera enfin les Athéniens à dire du bien d'elle. L'envie eſt contrainte d'admirer.

Votre Majeſté a bien raiſon ; la guerre eſt très-utile à un pays quand on la fait avec ſuccès ſur les frontières. La nation devient alors plus induſtrieuſe, plus active, comme plus terrible. Les Turcs ſont battus de tous côtés chez eux, et chaque victoire augmente encore le courage et l'eſpérance de vos troupes. Les échos ont dit à nos Alpes que, tandis que le viſir repaſſe le Danube en déſordre, le général *Tottleben* a vaincu un corps conſidérable de turcs vers Erzerom, et s'eſt même emparé de cette ville.

Si la choſe eſt vraie, il me ſemble que votre Majeſté ne peut héſiter à ſuivre ſa deſtinée qui l'appelle à ſi haute voix. La plus

1770. grande des révolutions eſt commencée ; votre génie l'achèvera. J'ai dit, il y a long-temps, que ſi jamais l'empire turc eſt détruit, ce ſera par la Ruſſie ; mon auguſte impératrice accomplira ma prédiction. Je ne crains plus la paix, après la lettre dont elle m'honore.

Un grand monarque m'avait mandé que non-ſeulement votre Majeſté ferait la paix, mais qu'elle la ferait avec modération ; je ne vois pas pourquoi tant ſe modérer avec ce *Mouſtapha*, qui ne ſe modérerait point s'il était vainqueur.

Quand je parlais de paix, en la redoutant, quand je diſais que vous en dicteriez les conditions, j'étais bien loin d'imaginer que votre Majeſté abandonnerait ces braves Spartiates. Dieu me préſerve de l'en ſoupçonner ! mais, après tant de victoires, il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître : il eſt temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou plutôt qu'ils ſoient libres ſous ſes drapeaux.

J'ai craint quelque temps que votre armée ne paſsât le Danube, et ne s'exposât à quelques revers. J'ai cru le Danube très-difficile à traverſer en préſence des Turcs, et la retraite plus difficile ; mais à préſent tout me paraît aiſé ; la terreur s'eſt emparée d'eux, et cette terreur combat pour vous. Je ſuis perſuadé

que dix mille de vos ſoldats battraient cinquante mille oſmanlis. 1770.

Je ne ſuis pas ſurpris que votre ame, faite pour toutes les grandes choſes, prenne goût à une pareille guerre. Je crois vos troupes de débarquement revenues en Gréce, et votre flotte de la mer Noire menaçant les environs de Conſtantinople. Si cette révolution de l'Egypte, dont on m'avait tant flatté, pouvait s'effectuer, je croirais l'empire turc détruit pour jamais.

Il me ſemble qu'il a manqué aux Vénitiens la première des qualités en politique, la hardieſſe. La fineſſe n'a jamais réuſſi à perſonne dans les grandes choſes; elle n'eſt bonne que pour les moines.

Mais devant qui oſé-je me livrer à mes idées? Je parle au génie tutélaire du Nord; je dois me taire, impoſer ſilence à mon enthouſiaſme, et reſter dans les bornes du profond reſpect et de l'attachement qui me met aux pieds de votre Majeſté impériale, pour le peu que j'ai à vivre.

L'hermite de Ferney.

1770.

LETTRE LVII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{16}{27}$ feptembre.

MONSIEUR, que de chofes j'ai à vous dire aujourd'hui! je ne fais par où commencer.

Ma flotte, non pas fous le commandement de mes amiraux, mais fous celui du comte *Alexis Orlof*, après avoir battu la flotte ennemie, l'a brûlée toute entière dans le port de Chefme, anciennement Clazomène. J'en ai reçu, il y a trois jours, la nouvelle directe. Près de cent vaiffeaux de toute efpèce ont été réduits en cendres. Je n'ofe dire le nombre des mufulmans qui ont péri : on le fait monter jufqu'à vingt mille.

Un confeil général de guerre avait terminé la défunion des deux amiraux, en déférant le commandement au général des troupes de terre, qui fe trouvait fur cette flotte, et qui au refte était leur ancien dans le fervice. Le réfultat fut unanimement approuvé de tous, et dès ce moment l'union fut rétablie. Je l'ai toujours dit, les héros font nés pour les grands événemens.

1770.

La flotte turque fut pourſuivie depuis Napoli de Romanie, où elle avait été déjà harcelée à deux repriſes, jusqu'à Scio. Le comte *Orlof* ſavait qu'un renfort était parti de Conſtantinople; il crut qu'il préviendrait la jonction en attaquant l'ennemi ſans perte de temps. Arrivé dans le canal de Scio, il vit que cette jonction s'était faite. Il ſe trouvait avec neuf vaiſſeaux de haut-bord en préſence de ſeize vaiſſeaux de ligne ottomans: le nombre des frégates et autres bâtimens était encore plus inégal. Il ne balança pas, et trouva la diſpoſition des eſprits telle qu'il n'y eut qu'un avis, qui fut de vaincre ou de mourir. Le combat commença: le comte *Orlof* ſe tint au centre; l'amiral *Spiridof*, qui avait à ſon bord le comte *Féodor-Orlof*, commanda l'avant-garde; le contre-amiral *Elphinſton* l'arrière-garde.

L'ordre de bataille des Turcs était tel qu'une de leurs ailes ſe trouvait appuyée contre une île pierreuſe, et l'autre à des bas-fonds, de façon qu'ils ne pouvaient être tournés.

Le feu fut terrible de part et d'autre pendant pluſieurs heures; les vaiſſeaux s'approchèrent de ſi près que le feu de la mouſqueterie ſe joignit à celui des canons. Le vaiſſeau de l'amiral *Spiridof* avait affaire à trois vaiſſeaux de guerre et un chebec turcs. Il accrocha,

1770. malgré cela, le capitan pacha qui portait quatre-vingt-dix canons ; il y jeta tant de grenades et de matières combuſtibles que le feu prit au vaiſſeau, ſe communiqua au nôtre, et tous deux ſautèrent en l'air, un moment après que l'amiral *Spiridof* et le comte *Féodor-Orlof* avec environ quatre-vingt-dix perſonnes en furent deſcendus.

Le comte *Alexis*, voyant dans le plus fort du combat les vaiſſeaux amiraux voler en l'air, crut ſon frère péri. Il ſentit alors qu'il était homme ; il s'évanouit : mais un moment après, reprenant ſes eſprits, il ordonna de lever toutes les voiles, et ſe jeta avec ſes vaiſſeaux entre les ennemis. A l'inſtant de la victoire, un officier lui apporta la nouvelle que ſon frère et l'amiral étaient vivans ; il dit qu'il ne ſaurait décrire ce qu'il ſentit en ce moment, le plus heureux de ſa vie. Le reſte de la flotte turque ſe jeta ſans ordre ni règle dans le port de Cheſme.

Le lendemain fut employé à préparer les brûlots, et à canonner l'ennemi dans le port ; à quoi celui-ci répondit. Mais dans la nuit les brûlots furent lâchés, et firent ſi bien leur devoir qu'en moins de ſix heures la flotte turque fut conſumée toute entière. La terre et l'onde tremblaient, dit-on, de la grande quantité de vaiſſeaux ennemis qui ſautaient en

en l'air. On l'a ſenti juſqu'à Smyrne, qui eſt à douze lieues de Cheſme.

1770.

Les nôtres, pendant cet incendie, tirèrent du port un vaiſſeau turc de ſoixante canons, qui ſe trouvait ſur le vent, et qui, par cette raiſon, n'avait pas été conſumé. Ils s'emparèrent enſuite d'une batterie que les Turcs avaient abandonnée.

La guerre eſt une vilaine choſe! Monſieur le comte *Orlof* me dit que, le lendemain de l'incendie de la flotte, il vit avec effroi que l'eau du port de Cheſme, qui n'eſt pas fort grand, était teinte de ſang, tant il y était péri de turcs.

Cette lettre, Monſieur, ſervira de réponſe à la vôtre du 28 d'auguſte, où vos alarmes à notre ſujet commençaient déjà à ſe diſſiper. J'eſpère qu'à préſent vous n'en avez plus. Mes affaires, ce me ſemble, vont aſſez bien. Pour ce qui regarde la priſe de Conſtantinople, je ne la crois pas ſi prochaine. Cependant il ne faut, dit-on, déſeſpérer de rien. Je commence à croire que cela dépend plus de *Mouſtapha* que de tout autre. Ce prince s'y eſt ſi bien pris juſqu'ici que, s'il continue dans l'opiniâtreté que ſes amis lui inſpirent, il expoſera ſon empire à de très-grands dangers. Il a oublié ſon rôle d'agreſſeur.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien. Si des

1770. combats gagnés peuvent vous plaire, vous devez être bien content de nous. Soyez affuré de l'eftime et de la confidération que je vous porte.

CATERINE.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

MADAME,

Je ne vis pas dans le dix-huitième fiècle, je me trouve tranfporté dans les Alpes du temps de la fondation de Babylone. Je vois une héroïne de la maifon d'*Afcanie*, portée fur le trône des *Roxelans*, qui triomphe fur le Scirus, fur le Phafe, fur le Pont-Euxin, fur la mer Egée, fur les rives du Danube. M. d'*Alembert*, qui eft actuellement à Ferney, eft dans le même enthoufiafme que moi, et la feule différence eft qu'il l'exprime mieux. Nous haïffons également *Mouftapha;* nous ne cherchons, parmi les arbuftes de nos montagnes, que des lauriers pour en orner le portrait de votre Majefté impériale, mais

nous n'en trouvons point. Tous les naturaliſtes diſent qu'on n'en trouve plus qu'en Ruſſie.

1770.

Après la lettre du 29 auguſte, dont votre Majeſté impériale m'honore, nous nous attendons fermement que votre armée victorieuſe aura paſſé le Danube; que le viſir aura été battu *iterum* vers Andrinople; que la ville de ce méchant *Conſtantin*, qui a été baptiſé ſi tard, aura ouvert ſes portes; que les dames du ſérail auront été tirées d'eſclavage; que la flotte de la mer Egée aura donné la main à la flotte du Pont-Euxin; que *Mouſtapha* ſera parti pour Damas ou pour Alep, &c. &c. &c.

Vous aviez bien raiſon, Madame, de dire, au commencement de cette guerre, que ceux qui vous l'avaient ſuſcitée travaillaient à votre gloire: certainement votre Majeſté leur a une grande obligation.

Nous ne laiſſons pas d'avoir de la gloire auſſi. Il y a dans Paris de très-jolis carroſſes à la nouvelle mode; et on a inventé des ſurtouts pour le deſſert, qui ſont de très-bon goût: on a même exécuté depuis peu un motet à grands chœurs, qui a fait beaucoup de bruit, du moins dans la ſalle où l'on chantait; enfin, nous avons une danſeuſe dont on dit des merveilles.

Malgré nos triomphes, l'ame de monſieur

M 2

1770.

d'*Alembert* et la mienne volent aux Dardanelles, au Danube, à la mer Noire, à Bender, en Crimée, et ſurtout à Pétersbourg : c'eſt là qu'elles ſont aux pieds de votre Majeſté, pénétrées d'admiration, de reſpect, de joie, et remplies de l'eſpérance de lui écrire à Stamboul.

De votre Majeſté impériale l'adorateur de latrie, *Voltaire* enſeveli dans Ferney, et criant : *Gloire dans les hauts !*

LETTRE LIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{7}{18}$ d'octobre.

MONSIEUR, l'arrivée du prince *Henri* de Pruſſe à Pétersbourg a été ſuivie de la priſe de Bender, que je vous annonce. L'un et l'autre m'a empêché de répondre à vos trois lettres que j'ai reçues conſécutivement. Les nouvelles publiques aſſurent auſſi que le comte *Orlof* s'eſt emparé de Lemnos. Nous voilà entièrement dans le pays des fables : je crains qu'avec le temps cette guerre ne paraiſſe fabuleuſe elle-même.

Si le *Mamamouchi* ne fait pas la paix cet hiver, je ne réponds point de ce qui lui

arrivera l'année prochaine. Encore un peu de ce bonheur dont nous avons vu des eſſais, et l'hiſtoire des Turcs pourra fournir un nouveau ſujet de tragédie pour les ſiècles futurs.

Vous direz, Monſieur, que depuis le ſuccés de cette campagne, je ſuis dans les grands airs; mais c'eſt que depuis que j'ai du bonheur, l'Europe me trouve beaucoup d'eſprit. Cependant à quarante ans, on n'augmente guère devant le Seigneur en eſprit et en beauté.

Je penſe effectivement avec vous que bientôt il ſera temps que j'aille étudier le grec dans quelque univerſité : en attendant on traduit *Homère* en ruſſe : c'eſt toujours quelque choſe pour commencer. Nous verrons, d'après les circonſtances, s'il ſera néceſſaire d'aller plus loin. L'eſprit du peuple turc ſe range de notre côté; ils diſent que leur ſultan eſt inſenſé d'expoſer ſon empire à tant de revers, et que les conſeils de ſes amis deviendront funeſtes aux muſulmans.

Adieu, Monſieur; portez-vous bien, et priez DIEU pour nous.

CATERINE.

1770.

LETTRE LX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{28}{9}$ feptembre. octobre.

MONSIEUR, vous aimez les belles ames : voyez comme celle du comte *Alexis Orlof* s'eft peinte dans la réponfe qu'il a faite aux confuls chrétiens de Smyrne ! Je fuis perfuadée que vous ferez content de lui (l'imprimé ci-joint la contient). Ai-je tort quand je dis que ces *Orlof* font nés pour les grandes chofes ?

Vous me demandez, dans votre lettre du 21 feptembre, fi le général *Tottleben* s'eft emparé d'Erzerom ? Je vous ai informé, je penfe, que fa dernière conquête était la ville de Cotatis. On ne va pas fi vîte en guerre, parce qu'il faut faire deux repas par jour, et que pour que cela fe faffe, il faut avoir où trouver de quoi.

Je veux fincèrement la paix, non parce que les reffources me manquent pour faire la guerre, mais parce que je hais l'effufion du fang humain. Si monfieur *Mouftapha* fait de l'opiniâtre, j'efpère qu'il nous trouvera l'année qui vient par-tout où nous pourrons le

perſuader qu'il vaut mieux céder aux circonſtances pour ſauver ſon empire, que de pouſſer l'entêtement juſqu'à l'extrémité.

1770.

Les Grecs, les Spartiates ont bien dégénéré; ils aiment la rapine mieux que la liberté. Ils ſont à jamais perdus s'ils ne profitent point des diſpoſitions et des conſeils du héros que je leur ai envoyé.

Soyez aſſuré, Monſieur, qu'on ne ſaurait ſentir plus de ſatisfaction que j'en reſſens chaque fois que je reçois de vos lettres; elles contiennent tant de témoignages de votre amitié que je ne puis que vous en être très-obligée.

CATERINE.

P. S. Dans ce moment on vient de m'apporter la nouvelle que Belgorod, en turc *Akkermann*, ſur le Dnieſter, s'eſt rendu le 26 de ſeptembre par capitulation. Bientôt, je penſe, vous entendrez parler de votre Brahilof.

1770.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 octobre.

MADAME,

La lettre de votre Majeſté impériale, du 11 ſeptembre, me confirme dans ma joie continue, mais ſans redoublement. Je ſuis perſuadé que ſi *Mouſtapha*, ſon viſir *Azem* et ſon mufti étaient informés de l'intérêt que je prends à eux, ils m'en remercieraient en me feſant empaler.

Béni ſoit leur *Allah*, ſi en effet *Ali* eſt roi d'Egypte ; mais cette nouvelle grâce de la Providence en faveur de *Mouſtapha* me paraît bien douteuſe. Nous le ſaurions à Marſeille qui envoie continuellement des vaiſſeaux au port d'Alexandrie ; nous en aurions eu des nouvelles certaines par Veniſe; perſonne n'en parle. On ne ſe fait pas roi d'Egypte incognito. J'oſe dire plus : votre Majeſté aurait déjà, dans ce pays de *Pharaon* et de *Moïſe*, quelque bon iſraélite qui encouragerait la révolution au nom du Seigneur, et qui vous en rendrait compte. Je me borne donc à faire les plus tendres

tendres vœux pour que mon cher *Mouſtapha* ſoit chaſſé à jamais des bords du Nil et de ceux du Danube.

1770.

Que votre Majeſté me permette ſeulement de plaindre ces pauvres Grecs, qui ont le malheur d'appartenir encore à des gens qui parlent turc. Ce ſont de petites mortifications que j'éprouve au milieu des plaiſirs que me donnent toutes vos victoires. C'eſt bien aſſez qu'en auſſi peu de temps vous ſoyez maîtreſſe abſolue de la Moldavie, de la Valachie, de preſque toute la Beſſarabie, des deux rivages de la mer Noire, d'un côté vers Azof, et de l'autre vers le Caucaſe.

Quand votre Majeſté feſait ſes belles lois, dont la première était la tolérance, elle ne ſe doutait pas qu'une auſſi bonne chrétienne deviendrait la protectrice des circoncis du Budziak, tous deſcendans en droite ligne de *Tamerlan* et de *Gengis-kan*. Mais puiſque vous êtes tous enfans de *Noé* (quoiqu'il n'ait jamais été connu de perſonne, excepté des Juifs), il eſt clair que vous êtes tous couſins, et que vous devez vous ſupporter les uns les autres. Cette tolérance de votre Majeſté pour meſſieurs les Tartares-beſſarabes, engagera, ſans doute, l'invincible *Mouſtapha* à vous demander la paix. Mais que deviendra ma pauvre Gréce? Aurai-je la douleur de voir les enfans du

1770. galant *Alcibiade* obéir à d'autres qu'à *Catherine la grande?*

Je remets toujours, Madame, au premier congrès, les intérêts des jeux olympiques et du théâtre d'Athènes entre vos mains ; mais j'aime mieux m'en rapporter à une bataille qu'à une aſſemblée de plénipotentiaires. Vous êtes ſi bien ſervie par MM. les comtes *Orlof* et par M. le maréchal de *Romanzof*, que, malgré mon humeur pacifique, je préfère ſans contredit des victoires nouvelles à un accommodement.

Je ſuis un peu preſſé, je l'avoue, parce qu'étant fort vieux et malade, je veux jouir au plutôt. Pour peu que vous tardiez à vous aſſeoir ſur le trône de Stamboul, il n'y aura pas moyen que je ſois témoin de ce petit triomphe.

Que votre Majeſté impériale daigne toujours agréer le profond reſpect, et la reconnaiſſance, et les déſirs honnêtes du vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 octobre.

MADAME,

CLAZOMENE était autrefois une très-belle ville : *Alexandre* l'augmenta ; les Turcs l'ont dévaſtée ; mais ſous votre empire elle redeviendrait floriſſante.

La lettre de votre Majeſté impériale, du $\frac{16}{27}$ ſeptembre, me fait treſſaillir de joie et frémir d'horreur. Tous ces comtes *Orlof* ſont des héros, et je vous vois la plus heureuſe ainſi que la première princeſſe de l'univers. Je plains beaucoup M. le prince de *Kowlousky*. Comment ne pleurerais-je pas celui qui m'a apporté le portrait de mon héroïne ; mais enfin, il eſt mort en vous ſervant.

Quel fruit tirera à la fin votre Majeſté impériale de tout ce carnage dont *Mouſtapha* eſt la ſeule cauſe, et dont il doit être auſſi las qu'intimidé ? Il faut que ce prince ſoit enſorcelé, ſi de ſon ſofa il ne demande pas la paix à votre trône.

Les Anglais et les Eſpagnols ſont prêts à ſe

1770. faire la guerre dans les deux mondes, pour une petite île déserte; mais votre Majesté combat à présent pour l'empire d'Orient.

On mande de Marseille qu'*Ali-Bey* s'est donné en effet en Egypte un pouvoir dont le padisha *Moustapha* ne peut plus le priver; mais qu'il n'a pas entièrement rompu avec la Porte ottomane. Cependant je persiste toujours à croire que les provisions ne peuvent plus venir d'Egypte à Constantinople devant votre flotte glorieuse.

Je crois votre Majesté impériale maîtresse de la mer Noire; ainsi je ne vois que la Natolie qui puisse fournir des vivres et des secours à la capitale de votre ennemi.

Je n'en sais certainement pas assez pour oser examiner seulement si votre armée peut passer ou non le Danube; il ne m'appartient que de faire des souhaits. Le bruit se répand que le prince *Repnin* et le général *Bawer* ont traversé ce fleuve avec des troupes légères, pour reconnaître les Turcs et les inquiéter. Je m'en rapporte à la prudence et au zèle de vos généraux; mais j'ose être presque sûr que les Turcs ne tiendront pas devant vos troupes. Quand une fois la terreur s'est emparée d'une nation, elle ne fait qu'augmenter, à moins que le temps ne la rassure. Jamais les conquérans du pays que les Turcs occupent

aujourd'hui n'ont donné à leurs ennemis le temps de refpirer.

1770.

Je vois que votre Majefté les imite parfaitement : il n'y a point d'ailleurs de faifon pour vos foldats; ils peuvent prendre Bender en octobre, et marcher vers Andrinople en novembre.

Plus vos fuccès font grands, plus mon étonnement redouble qu'on ne les ait pas fecondés, et que la race des Turcs ne foit pas déjà chaffée de l'Europe.

Je penfe que les plus grands princes fe trompent fouvent en politique beaucoup plus que les particuliers dans leurs affaires de famille. Ils aiment fort leurs intérêts, ils les entendent; et, par une fatalité trop commune, ils ne les fuivent prefque jamais.

Quoi qu'il en foit, voici le temps de la plus belle et de la plus noble révolution, depuis les conquêtes des premiers califes. Si cette révolution ne vous eft pas réfervée, elle ne l'eft à perfonne. Je ferais très-affligé que votre Majefté ne retirât de tant de travaux que de la gloire. Votre ame forte et généreufe me dira que c'eft beaucoup; et moi je prendrai la liberté de répondre qu'après tant de fang et de tréfors prodigués, il faut encore quelque autre chofe : les rayons de la gloire des fouverains, dans de pareilles

1770. circonſtances, ſe comptent par le nombre des provinces qu'ils acquièrent.

Pardon de mes inutiles réflexions. Votre Majeſté les excuſera, puiſque le cœur les dicte; et vous vous en direz plus en deux mots que je ne vous en dirais en cent pages.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer avec ſa bonté ordinaire, ma joie de vos ſuccès, mon admiration pour meſſieurs les comtes *Orlof*, pour vos généraux et vos braves troupes, mes vœux pour des ſuccès encore plus grands, mon profond reſpect, mon enthouſiaſme et mon attachement inviolable.

Le vieil hermite.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 novembre.

MADAME,

SI Bender eſt pris l'épée à la main, comme on le dit, j'en rends de très-humbles actions de grâces à votre Majeſté impériale; car, dans mon lit, où je ſuis malade, je n'ai d'autre plaiſir que celui de vos victoires, et chacune de vos conquêtes eſt mon reſtaurant.

1770.

On confirme encore de Marſeille qu'*Ali-Bey* eſt roi d'Egypte, et qu'il s'eſt emparé d'Alexandrie où il a établi déjà un commerce conſidérable avec toutes les nations trafiquantes. Plaiſe à la vierge *Marie*, à qui *Ali-Bey* ne croit point du tout, que tout cela ſoit exactement vrai.

Ce qui me fait une peine extrême, c'eſt que vos troupes victorieuſes ne ſont point encore dans Andrinople. Votre Majeſté dira que je ſuis un vieillard bien impétueux, que rien ne peut me ſatisfaire; que vous avez beau, pour me faire plaiſir, battre *Mouſtapha* tous les jours, que je ne ſerai content que lorſque vous ſerez ſur les bords de l'Euphrate. Eh bien, Madame, cela eſt vrai. La Méſopotamie eſt un pays admirable; on peut s'y faire tranſporter en litière, ce qu'on ne peut pas faire à Pétersbourg vers le mois de novembre. Monſeigneur le prince *Henri* y eſt bien! Oui; mais c'eſt un héros, quoiqu'il ne ſoit pas un géant; il eſt juſte qu'il voye l'héroïne du Nord, car il eſt auſſi aimable qu'il eſt grand général.

Au reſte, Madame, je ſuppoſe qu'*Ali-Bey* garde l'Egypte en dépôt à votre Majeſté impériale; car ma paſſion veut encore vous donner l'Egypte, afin que votre académie des ſciences, dont j'ai l'honneur d'être, connaiſſe bien les

1770. antiquités de ce pays-là ; et c'eſt ce que probablement on ne ſera jamais ſous un *Ali-Bey*.

On dit que la peſte eſt à Conſtantinople. Il faut que *Mouſtapha* ait fait le dénombrement de ſon peuple ; car DIEU d'ordinaire envoie la peſte aux rois qui ont voulu ſavoir leur compte. Il en coûta ſoixante et dix mille juifs au bon roi *David*, et il n'y avait pas grande perte. J'eſpère que votre Majeſté chaſſera bientôt de Stamboul la peſte et les Turcs.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, du fond de mon déſert et de mon néant, avec le plus profond reſpect et une paſſion qui ne fait que croître et embellir.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 novembre.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale l'avait bien prévu ; vos ennemis n'ont ſervi qu'à votre gloire ; et de quelque manière que vous finiſſiez cette grande guerre, votre gloire ne ſera point paſſagère. Victorieuſe et légiſlatrice à la

fois, vous avez aſſuré l'immortalité à votre nom. Je ſuis un peu affligé, en qualité de français, d'entendre dire que c'eſt un chevalier de *Tott* qui fortifie les Dardanelles. Quoi, c'eſt ainſi que finiſſent les Français, qui ont commencé autrefois la première croiſade! Que dirait *Godefroi de Bouillon*, ſi cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de perſonne.

On parle toujours de peſte en Allemagne; on la craint, on exige par-tout des billets de ſanté; et l'on ne ſonge pas que ſi on avait aidé votre Majeſté à chaſſer cette année les Turcs de l'Europe, on aurait pour jamais chaſſé la peſte avec eux. On oublie les plus grands, les plus véritables intérêts, pour un intérêt chimérique, pour une politique qui me paraît bien déraiſonnable. Il me ſemble que l'on fait bien des fautes de plus d'un côté: c'eſt le ſort de la plupart des miniſtères.

On ſe prépare à la guerre en France, et on eſpère la paix dont on a le plus grand beſoin. Il ſerait trop ridicule qu'on éprouvât le plus grand des fléaux pour une méchante île inhabitée; il ne faut jamais faire la guerre qu'avec l'extrême probabilité d'y gagner beaucoup. Puiſſe la guerre contre *Mouſtapha* finir par le détrôner, ou du moins par l'appauvrir pour

1770. trente ans ! Puiſſe votre Majeſté impériale jouir d'un triomphe très-durable, et pacifier la Pologne après avoir écraſé la Turquie !

Vous avez deux voiſins qui font des vers, le roi de Pruſſe et le roi de la Chine ; *Frédéric* en a déjà fait pour vous, j'en attends de *Kien-long*.

Je me mets à vos pieds victorieux et plus blancs que ceux de *Mouſtapha*, avec le plus profond reſpect et la plus grande paſſion.

LETTRE LXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 novembre.

MADAME,

IL faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Je vois qu'on obligera ce gros *Mouſtapha* à vous demander la paix ; mais, au nom de JESUS-CHRIST notre ſauveur, faites-la-lui payer bien cher. Quand votre Majeſté impériale ſera devenue ſon amie, je l'appellerai ſa Hauteſſe. On a débité qu'il voyait familièrement l'ambaſſadeur d'Angleterre deux fois par ſemaine, et qu'il lui parlait en italien ; J'ai bien de la peine à le croire ; les Turcs apprennent l'arabe tout au plus. Je connais

des fouveraines, fort fupérieures en tout aux *Mouftapha*, qui parlent plufieurs langues en perfection ; mais pour le padisha de Stamboul, je doute fort qu'il ait ce mérite, et qu'il ait chez lui une académie.

1770.

On dit auffi qu'il va confier fes armées invincibles à fon frère, ce qui contredit un peu les deffeins pacifiques qu'on lui attribue ; mais fon frère en fait-il plus que lui ? et puifqu'il eft padisha, pourquoi ne commande-t-il pas fes armées lui-même ?

Je m'imagine qu'il tremblerait de peur devant l'un des quatre *Orlof*, qui valent mieux que les quatre fils *Aimon*, et qui font des héros plus réels. Je plains beaucoup plus l'anarchie polonaife que l'infolence ottomane : toutes les deux font dans la détreffe qu'elles méritent. Vive le roi de la Chine, qui fait des vers et qui eft en paix avec tout le monde !

J'avoue à votre Majefté que je détefte le gouvernement papal ; je le trouve ridicule et abominable ; il a abruti et enfanglanté la moitié de l'Europe pendant trop de fiècles. Mais le *Ganganelli* qui règne aujourd'hui eft un homme d'efprit, qui fent apparemment combien il eft honteux de laiffer la ville de *Conftantin* à des barbares, ennemis de tous les arts ; et qu'il faut préférer des grecs, quoique fchifmatiques, à des mahométans.

1770.

Le roi de Sardaigne, qui a des droits à l'île de Cypre, n'aime point ces barbares. Mais, encore une fois, je ne comprends pas l'indifférence des Vénitiens qui pouvaient reprendre Candie en trois mois ; encore moins l'impératrice-reine à qui Belgrade, la Bosnie et la Servie étaient ouvertes. On est devenu bien modéré avec les Turcs, et bien honnête. Pardon, Madame, de mes réflexions ; mais vous avez daigné m'accoutumer à dire ce que je pense, et on pardonne tout aux grandes passions.

LETTRE LXVI.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{2}{13}$ décembre.

MONSIEUR, les répétitions deviennent ennuyeuses. Je vous ai si souvent mandé telle ou telle ville prise, les Turcs battus, &c. ! Pour amuser, il faut, dit-on, de la diversité : eh bien, apprenez que votre cher Brahilof a été assiégé, qu'on a donné un assaut, que cet assaut a été repoussé et le siége levé.

Le comte de *Romanzof* s'est fâché : il a envoyé une seconde fois le général-major

Glébof, avec un renfort vers ce Brahilof. Vous croirez peut-être que les Turcs, encouragés par la levée du siége, se sont défendus comme des lions ? point du tout. A la seconde approche de nos troupes ils ont abandonné la place, le canon, et les magasins qui y étaient. M. *Glébof* y est entré et s'y est établi. Un autre corps est allé réoccuper la Valachie.

1770.

J'ai reçu avant-hier la nouvelle que Bucharest, la capitale de cette principauté, a été prise le 15 de novembre, après un petit combat avec la garnison turque.

Mais ce qui va vraiment vous divertir, parce que vous souhaitiez que le Danube fût franchi, c'est que le maréchal *Romanzof* envoya, dans le même temps, de l'autre côté du fleuve, quelques centaines de chasseurs et des troupes légères qui partirent d'Ismaïlof sur des bateaux, et s'emparèrent du fort de Soultcha qui est à vingt werstes de l'endroit où le visir était campé. Ils envoyèrent la garnison dans l'autre monde, emmenèrent plusieurs prisonniers, et treize pièces de canon; ils enclouèrent le reste, et revinrent heureusement à Kilia. Le visir, ayant appris cette petite incartade, leva son camp et s'en fut avec son monde à Babadaki.

Voilà où nous en sommes, et s'il plaît à *Moustapha*, nous continuerons, quoique, pour

1770. le bien de l'humanité, il ferait bien temps que ce feigneur-là fe rangeât à la raifon.

M. *Tottleben* eft allé attaquer Potis fur la mer Noire. Il ne dit pas grand bien des fucceffeurs de *Mithridate;* mais en revanche il trouve le climat de l'ancienne Ibérie le plus beau du monde.

Les dernières lettres d'Italie difent ma dernière efcadre à Mahon. Si le fultan ne fe ravife, je lui en enverrai encore une demi-douzaine : on dirait qu'il y prend plaifir.

La maladie préfente des Anglais ne faurait être guérie que par une guerre : ils font trop riches et défunis ; une guerre les appauvrira et réunira les efprits. Auffi la nation la veut-elle, mais la cour n'en veut qu'au gouverneur de Buénos-Aires.

Vous voyez, Monfieur, que je réponds à plufieurs de vos lettres par celle-ci. Les fêtes auxquelles le féjour du prince *Henri* de Pruffe, qui part aujourd'hui pour voir Mofcou, a donné lieu, ont un peu dérangé mon exactitude à vous répondre. Je lui en ai donné plufieurs qui ont paru lui plaire : il faut que je vous conte la dernière.

C'était une mafcarade à laquelle il fe trouva trois mille fix cents perfonnes. A l'heure du fouper : entrée d'*Apollon*, des *quatre Saifons*, et des *douze Mois* de l'année; c'étaient des

enfans de huit à dix ans, choiſis dans les inſtituts d'éducation que j'ai établis pour les nobles des deux ſexes. *Apollon*, par un petit diſcours, invita la compagnie de ſe rendre dans le ſalon préparé par les *Saiſons*, puis il ordonna à ſa ſuite de préſenter leurs dons à ceux à qui ils étaient deſtinés.

1770.

Ces enfans s'acquittèrent au mieux de ce qu'ils avaient à dire et à faire. Vous trouverez ci-joints leurs petits complimens qui, il eſt vrai, ne ſont que des enfantillages.

Les cent vingt perſonnes qui devaient ſouper dans la ſalle des *Saiſons*, s'y rendirent. Elle était ovale et contenait douze niches, dans chacune deſquelles il y avait une table pour dix perſonnes. Chaque niche repréſentait un mois de l'année, et l'appartement était orné en conſéquence. Sur les niches on avait pratiqué une galerie qui régnait autour de la ſalle, et ſur laquelle il y avait, outre la foule des maſques, quatre orcheſtres.

Lorſqu'on fut placé à table, les quatre *Saiſons*, qui avaient ſuivi *Apollon*, ſe mirent à danſer un ballet avec leur ſuite : enſuite arriva *Diane* et ſes nymphes. Lorſque le ballet fut fini, la muſique, compoſée par *Traëtto* pour cette fête, ſe fit entendre, et les maſques entrèrent. A la fin du ſouper, *Apollon* vint dire qu'il priait la compagnie de ſe rendre

1770. au ſpectacle qu'il avait préparé. Dans un appartement attenant à la ſalle, on avait dreſſé un théâtre où ces mêmes enfans jouèrent la petite comédie de l'Oracle, après laquelle l'aſſemblée trouva tant de plaiſir à la danſe qu'on ne ſe retira qu'à cinq heures du matin. Toute cette fête avait été préparée avec tant de myſtère, qu'on ignorait qu'il y eût autre choſe qu'un bal maſqué. Vingt et un appartemens étaient remplis de maſques : la ſalle des *Saiſons* avait dix-neuf toiſes de long, et elle était large à proportion.

Je penſe qu'*Ali-Bey* ne pourra que trouver ſon compte dans la continuation de la guerre. On dit que les chrétiens et les Turcs ſont très-contens de lui, qu'il eſt tolérant, brave et juſte.

Ne trouvez-vous pas ſingulière cette frénéſie qui a pris à toute l'Europe de voir la peſte par-tout, et les précautions priſes en conſéquence, tandis qu'elle n'eſt qu'à Conſtantinople où elle n'a jamais ceſſé ? J'ai pris mes précautions auſſi. On parfume tout le monde juſqu'à étouffer, et cependant il eſt très-douteux que cette contagion ait paſſé le Danube.

Adieu, Monſieur ; portez-vous bien et continuez-moi votre amitié : perſonne n'en connaît mieux le prix que moi.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE LXVII.

1770.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

MADAME,

MA paſſion commence à être un peu malheureuſe. Je ne ſais plus de nouvelles ni de votre Majeſté impériale ni de mon ennemi *Mouſtapha.* Tout ce que je puis faire cette fois-ci, c'eſt de vous ennuyer de mon petit commerce avec le roi de la Chine votre voiſin. (1)

Je me ſuis imaginé que les pluies du mois de décembre, la crainte de la peſte et celle de la famine, pourraient ſuſpendre le cours de vos conquêtes, et que votre Majeſté aurait peut-être le temps de s'amuſer d'une eſpèce de petite Encyclopédie nouvelle qui paraît devers le mont Jura. Il y eſt parlé de votre très-admirable perſonne, dès la page 17 du premier tome, à propos de l'*alphabet.* Il faut que l'auteur ſoit bien plein de vous, puiſqu'il vous met par-tout où il peut.

Je ne ſais pas quel eſt cet auteur, mais

(1) Epître au roi de la Chine. Volume d'Epîtres.

1770. ſans doute c'eſt un homme à qui vous avez marqué de la bonté, et qui doit parler de votre Majeſté au mot *Reconnaiſſance.*

Il y a, dit-on, en France des gens qui trouvent cela mauvais, mais l'univers entier devrait le trouver bon, et ſi j'étais un peu votre victime, j'en ſerais bien glorieux.

Il n'y a encore que trois volumes d'imprimés. On les a envoyés par les voitures publiques à votre ſur-intendant des poſtes, avec l'adreſſe de votre Majeſté impériale.

Je prends la liberté de vous parler d'une fabrique de montres établie à Ferney, et de vous offrir ſes ſervices lorſque votre Majeſté, en accordant la paix à *Mouſtapha*, voudra lui faire la faveur de lui envoyer une montre avec ſon portrait. Il pourra trembler, mais auſſi il pourra être attendri. En un mot, ma fabrique de montres eſt à votre ſervice ; ſi j'étais jeune, je la conduirais moi-même à Saratof.

Le roi de Pruſſe prétend qu'*Ali-Bey* n'eſt point du tout roi d'Egypte ; c'eſt encore une raiſon pour faire la paix avec cette maudite puiſſance ottomane dont tant de gens prennent le parti. Je mourrai certainement de douleur de ne vous pas voir ſur le trône de Conſtantinople. Je ſais bien que la douleur ne fait mourir que dans les romans ; mais

auſſi vous m'avez inſpiré une paſſion un peu romaneſque, et il faut qu'avec une impératrice telle que vous, mon roman finiſſe noblement. J'emporterai avec moi la conſolation de vous avoir vue ſouveraine des deux bords de la mer Noire et de ceux de la mer Egée.

1770.

Daignez agréer, malgré toutes mes déclarations, le très-profond reſpect de l'hermite de Ferney.

LETTRE LXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{12}{23}$ décembre.

MONSIEUR, jamais menſonge ne fut plus complet que celui de cette prétendue lettre de l'ambaſſadeur d'Angleterre *Murray* (datée de Conſtantinople), où il eſt dit qu'il voit le padisha deux fois par ſemaine, et que celui-ci lui parle italien. Aucun miniſtre étranger ne voit le ſultan que dans les audiences publiques. *Mouſtapha* ne ſait que le turc, et il eſt douteux qu'il ſache lire et écrire. Ce prince eſt d'un naturel farouche et ſanguinaire : on prétend qu'il eſt né avec de l'eſprit ; cela ſe peut, mais je lui diſpute la prudence ; il n'en

1770.

a point marqué dans cette guerre. Son frère eſt moins imprudent que lui ; c'eſt un dévot. Il lui a déconſeillé la guerre, et je ne crois pas qu'on l'envoye jamais commander.

Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'eſt que ces deux princes ont une ſœur qui était la terreur de tous les bachas. Elle avait, avant la guerre, au-delà de ſoixante ans ; elle avait été mariée quinze fois ; et lorſqu'elle manquait de mari, le ſultan, qui l'aimait beaucoup, lui donnait le choix de tous les bachas de ſon empire. Or, quand un bacha épouſe une princeſſe de la maiſon impériale, il eſt obligé de renvoyer tout ſon harem. Cette ſultane, outre ſon âge, était méchante, jalouſe, capricieuſe et intrigante. Son crédit chez monſieur ſon frère était ſans bornes, et ſouvent les bachas qu'elle épouſait, ſans têtes : ce qui n'était point du tout plaiſant pour eux ; mais cela n'en eſt pas moins vrai.

Ah ! Monſieur, vous avez dit tant de belles choſes ſur la Chine, que je n'oſe diſputer le mérite des vers du roi de ce pays. Cependant, par les affaires que j'ai avec ce gouvernement, je pourrais fournir des notions qui détruiraient beaucoup de l'opinion qu'on a de leur ſavoir-vivre, et qui les feraient paſſer pour des ruſtres ignorans ; mais il ne faut pas nuire à ſon prochain. Ainſi je me tais, et j'admire

les relations des délégués de *la Propagande*, ſans les contredire. Au bout du compte, j'ai affaire au gouvernement tartare qui a conquis la Chine, et non pas aux Chinois originaires.

1770.

Continuez-moi, Monſieur, votre amitié et votre confiance ; et ſoyez aſſuré que perſonne ne vous eſtime plus que moi.

CATERINE.

P. S. Les gazettes ont débité que j'avais fait arrêter nombre de perſonnes de qualité ; je dois vous dire qu'il n'en eſt rien, et qu'ame qui vive, ni grand ni petit, n'a perdu la liberté. Le prince *Henri* de Pruſſe m'en eſt témoin. Je m'en rapporte à lui.

LETTRE LXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 janvier.

MADAME,

L'UNIVERS admire vos fêtes ;
Nos Français en ſont confondus :
Et je les admire encor plus
A la ſuite de vos conquêtes.

1771.

1771. Ce qui eſt encore au-deſſus de la magnificence, c'eſt l'eſprit ; il n'y a jamais eu de fête imaginée avec plus de génie, mieux ordonnée, plus galante et plus noble. Nous avons eu à Paris des fuſées et une illumination pour le mariage du dauphin de France et de la fille d'une impératrice. Il n'y a pas un prodigieux effort de génie dans des bouts de chandelles et dans des fuſées volantes. Mais en récompenſe il y régnait tant d'ordre, qu'il y eut plus de monde tué et bleſſé que vous n'en avez eu dans votre première victoire remportée ſur les Turcs.

Il eſt vrai que j'aurais voulu qu'*Apollon* eût préſenté à votre Majeſté impériale l'étendard de *Mahomet* et l'aigrette de héron que le gros *Mouſtapha* porte à ſon gros turban ; mais ce ſera pour cette année, à la fin de la campagne.

Les choſes ſont bien changées chez nous. Les croiſades furent autrefois commencées en France. Nous ſommes à préſent les meilleurs amis des infidelles.

> La France à l'Egliſe échappe :
> Nous avons pris le parti
> De ſecourir le mufti
> Et de dépouiller le pape.

Pour moi qui ſuis trop peu de choſe pour oſer décider entre les Egliſes grecque, latine,

et muſulmane, je ne m'occupe que de votre gloire dans ma retraite. J'aime mieux vos fêtes que celles de S[t] *Nicolas* et de S[t] *Bazile*, de S[t] *Barjone*, ſurnommé *Pierre*, et même que celle du Bairam.

1771.

Si j'ai pour ſainte Catherine
Un peu plus de dévotion,
C'eſt parce que mon héroïne
Deſcend juſqu'à porter ſon nom.

Paſſe pour *Hercule*, voilà un digne ſaint celui-là ; auſſi eſt-il le patron d'un comte *Orlof*, et de tous les quatre. On dit qu'un de ces ſaints vient de faire encore une de ces actions qu'on ne trouve pas dans la Légende ; qu'ayant pris un vaiſſeau turc où étaient les meubles et les domeſtiques d'un bacha, il les a renvoyés à leur maître. Non-ſeulement vos courtiſans ſont les maîtres des Turcs dans l'art de la guerre, mais ils leur apprennent à être polis ; voilà du véritable héroïſme, et c'eſt vous qui l'inſpirez.

Vous voilà, Madame, à mon avis, la première puiſſance de l'univers ; car je vous mets ſans difficulté au-deſſus du roi de la Chine, votre proche voiſin, quoiqu'il faſſe des vers, et que je lui aye écrit une épître qu'il ne lira pas. Que votre Majeſté impériale

1771. jouiſſe long-temps de ſa gloire et de ſon bonheur.

Sans les ſoixante-dix-huit ans qui me talonnent, *Apollon* m'eſt témoin que je n'aurais pas établi une colonie d'horlogers dans mon village ; elle ſerait actuellement vers Aſtracan où je l'aurais conduite, elle ne travaillerait que pour votre Majeſté.

Ma colonie fait réellement d'excellens ouvrages ; elle vous en fera parvenir quelques-uns inceſſamment, et vous verrez qu'on ne peut travailler mieux ni à meilleur compte. Vous dépenſez trop en canons et en vaiſſeaux pour ne pas joindre à vos magnificences une juſte économie, qui eſt au fond la ſource de la grandeur.

Vivez, régnez, Madame, pour la gloire de la Ruſſie, et pour l'exemple du monde.

Que votre Majeſté impériale daigne conſerver ſes bontés à ſon admirateur et à ſon ſujet par le cœur. Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore, du 12 décembre, vieux ſtyle. Je me doutais bien que la lettre de l'ambaſſadeur d'Angleterre en Turquie était de l'imagination d'un penſionnaire de nos gazetiers. Je remercie plus que jamais vos bontés, qui me fourniſſent de quoi faire taire nos badauds velches.

Quoi, ce brutal de *Sardanapale* turc veut

encore

encore faire une campagne! Ah, Madame, Dieu soit béni! il ne vous faudra qu'une seule victoire sur le chemin d'Andrinople pour détrôner cet homme indigne du trône, et que j'ai entendu vanter par quelques-uns de nos velches comme un génie. Mais où ira-t-il? Voilà un *Ali-Bey* ou *Beg* qui ne le recevra pas dans le pays d'*Osiris*; voilà un bacha d'Acre qui se révolte. Il y a une destinée; la vôtre est sensible. Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de *Moustapha* dans sa décadence; le chevalier de *Tott* ne le sauvera pas de sa ruine.

1771.

Je me mets aux pieds de votre Majesté impériale, plein de joie et d'espérance, avec le plus profond respect, et la reconnaissance la plus vive.

L'hermite de Ferney.

1771.

LETTRE LXX.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{12}{23}$ janvier.

MONSIEUR, ſi vous vous trouvez malheureux lorſque *Mouſtapha* n'eſt pas battu coup ſur coup, les mois d'hiver ne peuvent que vous donner de l'humeur. Cependant j'ai reçu la conſolante nouvelle que Creigova en Valachie, ſur la rivière Olta, a été occupé par mes troupes dans le courant du mois dernier.

Il me ſemble que vous devriez être content de l'année 1770, et qu'il n'y a pas encore de quoi coqueter avec le roi de la Chine mon voiſin, à qui, malgré ſes vers et votre paſſion naiſſante (n'allez pas vous en fâcher), je diſpute à peu-près le ſens commun. Vous direz que c'eſt jalouſie toute pure de ma part; point du tout : je ne troquerai point mon nez à la romaine contre ſa face large et plate; je n'ai aucune prétention à ſon talent de faire de mauvais vers : je n'aime à lire que les vôtres.

L'épître à mon rival eſt charmante; j'en ai d'abord fait part au prince *Henri* de Pruſſe,

à qui elle a fait un égal plaiſir. Mais ſi le deſtin veut que j'aye un rival auprès de vous, au nom de la vierge *Marie*, que ce ne ſoit point le roi de la Chine, contre qui j'ai une dent. Prenez plutôt monſeigneur *Ali-Bey* d'Egypte, qui eſt tolérant, juſte, affable, humain. Il eſt parfois un peu pillard; mais il faut paſſer quelques défauts à ſon prochain. Les lampes d'or de la Mecque l'ont tenté; eh bien, il en ſaura faire un bon uſage. Il en reviendra de la beſogne à *Mouſtapha gazi* qui ne ſait faire ni la paix ni la guerre. (1)

Vous direz peut-être que je cherche à gêner vos goûts, et que l'inclination ne ſe commande point: je ne prétends pas vous gêner, je vous préſente ſeulement une pétition ou remontrance en faveur d'*Ali* d'Egypte contre le nez camus et les mauvais vers de mon ſot voiſin, avec lequel, Dieu merci, je n'ai plus de démêlés.

J'ai reçu vos livres, Monſieur; je les dévore; je vous en ſuis bien redevable, et auſſi pour la page 17. Je ſerais au déſeſpoir ſi cela feſait tort à l'auteur dans ſa patrie. Ce ſeigneur qui m'avait priſe en grippe (2), n'a plus de voix au chapitre; peut-être ſes ſucceſſeurs diſtin-

(1) *Gazi* en turc, ſignifie *vainqueur.*

(2) Le duc de *Choiſeul.*

1771. gueront-ils mieux les affaires d'avec les paſſions perſonnelles, du moins faut-il l'eſpérer pour le bien des affaires. Je vous prie inſtamment de me faire tenir la ſuite de votre encyclopédie, lorſqu'elle paraîtra.

Dites-moi ſi vous avez reçu la volumineuſe deſcription de la fête que j'ai donnée au prince de Pruſſe. Il y a ſix jours qu'il nous a quittés ; il a paru ſe plaire ici plus que l'abbé *Chappe*, qui, courant la poſte dans un traîneau bien fermé, a tout vu en Ruſſie.

Pour ce qui regarde la manufacture de Ferney, je vous ai déjà écrit de nous envoyer des montres de toute eſpèce, pour quelques milliers de roubles : je les prendrai toutes.

Le roi de Pruſſe a beau dire, *Ali-Bey* eſt ſouverain maître de l'Egypte. Si je vais à Stamboul, je le prierai d'y venir, afin que vous puiſſiez le voir de vos yeux. Et comme je ne doute point que vous ne me faſſiez le plaiſir d'accepter la place de patriarche, vous aurez la conſolation d'adminiſtrer le ſacrement de baptême à *Ali-Bey* par immerſion, ou autrement.

Juſque-là, Monſieur, vous voudrez bien ne point mourir de douleur de ce que je ne ſuis pas encore dans Conſtantinople. Quelle eſt la pièce qui finit avant le troiſième acte? quel eſt le roman qui abandonne ſon héros

à moitié chemin, en quartier d'hiver au bord d'une rivière?

Je ſuis toujours avec beaucoup d'amitié la plus ſincère de vos amies.

CATERINE.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

VOUS êtes bénie par-deſſus toutes les impératrices et par-deſſus toutes les femmes. On m'aſſure qu'un gros corps de vos troupes a paſſé le Danube; que le peu qui reſtait en Valachie de mes ennemis les Turcs a été exterminé; que vos vaiſſeaux bloquent les Dardanelles, et qu'enfin je pourrai me faire tranſporter en litière à Conſtantinople vers la fin d'octobre, ſi je ſuis en vie.

Il eſt vrai que le viſir français, qui n'eſt plus viſir, n'avait à ſe reprocher que ſon peu de coquetterie avec votre Majeſté impériale. Il était d'autant plus coupable en cela, qu'il eſt d'ailleurs très-galant, et qu'il aime les

1771. actions nobles, généreuſes et hardies. Je ne l'ai pas reconnu à ce procédé; j'ai eu avec lui de grandes diſputes. Je n'ai jamais cédé; je lui ai toujours mandé que je vous ſerais fidelle, que vous ſeriez triomphante, et que ſon *Mouſtapha* n'était qu'un gros bœuf appelé *ſultan*. Mes diſputes avec lui n'ont point altéré la bienveillance qu'il m'a toujours témoignée; et actuellement qu'il eſt malheureux, je lui ſuis attaché plus que jamais; comme je ſuis plus que jamais *caterinien*, contre ceux qui ſont aſſez mal-aviſés pour être *mouſtaphites*.

Votre Majeſté impériale aura, dans le nouveau roi de Suède, un voiſin qui eſt en tout fort au-deſſus de ſon âge, et qui joint beaucoup d'eſprit et de grâces à de grandes connaiſſances. Les voiſins ne ſont pas toujours amis intimes; mais celui-ci, juſqu'à préſent, paraît digne d'être le vôtre. Je ne crois pas qu'il faſſe encore des vers comme *Kien-long*, mais il paraît valoir beaucoup mieux que votre voiſin oriental.

Ma colonie aura l'honneur d'envoyer, avant un mois, quelques montres, puiſque votre Majeſté daigne le permettre; elle eſt à vos pieds ainſi que moi.

Mon imagination ne s'occupe à préſent que du Danube, de la mer Noire, d'Andrinople,

de l'Archipel, et de la figure que fera *Mouſtapha* avec ſon eunuque noir dans ſon harem.

1771.

Je ſupplie votre Majeſté impériale de bien agréer le profond reſpect, la reconnaiſſance, et l'enthouſiaſme du vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{3}{14}$ mars.

MONSIEUR, en liſant vos Queſtions ſur l'Encyclopédie, je répétais ce que j'ai dit mille fois : qu'avant vous perſonne n'écrivit comme vous, et qu'il eſt très-douteux qu'après vous quelqu'un vous égale jamais. C'eſt dans ces réflexions que me trouvèrent vos deux dernières lettres du 22 de janvier et du 3 de février.

Vous jugez bien, Monſieur, du plaiſir qu'elles m'ont fait. Vos vers et votre proſe ne feront jamais ſurpaſſés ; je les regarde comme le *non plus ultrà* de la littérature françaiſe, et je m'y tiens. Quand on vous a lu, l'on veut vous relire encore, et l'on eſt dégoûté des autres lectures.

Puiſque la fête que j'ai donnée au prince

——— 1771. *Henri* a eu votre approbation, je vais la croire belle : avant celle-là je lui en avais donné une à la campagne, où les bouts de chandelles et les fusées ne furent pas épargnés. Il n'y eut personne de blessé ; les précautions avaient été bien prises. L'horrible désastre arrivé à Paris, l'an passé, nous a rendus prudens. Outre cela, je ne me souviens pas d'avoir vu depuis long-temps un carnaval plus animé : depuis le mois d'octobre jusqu'au mois de février, il n'y a eu que fêtes, danses, spectacles, &c.

Je ne sais si c'est la campagne passée qui me l'a fait paraître tel, ou si véritablement la joie régnait parmi nous. J'apprends qu'il n'en est pas de même ailleurs, quoiqu'on y jouisse de la douceur d'une paix non interrompue depuis huit ans. J'espère que ce n'est pas la part chrétienne qu'on prend aux malheurs des infidelles qui en est la cause ; ce sentiment serait indigne de la postérité des premiers croisés.

Il n'y a pas long-temps que vous aviez en France un nouveau S[t] *Bernard* qui prêchait une croisade contre nous autres, sans, je crois, qu'il sût bien au juste lui-même pour quel objet. Mais ce S[t] *Bernard* s'est trompé dans ses prophéties comme le premier. Rien n'est arrivé de ce qu'il avait prédit ; il n'a

fait qu'aigrir les efprits. Si c'était là fon but, il faut avouer qu'il a réuffi. Ce but cependant ne paraît pas digne d'un auffi grand faint.

Vous, Monfieur, qui êtes fi bon catholique, perfuadez à ceux de votre croyance que l'Eglife grecque fous *Caterine II* n'en veut point à l'Eglife latine, ni à aucune autre, et qu'elle ne fait que fe défendre.

Avouez, Monfieur, que cette guerre a fait briller nos guerriers. Le comte *Alexis Orlof* ne ceffe de faire des actions honorables : il vient d'envoyer quatre-vingt-fix prifonniers algériens et faletins au grand-maître de Malte, en le priant de les faire échanger à Alger contre des efclaves chrétiens. Il y a bien longtemps qu'aucun chevalier de Saint-Jean de Jérufalem n'a délivré autant de chrétiens des mains des infidelles.

Avez-vous lu, Monfieur, la lettre de ce comte aux confuls européans de Smyrne, qui intercédaient auprès de lui pour qu'il épargnât cette ville après la défaite de la flotte turque? Vous me parlez du renvoi qu'il a fait d'un vaiffeau turc où étaient les meubles, les domeftiques, &c. d'un bacha; voici le fait :

Peu de jours après la bataille navale de Chefme, un tréforier de la Porte revenait du Caire fur un vaiffeau, avec fes femmes, fes enfans et tout fon bien, et s'en allait à Conf-

1771. tantinople : il apprit en chemin la fauſſe nouvelle que la flotte turque avait battu la nôtre, il ſe hâta de deſcendre à terre pour porter le premier cette nouvelle au ſultan. Pendant qu'il courait à toute bride à Stamboul, un de nos vaiſſeaux amena ſon navire au comte *Orlof*, qui défendit ſévèrement que perſonne entrât dans la chambre des femmes, et qu'on touchât à la charge du vaiſſeau. Il ſe fit amener la plus jeune des filles du turc, âgée de ſix ans, et lui fit préſent d'une bague de diamans et de quelques fourrures ; et la renvoya, avec toute ſa famille et leurs biens, à Conſtantinople.

Voilà ce qui a été imprimé à peu-près dans les gazettes. Mais ce qui ne l'a pas été juſqu'ici, c'eſt que le comte *Romanzof* ayant envoyé un officier au camp du viſir, cet officier fut mené d'abord au kiaga du viſir ; le kiaga lui dit, après les premiers complimens : *Y a-t-il quelqu'un des comtes Orlof à l'armée?* L'officier lui répondit que non. Le turc lui demanda avec empreſſement : *Où ſont-ils donc?* Le major lui dit que deux ſervaient ſur la flotte, et que les trois autres étaient à Pétersbourg. *Eh bien*, répliqua le turc, *ſachez que leur nom m'eſt en vénération, et que nous ſommes tous étonnés de ce que nous voyons. C'eſt envers moi ſurtout que leur généroſité s'eſt ſignalée.*

Je ſuis ce turc qui doit ſes femmes, ſes enfans, ſes biens au comte Orlof. Je ne puis jamais m'acquitter envers eux; mais ſi pendant ma vie je puis leur rendre ſervice, je le compterai pour un bonheur. Il ajouta beaucoup d'autres proteſtations, et dit entre autres choſes que le viſir connaiſſait ſa reconnaiſſance, et l'approuvait. En diſant ces paroles, les larmes coulaient de ſes yeux.

Voilà donc les Turcs touchés juſqu'aux larmes de la généroſité des Ruſſes de la religion grecque. Le tableau de cette action du comte *Orlof* pourra faire un jour, dans ma galerie, le pendant de celui de *Scipion*.

Les ſujets de mon voiſin le roi de la Chine, depuis que celui-ci a commencé à lever quelques entraves injuſtes, commercent avec les miens. Ils ont échangé pour trois millions de roubles d'effets, les premiers quatre mois que ce commerce a été ouvert.

Les fabriques royales de mon voiſin ſont occupées à faire des tapiſſeries pour moi, tandis que mon voiſin demande du blé et des moutons.

Vous me parlez ſouvent de votre âge, Monſieur : mais quel qu'il ſoit, vos ouvrages ſont toujours les mêmes; témoin cette Encyclopédie remplie de choſes nouvelles. Il ne faut que la lire pour voir que votre génie eſt dans

1771. toute ſa force ; à votre égard, les accidens attribués à l'âge deviennent préjugés.

Je ſuis très-curieuſe de voir les ouvrages de vos horlogers : ſi vous alliez établir une colonie à Aſtracan, je chercherais un prétexte pour vous y aller voir. A propos d'Aſtracan je vous dirai que le climat de Tangarock eſt, ſans comparaiſon, plus beau et plus ſain que celui d'Aſtracan. Tous ceux qui en reviennent diſent qu'on ne ſaurait aſſez louer cet endroit ſur lequel, à l'imitation de la vieille dont il eſt parlé dans Candide, je vais vous conter une anecdote.

Après la première priſe d'Azof, par *Pierre le grand*, ce prince voulut avoir un port ſur cette mer, et il choiſit Tangarock. Ce port fut conſtruit. Enſuite il balança long-temps s'il bâtirait Pétersbourg ſur la Baltique, ou une ville à Tangarock. Enfin, les circonſtances le décidèrent pour la Baltique. Nous n'y avons pas gagné du côté du climat : il n'y a preſque point d'hiver là-bas, tandis que le nôtre eſt très-long.

Les Velches, Monſieur, qui vantent le génie de *Mouſtapha*, vantent-ils auſſi ſes proueſſes ? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, ſinon qu'il a fait couper la tête à quelques viſirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Conſtantinople, qui a roué de

coups, ſous ſes yeux, les ambaſſadeurs des principales puiſſances de l'Europe, lorſque le mien était renfermé aux ſept tours : l'internonce de Vienne eſt mort de ſes bleſſures. Si ce ſont-là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réſerver tout entier pour *Mouſtapha* et le chevalier *Tott* ſon ſoutien. Ce dernier ſera étranglé à ſon tour : le viſir *Mahomet* l'a bien été, quoiqu'il eût ſauvé la vie au ſultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince.

1771.

La paix n'eſt pas ſi prochaine que les papiers publics l'ont débité. La troiſième campagne eſt inévitable, et monſieur *Ali-Bey* aura encore gagné du temps pour s'affermir. Au bout du compte, s'il ne réuſſit pas, *il ira paſſer le carnaval à Veniſe* avec vos exilés.

Je vous prie, Monſieur, de m'envoyer l'épître que vous avez adreſſée au jeune roi de Danemarck, et dont vous me parlez : je ne veux pas perdre une ſeule ligne de ce que vous écrivez. Jugez par là du plaiſir que j'ai à lire vos ouvrages, du cas que j'en fais, et de l'eſtime et de l'amitié que j'ai pour le ſaint hermite de Ferney, qui me nomme ſa favorite : vous voyez que j'en prends les airs.

1771.

LETTRE LXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{5}{16}$ mars.

MONSIEUR, j'ai reçu vos deux lettres du 14 et 27 février presque en même temps. Vous désirez que je vous dise un mot sur les grossièretés et les sottises des Chinois, dont j'ai fait mention dans une de mes lettres : nous sommes voisins, comme vous le savez ; nos lisières, de part et d'autre, sont bordées de peuples pasteurs tartares et païens. Ces peuplades sont très-portées au brigandage. Ils s'enlèvent (souvent par représailles) des troupeaux, et même du monde. Ces querelles sont terminées par des commissaires envoyés sur les frontières.

Messieurs les Chinois sont si grands chicaneurs que c'est la mer à boire de finir même des misères avec eux ; et, plus d'une fois, il est arrivé que n'ayant plus rien à demander, ils exigeaient les os des morts ; non pour leur rendre des honneurs, mais uniquement pour chicaner.

Des misères pareilles leur ont servi de prétexte pour interrompre le commerce pendant

dix années ; je dis de prétexte, parce que la vraie raiſon était que ſa Majeſté chinoiſe avait donné en monopole, à un de ſes miniſtres, le commerce avec la Ruſſie. Les Chinois et les Ruſſes s'en plaignaient également ; et comme tout commerce naturel eſt très-difficile à gêner, les deux nations échangeaient leurs marchandiſes là où il n'y avait point de douane établie, et préféraient la néceſſité aux riſques.

1771.

Lorſque d'ici on leur écrivait l'état des choſes, on recevait en réponſe de très-amples cahiers de proſe mal arrangée, où l'eſprit philoſophique et la politeſſe ne ſe feſaient pas même entrevoir, et qui, d'un bout à l'autre, n'étaient qu'un tiſſu d'ignorance et de barbarie. On leur a dit ici qu'on n'avait garde d'adopter leur ſtyle, parce qu'en Europe et en Aſie ce ſtyle paſſait pour impoli.

Je ſais qu'on peut répondre à cela que les Tartares, qui ont fait la conquête de la Chine, ne valent pas les anciens Chinois ; je le veux croire : mais toujours cela prouve que les conquérans n'ont point adopté la politeſſe des conquis ; et ceux-ci courent riſque d'être entraînés par les mœurs dominantes.

Je viens à préſent à l'article *Lois* que vous avez bien voulu me communiquer, et qui eſt ſi flatteur pour moi. Aſſurément, Monſieur,

1771. ſans la guerre que le ſultan m'a injuſtement déclarée, une grande partie de ce que vous dites ſerait fait ; mais, pour le préſent, on ne peut parvenir encore qu'à faire des projets pour les différentes branches du grand arbre de la légiſlation, d'après mes principes qui ſont imprimés, et que vous connaiſſez. Nous ſommes fort occupés à nous battre ; et cela nous donne trop de diſtraction pour mettre toute l'application convenable à cet immenſe ouvrage.

J'aime mieux vos vers, Monſieur, qu'un corps de troupes auxiliaires : celles-ci pourraient tourner le dos dans un moment déciſif. Vos vers feront les délices de la poſtérité, qui ne fera que l'écho de vos contemporains : ceux que vous m'avez envoyés s'impriment dans la mémoire, et le feu qui y règne, eſt étonnant ; il me donne l'enthouſiaſme de prophétiſer : vous vivrez deux cents ans.

On eſpère volontiers ce que l'on ſouhaite : accompliſſez, s'il vous plaît, ma prophétie ; c'eſt la première que je fais.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE LXXIV.

1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{31 \text{ mars.}}{11 \text{ avril.}}$

MONSIEUR, vos bénédictions me feront profpérer, malgré le grand froid, la guerre, *Mouftapha*, et fon eunuque noir.

L'on vous a dit vrai, Monfieur; un détachement de l'armée du comte *Romanzof* a paffé le Danube, et a caufé beaucoup d'effroi fur l'autre rive. Il eft vrai encore que vos ennemis les Turcs ont été chaffés de la Valachie; il ne leur refte qu'un feul endroit de ce côté-ci du Danube, nommé *Turno*. Il y a eu un combat très-vif à Gorgora : deux mille mufulmans y ont mordu la pouffière, et quatre mille, au moins, ont été noyés dans le Danube; après quoi, le château, qui eft fitué fur une île de ce fleuve, s'eft rendu, par capitulation, au comte *Olitz*.

Le fultan, très-fâché de ces nouvelles pertes, et ne fachant apparemment à qui s'en prendre, a envoyé chercher la tête du hofpodar *in partibus* qu'il fit l'année paffée. Celui-ci, foit dit en paffant, a trouvé la Valachie prefque entière entre nos mains.

1771.

On me confirme de toutes parts le bien que vous me dites du nouveau roi de Suède; proche parent, proche voiſin, il faut eſpérer que nous vivrons en paix.

Tout ſe prépare pour vous ſatisfaire et donner de la beſogne au ſultan. Le comte *Orlof*, qui était venu ici pour un moment, eſt reparti pour Livourne avec ſon prince d'*Olgourouski:* ils s'embarqueront pour Paros; les troupes y campent, et entre autres un gros détachement du régiment des gardes *Préotrajeuski.*

On ne ſaurait ajouter, Monſieur, aux ſentimens d'eſtime et d'amitié que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 avril.

MADAME,

J'ENVOIE à votre Majeſté impériale, ſelon ſes ordres, l'épître au roi de Danemarck. Il me paraît qu'elle ne vaut pas celle que j'ai adreſſée à l'héroïne du Nord. Il ſemble que j'aye proportionné mon peu de force à la

grandeur du fujet. Car, bien que le roi de Danemarck faffe auffi le bonheur de fes peuples ; bien qu'il ait tiré des coups de canon contre les pirates d'Alger, il n'a point humilié l'orgueil ottoman ; il n'a point triomphé de *Mouftapha* ; il n'a pas encore joint le goût des lettres à la gloire des conquêtes.

1771.

A l'égard des velches qui font à l'occident de l'Allemagne, et vis-à-vis l'Angleterre, ils ne font actuellement nulle conquête depuis qu'ils ont perdu la fertile contrée du Canada ; ils font toujours beaucoup de livres, fans qu'il y en ait un feul de bon ; ils ont de mauvaife mufique, et point d'argent. Les parlemens du royaume, qui fe croyaient le parlement d'Angleterre, à caufe de l'équivoque du nom, bataillent contre le gouvernement à coups de brochures ; les théâtres retentiffent de mauvaifes pièces qu'on applaudit ; et tout cela compofe le premier peuple de l'univers, la première cour de l'univers, les premiers finges de l'univers. Ils ont une guerre civile par écrit, qui ne reffemble pas mal à la guerre civile des rats et des grenouilles.

Je ne fais fi le chevalier de *Tott* fera le premier canonnier de l'univers ; mais je me flatte que le trône ottoman, pour lequel j'ai très-peu d'inclination, ne fera pas le premier trône.

1771.

J'entends dire dans mes déserts que l'ouverture de la campagne est déjà signalée par une de vos victoires. Je supplie votre Majesté impériale de daigner m'instruire si je dois commander ma litière, cette année ou l'année prochaine pour m'aller promener sur le Bosphore.

Ma colonie travaille en attendant, et profite des bontés de votre Majesté; elle compte faire partir dans huit jours trois ou quatre petites caisses de montres, depuis la valeur d'environ huit louis jusqu'à celle de quatre-vingts. Il y en a en diamans avec votre portrait peint par un excellent peintre; toutes les montres sont bonnes et bien réglées. On a travaillé avec le zèle qu'on doit avoir quand il faut vous servir; tous les prix sont d'un grand tiers meilleur marché qu'en Angleterre; et cependant rien n'est épargné.

Nous souhaitons tous bien ardemment, dans mon canton, que toutes les heures de ces montres vous soient favorables, et que *Moustapha* passe toujours de mauvais quarts d'heure.

Que l'héroïne du Nord daigne toujours agréer le profond respect et la reconnaissance du vieux malade du mont Jura!

LETTRE LXXVI.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mai.

MADAME,

JE me ferai donc porter en litière à Tangarock, puiſque le climat eſt ſi doux ; mais je crois que l'air de votre cour ſerait beaucoup plus ſain pour moi. J'aurais le plaiſir de ne mourir ni à la grecque, ni à la romaine. Votre Majeſté impériale permet que chacun s'embarque pour l'autre monde ſelon ſa fantaiſie. On ne me propoſera point de billet de confeſſion.

Mais je n'irai point à Nipchou, ce n'eſt pas là qu'on rencontre des chinois de bonne compagnie ; ils ſont tous occupés dans Pékin à tranſcrire les vers du roi de la Chine en trente-deux caractères.

Je ſoupçonne vos chers voiſins orientaux d'être fort peu inſtruits, très-vains, et un peu fripons ; mais vos autres voiſins les Turcs ſont plus ignorans et plus vains. On les dit moins fripons, parce qu'ils ſont plus riches.

Je crois que vos troupes battraient plus

aiſément encore les ſuivans de *Confucius* que ceux de *Mahomet*.

Je mets à vos pieds le quatrième et le cinquième tome des Queſtions ſur l'Encyclopédie; je ne puis m'empêcher d'y parler de temps en temps de mon gros *Mouſtapha ;* et tandis que vos braves troupes prennent des villes, et chaſſent les janiſſaires, je prends la liberté de donner quelques croquignoles à leur maître, en me couvrant de votre égide.

Je ſuis perſuadé que le grand poëte *Kien-long* n'aurait pas violé le droit des gens dans la perſonne de votre miniſtre. On dit que le grand ſultan le tient toujours priſonnier, comme s'il l'avait pris à la guerre. J'eſpère qu'il ſera délivré à la première bataille.

Mon étonnement eſt toujours que les princes et les républiques de la religion de *Chriſt* ſouffrent tranquillement les affronts que leurs ambaſſadeurs eſſuient à la Porte ottomane ; eux qui ſont ſouvent ſi pointilleux ſur ce qu'on appelle le point d'honneur.

Je fais toujours des vœux pour *Ali-Bey ;* mais je ne ſais pas plus de nouvelles de l'Egypte que n'en ſavaient les Hébreux qui en ont raconté tant de merveilleuſes choſes.

Comme on allait faire le petit paquet des Queſtions d'un ignorant ſur l'Encyclopédie, mes colons de Ferney, qui ſe regardent

comme appartenans à votre Majeſté impériale, ſont arrivés avec deux caiſſes de leurs montres; je les ai trouvées ſi groſſes que je n'ai pas oſé les faire partir toutes deux à la fois. J'ai mis les Queſtions encyclopédiques dans la caiſſe qui partira demain par les voitures publiques.

1771.

Je l'ai envoyée au bureau des coches de Suiſſe, avec cette ſimple adreſſe :

A ſa Majeſté impériale, l'impératrice de Ruſſie.

A ce nom, tout doit reſpecter la caiſſe, et il n'y a point de confédéré polonais qui oſe y toucher. Votre Majeſté eſt trop bonne, trop indulgente, et, en vérité, trop magnifique, de daigner tant dépenſer en bagatelles, par pure bienfeſance, lorſqu'elle dépenſe ſi prodigieuſement en canons, en vaiſſeaux, et en victoires.

Il me ſemble que ſi vos Tartaro-chinois de Nipchou avaient du bon ſens, ils achèteraient des montres communes, qu'ils revendraient enſuite dans tout leur empire avec avantage. Les Génevois ont un comptoir à Kanton, et y gagnent conſidérablement. Ne pourrait-on pas en établir un ſur votre frontière? Ma colonie fournirait des montres d'argent du prix de douze à treize roubles, des montres d'or qui ne paſſeraient pas trente à quarante roubles; et elle répondrait d'en

fournir pour deux cents mille roubles par an, s'il était néceſſaire.

Mais il paraît que les Chinois ſont trop ſoupçonneux et trop ſoupçonnables, pour qu'on entame avec eux un grand commerce qui demande de la généroſité et de la franchiſe.

Quoi qu'il en ſoit, je ne ſuis que le canal par lequel paſſent ces envois et ces propoſitions.

J'admire autant votre grandeur d'ame, que je chéris vos ſuccès et vos conquêtes.

Je ſuis aux pieds de votre Majeſté impériale avec le plus profond reſpect, et la plus inviolable reconnaiſſance.

P. S. Je r'ouvre mon paquet pour dire à votre Majeſté impériale que je reçois dans l'inſtant de Paris un livre in-4° intitulé Manifeſte de la république confédérée de Pologne, du 15 novembre 1769; la date de l'édition eſt 1770.

On croirait, à la beauté des caractères, qu'il vient de l'imprimerie royale de Paris : cet ouvrage ne mérite pourtant pas les honneurs du louvre. Voici ce qui ſe trouve à la page 5 : „ La ſublime Porte, notre bonne voiſine „ et fidelle alliée, excitée par les traités qui „ la lient à la république, et par l'intérêt „ même qui l'attache à la conſervation de

„ nos

„ nos droits, a pris les armes en notre faveur;
„ tout nous invite donc à réunir nos forces,
„ pour nous oppofer à la chute de notre
„ fainte religion „.

1771.

Ne voilà-t-il pas une conclufion bien plaifante? Nous avons obtenu, à force d'intrigue, que les mahométans fiffent infolemment la guerre la plus injufte; donc nous devons prévenir la chute de la fainte Eglife catholique, dont tout le monde fe moque, mais que perfonne ne veut détruire, du moins à préfent.

Je penfe que c'eft un bedeau d'une paroiffe de Paris qui a écrit cette belle apologie. Votre Majefté la connaît fans doute. Elle a fait beaucoup d'impreffion fur le miniftère de France.

On impute à vos troupes, dans cet écrit, page 240 et 241, des cruautés qui, fi elles étaient vraies, feraient capables de foulever tous les efprits.

Ce Manifefte fe répand dans toute l'Europe. Votre Majefté y répondra par des victoires, et par des générofités qui rendent la victoire encore plus refpectable.

1771.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 mai.

MADAME,

Il faut vous dire d'abord que j'ai eu l'honneur d'avoir dans mon hermitage madame la princeſſe d'*Aſchkoff*. Dès qu'elle eſt entrée dans le ſalon, elle a reconnu votre portrait en *mezzo-tinto*, fait à la navette ſur un ſatin, entouré d'une guirlande de fleurs. Votre Majeſté impériale l'a dû recevoir du ſieur *la Salle ;* c'eſt un chef-d'œuvre des arts que l'on exerce dans la ville de Lyon, et qu'on cultivera bientôt à Pétersbourg, ou dans Andrinople, ou dans Stamboul, ſi les choſes vont du même train.

Il faut qu'il y ait quelque vertu ſecrète dans votre image; car je vis les yeux de madame la princeſſe d'*Aſchkoff* fort humides en regardant cette étoffe. Elle me parla quatre heures de ſuite de votre Majeſté impériale, et je crus qu'elle ne m'avait parlé que quatre minutes.

Je tiens d'elle le ſermon de l'archevêque de Twer, *Platon*, prononcé devant le tombeau de *Pierre le grand*, le lendemain que votre

Majefté eut reçu la nouvelle de la deftruction entière de la flotte turque par la vôtre. Ce difcours adreffé au fondateur de Pétersbourg et de vos flottes, eft à mon gré un des plus beaux monumens qui foient dans le monde. Je ne crois pas que jamais aucun orateur ait eu un fujet auffi heureux. Le *Platon* des Grecs n'en traita point de pareil. Je regarde cette cérémonie augufte comme le plus beau jour de votre vie : je dis de votre vie paffée, car je compte bien que vous en aurez de plus beaux encore.

Puifque vous avez déjà un *Platon* à Pétersbourg, j'efpère que MM. les comtes *Orlof* vont former des *Miltiades* et des *Thémiftocles* en Gréce.

J'ai l'honneur, Madame, d'envoyer à votre Majefté impériale la traduction d'un fermon lithuanien (1) en échange de votre fermon platonicien ; c'eft une réponfe modefte aux menfonges un peu groffiers et ridicules que les confédérés de Pologne ont fait imprimer à Paris.

C'eft un grand bonheur d'avoir des ennemis qui ne favent pas mentir avec efprit. Ces pauvres gens ont dit dans leur Manifefte que vos troupes n'ofaient regarder les Turcs en

(1) Voyez le fermon du papa *Nicolas Charifteski*, Politique et légiflation, tome II.

1771. face. Ils ont raison, elles n'ont presque jamais vu que leur dos.

Je ne sais pas quel sermon les Autrichiens vont prêcher en Hongrie. C'est peut-être la paix, c'est peut-être une croisade. On nous conte que le sultan *Ali-Bey* est demeuré court dans un de ses sermons en Syrie, et qu'il a presque perdu la parole. Je n'en crois rien : vous le rendrez plus éloquent que jamais. *Moustapha* sera prêché à droite et à gauche ; il finira par se confesser à l'évêque *Platon*, et par avouer qu'il est un gros cochon qui a grommelé contre mon auguste héroïne fort mal à propos. J'ai toujours l'honneur de haïr son croissant autant que j'ai d'attachement, de respect et de reconnaissance pour la brillante étoile du Nord.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXVIII.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 mai.

MADAME,

J'AI actuellement dans mon hermitage un de vos ſujets de votre royaume de Cazan, c'eſt M. *Polianski.* Je n'ai jamais vu tant de politeſſe, de circonſpection et de reconnaiſſance pour les bontés de votre Majeſté impériale : on dit qu'*Attila* était originaire de Cazan ; ſi la choſe eſt vraie, il ſe peut fort bien que le fléau de DIEU ait été un très-aimable homme ; je n'en doute pas même, puiſqu'*Honoria*, la ſœur d'un ſot empereur *Valentinien III*, devint amoureuſe de lui, et voulut à toute force l'épouſer.

La cour du roi d'Eſpagne admire la généroſité de M. le comte *Alexis Orlof*, et la reconnaiſſance du bacha. Pour la cour de Verſailles, elle n'eſt occupée que des tracaſſeries des cours de juſtice.

Pendant que ces pauvretés velches amuſent ſérieuſement l'oiſiveté de toute la France, peut-être dans ce moment votre flotte détruit celle des Turcs, peut-être vos troupes ont-elles paſſé le Danube.

1771. On dit cependant que votre Majefté impériale, à qui le Turc a déjà rendu M. *Obreskof*, eft en train d'écouter des propofitions de paix; pour moi je crois qu'elle n'eft en train que de vaincre.

Je me mets à fes pieds avec le plus profond refpect et la plus tendre reconnaiffance.

Le vieil hermite de Ferney.

LETTRE LXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{20}{31}$ mai.

MONSIEUR, les puiffances du Nord vous ont fans doute beaucoup d'obligation pour les belles épîtres que vous leur avez adreffées; je trouve la mienne admirable; chacun de mes jeunes confrères, j'en fuis sûre, en dira autant de la fienne. Je fuis très-fâchée de ne pouvoir vous donner en revanche que de la mauvaife profe. De ma vie je n'ai fu faire ni vers ni mufique, mais je ne fuis point privée du fentiment qui fait admirer les productions du génie.

La defcription que vous me faites du premier peuple de l'univers ne donnera d'envie à aucun autre fur l'état préfent des Velches.

Ils crient beaucoup en ce moment, ſans, ce me ſemble, ſavoir pourquoi : on dit que c'eſt la mode, et qu'à Paris elle tient ſouvent lieu de raiſon. On veut un parlement, on en a un ; la cour a exilé les membres qui compoſaient l'ancien, et perſonne ne diſpute au roi le pouvoir d'exiler ceux qui ont encouru ſa diſgrâce.

1771.

Ces membres, il faut l'avouer, étaient devenus tracaſſiers, et rendaient l'Etat anarchique. Il paraît que tout le bruit qu'on a fait ne mène à rien, et qu'il y a beaucoup plus de grands mots que de principes fondés ſur des autorités, dans tous les écrits du parti oppoſé à la cour. Il eſt vrai auſſi qu'il eſt difficile de juger de l'état des choſes à la diſtance d'où je les vois.

Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond ſur les canons du ſieur *Tott*, puiſqu'ils ont enfin relâché mon réſident, lequel, ſi on en peut croire les diſcours du miniſtre de la Porte, doit ſe trouver à préſent ſur le territoire autrichien.

Y a-t il un exemple dans l'hiſtoire que les Turcs aient relâché, au milieu de la guerre, le miniſtre d'une puiſſance qu'ils avaient offenſée par une telle enfreinte du droit des gens ? On croirait que le comte *Romanzof* et le comte *Orlof* leur ont appris à vivre.

1771. Voilà un pas vers la paix, mais elle n'eſt pas faite pour cela. L'ouverture de la campagne nous a été très-favorable, comme on vous l'a dit, Monſieur. Le général-major *Weiſmann* a paſſé le Danube à deux repriſes; la première avec ſept cents, la ſeconde avec deux mille hommes. Il a défait un corps de ſix mille Turcs, s'eſt emparé d'Iſacki où il a brûlé les magaſins ennemis, le pont que l'on commençait à conſtruire, les frégates, les galères et les bateaux qu'il n'a pu emmener avec lui : il a fait un grand butin et beaucoup de priſonniers, outre cinquante-un canons de bronze, dont il a encloué la moitié. Il eſt revenu ſur cette rive-ci ſans que perſonne l'en empêchât, quoique le viſir, avec ſoixante mille hommes, ne fût qu'à ſix heures de chemin d'Iſacki.

Si la paix ne ſe fait pas cette année, vous pourrez commander votre litière. N'oubliez pas, Monſieur, d'y faire mettre une pendule de votre fabrique de Ferney; nous la placerons dans Sainte-Sophie, et elle fournira aux futurs antiquaires le ſujet de quelques ſavantes diſſertations.

CATERINE.

LETTRE LXXX.

1771.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{24}{4}$ mai. juin.

MONSIEUR, ſi vous vous faites porter en litière à Tangarock, comme votre lettre du 6 de mai me l'annonce, vous ne pourrez éviter Pétersbourg. Je ne ſais ſi l'air de ma cour vous conviendrait, et ſi huit mois d'hiver vous rendraient la ſanté. Il eſt vrai que ſi vous aimez à être au lit, le froid vous en fournirait un prétexte ſpécieux ; mais vous n'auriez nul beſoin de prétexte : vous ne ſeriez point gêné, je vous aſſure, et j'oſe dire qu'il n'y a guère d'endroits où on le ſoit moins. A l'égard des billets de confeſſion, nous en ignorons juſqu'au nom. Nous compterions pour un ennui mortel de parler de ces diſputes rebattues, et ſur leſquelles on preſcrit le ſilence par édit dans d'autres pays. Nous laiſſons volontiers croire à chacun ce qui lui plaît. Tous les chinois de bonne compagnie planteraient là le roi de la Chine et ſes vers pour ſe rendre à Nipchou, ſi vous y veniez ; et ils ne feraient que leur devoir en rendant hommage au premier lettré de notre ſiècle.

1771.

Le croiriez-vous, Monſieur, mes voiſins orientaux, tels que vous les décrivez, ſont les meilleurs voiſins poſſibles ; je l'ai toujours dit, et la guerre préſente m'a confirmée dans cette opinion.

J'attends avec une impatience que je n'ai que pour vos ouvrages, les quatrième et cinquième tomes des Queſtions ſur l'Encyclopédie. Je vous en remercie d'avance. Continuez, je vous prie, à m'envoyer vos excellentes productions, et battons *Mouſtapha*. Les croquignoles que vous lui donnez devraient le rendre ſage : il en eſt temps.

Je vous ai mandé dans ma précédente qu'il y a apparence que mon réſident eſt relâché. Les princes et les républiques chrétiennes ſont eux-mêmes la cauſe des affronts que leurs ambaſſadeurs eſſuient à Conſtantinople ; ils en font trop accroire à ces barbus ; ſe montrer ou intrigans ou rampans n'eſt pas le moyen de ſe faire eſtimer. Voilà la règle à peu-près que l'Europe a ſuivie, et c'eſt auſſi ce qui a gâté ces barbares. Le roi *Guillaume* d'Angleterre diſait qu'*il n'y a point d'honneur à garder avec les Turcs*.

Les Italiens ont traité leurs priſonniers de guerre avec dureté, mais ils ont donné l'exemple de la ſoupleſſe envers la Porte.

Les nouvelles d'*Ali-Bey* portent qu'il fait

des progrès en Syrie, et qui alarment d'autant plus le ſultan qu'il n'a que peu de troupes à lui oppoſer.

Je connais le Manifeſte in-4° dont vous me parlez. Le duc de *Choiſeul*, qui n'était pas prévenu en notre faveur, l'avait fait ſupprimer à cauſe de ſon abſurdité et des calomnies ridicules qu'il contenait : vous pouvez juger par là du mérite de la pièce. Les cruautés qu'on y reproche à mes troupes ſont des menſonges pitoyables. C'eſt aux Turcs qu'il faut demander des nouvelles de l'humanité des troupes ruſſes pendant cette guerre. La populace même de Conſtantinople, et tout l'empire turc en ont été ſi affectés qu'ils attribuent toutes nos victoires à la bénédiction du ciel, obtenue par l'humanité avec laquelle on en a uſé avec eux en toute occaſion.

D'ailleurs ce n'eſt pas aux brigands de Pologne à parler ſur cette matière ; ce ſont eux qui commettent tous les jours des férocités épouvantables envers tous ceux qui ne ſe joignent pas à leur clique pour piller et brûler leur propre pays.

Vous voudrez bien, Monſieur, que je vous remercie particulièrement pour le ton d'amitié et d'intérêt qui règne en général dans votre dernière lettre. J'en ſuis bien reconnaiſſante

1771. et véritablement touchée. Continuez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré que la mienne vous eſt ſincèrement acquiſe.

CATERINE.

LETTRE LXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 juin.

MADAME,

SUR la nouvelle d'une paix prochaine entre votre Majeſté impériale, et ſa Hauteſſe *Mouſtapha*, j'ai renoncé à tous mes projets de guerre et de deſtruction, et je me ſuis mis à relire votre inſtruction pour le code de vos lois. Cette lecture m'a fait encore plus d'effet que les premières. Je regarde cet écrit comme le plus beau monument du ſiècle. Il vous donnera plus de gloire que dix batailles ſur les bords du Danube, car enfin c'eſt votre ouvrage; votre génie l'a conçu, votre belle main l'a écrit, et ce n'eſt pas votre main qui a tué des turcs. Je ſupplie votre Majeſté, ſi elle fait la paix, de garder Tangarock, que vous dites être un ſi beau climat, afin que je puiſſe m'y aller établir pour y achever ma

vie ſans voir toujours des neiges comme au mont Jura. Pourvu qu'on ſoit à l'abri du vent du nord à Tangarock, je ſuis content.

1771.

J'apprends dans ce moment que ma colonie vient de faire partir encore une énorme caiſſe de montres. J'ai extrêmement grondé ces pauvres artiſtes, ils ont trop abuſé de vos bontés ; l'émulation les a fait aller trop loin. Au lieu d'envoyer des montres pour trois ou quatre milliers de roubles tout au plus, comme je le leur avais expreſſément recommandé, ils en ont envoyé pour environ huit mille : cela eſt très-indiſcret. Je ne crois pas que votre Majeſté ait intention de donner tant de montres aux Turcs, quoiqu'ils les aiment beaucoup ; mais voici, Madame, ce que vous pouvez faire. Il y en a de très-belles avec votre portrait, et aucune n'eſt chère. Vous pouvez en prendre pour trois à quatre mille roubles, qui ſerviront à faire vos préſens, compoſés de montres depuis environ quinze roubles juſqu'à quarante ou cinquante ; le reſte pourrait être abandonné à vos marchands qui pourraient y trouver un très-grand profit.

Je prends la liberté ſurtout de vous prier, Madame, de ne point faire payer ſur le champ la ſomme de trente-neuf mille deux cents trente-huit livres de France à quoi ſe monte le total des deux envois. Vous devez d'ailleurs

1771. faire des dépenſes ſi énormes, qu'il faut abſolument mettre un frein à votre générosité. Quand on ferait attendre un an mes colons pour la moitié de ce qu'ils ont fourni, je les tiendrais trop heureux, et je me chargerais bien de leur faire prendre patience.

Au reſte, ils m'aſſurent, et pluſieurs connaiſſeurs m'ont dit que tous ces ouvrages ſont à beaucoup meilleur marché qu'à Genève, et à plus d'un grand tiers au-deſſous du prix de Londres et de Paris. On dit même qu'ils ſeraient vendus à Pétersbourg le double de la facture qu'on trouvera dans les caiſſes, ce qui eſt aiſé à faire examiner par des hommes intelligens.

Si votre Majeſté était contente de ces envois et des prix, mes fabricans diſent qu'ils exécuteraient tout ce que vous leur feriez commander. Ce ſerait un détachement de la colonie de Saratof établi à Ferney, en attendant que je le menaſſe à Tangarock. J'aurais mieux aimé qu'ils vous euſſent envoyé quelques carrillons pour Sainte-Sophie ou pour la moſquée d'*Achmet*; mais puiſque vous n'avez pas voulu cette fois-ci vous emparer du Boſphore, le grand Turc et ſon grand viſir ſeront trop honorés de recevoir de vous des montres avec votre portrait, et d'apprendre à vous reſpecter toutes les heures de la journée.

Pour moi, Madame, je consacre à votre Majesté impériale toutes les heures qui me restent à vivre. Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et l'attachement le plus inviolable.

1771.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 juillet.

Republiques, grands potentats,
Qui craignîtes que Catherine
N'achevât bientôt la ruine
Du plus pesant des Moustaphas :
Vous, qui du moins ne voulez pas
Seconder son ardeur divine,
Je n'irai point dans vos Etats ;
Je ne veux voir que les climats
Honorés par mon héroïne.

Votre Majesté impériale doit être bien persuadée que mon projet est de passer l'été à Pétersbourg, avant d'aller jouir des douceurs de l'hiver à Tangarock. Elle daigne me dire, dans sa lettre du 23 mai, que je pourrais avoir

1771.

bien froid pendant huit mois ; mais, Madame, avez-vous, comme nous, cent vingt milles de montagnes de glaces éternelles, ſur leſquelles un aigle et un vautour n'oſeraient voler? Voilà pourtant ce qui forme la frontière de cette belle Italie ; voilà ce que M. le comte de *Schouvalof* a vu, ce que tous vos voyageurs ont vu, et ce qui fait ma perſpective vis-à-vis mes fenêtres. Il eſt vrai que l'éloignement eſt aſſez grand pour que le froid en ſoit diminué ; et il faut avouer qu'on mange des petits pois peut-être un peu plus tard auprès de Pétersbourg que dans nos vallées ; mais ma paſſion, Madame, augmente tous les jours tellement que je commence à croire que votre climat eſt plus beau que celui de Naples.

Je me flatte que votre Majeſté doit avoir reçu actuellement les quatrième et cinquième tomes du queſtionneur.

Si je queſtionnais le chevalier de *Boufflers*, je lui demanderais comment il a été aſſez follet pour aller chez ces malheureux confédérés, qui manquent de tout, et ſurtout de raiſon, plutôt que d'aller faire ſa cour à celle qui va les mettre à la raiſon.

Je ſupplie votre Majeſté de le prendre priſonnier de guerre ; il vous amuſera beaucoup ; rien n'eſt ſi ſingulier que lui, et quelquefois

ſi

ſi aimable. Il vous fera des chanſons ; il vous deſſinera ; il vous peindra, non pas ſi bien que mes colons de Ferney vous ont peinte ſur leurs montres, mais il vous barbouillera. Le voilà donc, ainſi que M. de *Tott*, protecteur de *Mouſtapha* et de l'Alcoran. Pour moi, Madame, je ſuis fidelle à l'Egliſe grecque, d'autant plus que vos belles mains tiennent en quelque façon l'encenſoir, et qu'on peut vous regarder comme le patriarche de toutes les Ruſſies.

Si votre Majeſté impériale a une correſpondance ſuivie avec *Ali-Beg* ou *Ali-Bey*, j'implore votre protection auprès de lui. J'ai une petite grâce à lui demander, c'eſt de faire rebâtir le temple de Jéruſalem, et d'y rappeler tous les Juifs, qui lui payeront un gros tribut, et qui feront de lui un très-grand ſeigneur; il faut qu'il ait toute la Syrie juſqu'à Alep, et que, depuis Alep juſqu'au Danube, tout le reſte ſoit à vous, à moins que vous n'aimiez mieux faire la paix cette année pour redevenir légiſlatrice et donner des fêtes.

Le malheureux Manifeſte des confédérés n'a pas fait grande fortune en France. Tous les gens ſenſés conviennent que la Pologne ſera toujours le plus malheureux pays de l'Europe, tant que l'anarchie y règnera. J'ai un petit démon familier qui m'a dit tout bas

1771. à l'oreille qu'en humiliant d'une main l'orgueil ottoman, vous pacifieriez la Pologne de l'autre. En vérité, Madame, vous voilà la première perſonne de l'univers, ſans contredit ; je n'en excepte pas votre voiſin *Kien-long*, tout poëte qu'il eſt. Comment faites-vous après cela pour n'être pas d'une fierté inſupportable ? Comment daignez-vous deſcendre à écrire à un vieux radoteur comme moi ?

Vous avez la bonté de me demander à qui on a adreſſé les caiſſes de montres ? à vous, Madame ; point d'autre adreſſe qu'*à ſa Majeſté impériale*, le tout recommandé aux ſoins de monſieur le gouverneur de Riga et de monſieur le directeur général de vos poſtes.

Je réitère à votre Majeſté que je ſuis très-indigné contre mes colons qui ont abuſé de vos bontés, malgré mes déclarations expreſſes ; et je la ſupplie encore une fois très-inſtamment de les faire attendre tant qu'il lui conviendra, et de ne ſe point gêner pour eux.

Il eſt vrai que cette colonie ſe perfectionne tous les jours ; votre nom ſeul lui porte bonheur. Ces artiſtes viennent de faire des montres d'un travail admirable. Vous y êtes gravée en or, ce ſont des ouvrages parfaits ; ils ſont deſtinés, je crois, pour l'Allemagne.

Je ne m'attendais pas que mon village caché au pied des Alpes, et qui ne contenait

qu'environ quarante miférables quand j'y arrivai, travaillerait un jour pour le vafte empire de Ruffie, et pour celle qui fait la gloire de cet empire.

1771.

Je me mets à vos pieds, et je me fens tout glorieux d'exifter encore dans le beau fiècle que vous avez fait naître.

Que votre Majefté impériale agrée plus que le profond refpect du très-vieux et très-paffionné velche du mont Jura.

LETTRE LXXXIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{26}{7}$ juin. juillet.

MONSIEUR, le 14 juin *Mouftapha* reçut une nouvelle croquignole : le prince d'*Olgourouski* à la tête de fon armée força les lignes de Pérécop, et entra dans la Crimée. Le kan, avec cinquante mille tartares et fept mille turcs, la défendait : ils prirent la fuite lorfqu'ils apprirent qu'un autre corps détaché allait les couper ; et au départ du courrier, les députés de la forterefle de Pérécop étaient dans notre camp pour régler leur accord. J'attends de moment en moment la nouvelle de la réduction de cette place.

1771.

L'amiral *Sinevin* eſt parti de Tangarock, et ſe promène préſentement ſur la mer d'Azof, peut-être auſſi plus loin ; je ne puis vous dire au juſte, vu que cela dépend du temps, de la mer et des vents.

Voilà, Monſieur, tout ce que j'ai à vous dire pour le préſent. Je me recommande à vos prières et à votre amitié.

CATERINE.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 juillet.

MADAME,

VOTRE Majeſté impériale trouvera que le vieux des montagnes écrit trop ſouvent; mais mon cœur eſt trop plein ; il faut que mes ſentimens débordent ſur le papier.

J'avais lu, dans une critique aſſez vive du grand ouvrage de l'abbé *Chappe*, que dans une contrée de l'Occident, appelée le pays des Velches, le gouvernement avait défendu l'entrée du meilleur livre et du plus reſpectable que nous ayons ; qu'en un mot, il n'était pas permis de faire paſſer à la douane des

penſées, l'inſtruction ſublime et ſage, ſignée *Caterine ;* je ne pouvais le croire. Cette extravagance barbare me ſemblait trop abſurde. J'ai écrit à un commis des feuilles de papier : j'ai ſu de lui que rien n'eſt plus vrai. Voici le fait : un libraire de Hollande imprime cette inſtruction, qui doit être celle de tous les tribunaux du monde ; il en dépêche à Paris une balle de deux mille exemplaires. On donne le livre à examiner à un cuiſtre, cenſeur des livres, comme ſi c'était un livre ordinaire, comme ſi un poliſſon de Paris était juge des ordres d'une ſouveraine, et de quelle ſouveraine ! Ce marouſle imbécille trouve des propoſitions téméraires, mal-ſonnantes, offenſives d'une oreille velche ; il le déclare à la chancellerie comme un livre dangereux, comme un livre de philoſophie ; on le renvoie en Hollande ſans autre examen.

1771.

Et je ſuis encore chez les Velches ! et je reſpire leur atmoſphère ! et il faut que je parle leur langue ! non, on n'aurait pas commis cette inſolence imbécille dans l'empire de *Mouſtapha*, et je ſuis perſuadé que *Kien-long* ferait mandarin du premier degré le lettré qui traduirait votre inſtruction en bon chinois.

Madame, il eſt vrai que je ne ſuis qu'à un mille de la frontière des Velches, mais je ne veux point mourir parmi eux. Ce dernier

1771. coup me conduira dans le climat tempéré de Tangarock.

Avant de faire partir ma lettre, je relis l'inftruction.

Il faut qu'un gouvernement foit tel qu'un citoyen ne puiffe pas craindre un autre citoyen; mais que tous craignent les lois.

Il ne faut défendre par les lois que ce qui peut être nuifible à chacun en particulier, ou à la fociété en général.

Sont-ce donc ces maximes divines que les Velches n'ont pas voulu recevoir? Ils méritent...... ils méritent...... ils méritent...... tout ce qu'ils ont.

Je demande pardon à votre Majefté impériale, je fuis trop en colère; les vieillards doivent être moins impétueux. Si je vais me fâcher à la fois contre la Turquie et contre la Velcherie, cela eft capable de fuffoquer ce pauvre cacochyme qui fe met en touffant aux pieds de votre Majefté impériale.

LETTRE LXXXV.

1771.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{16}{27}$ juillet.

MONSIEUR, je crois vous avoir mandé la prife des lignes de Pérécop par affaut, et la fuite du kan de Crimée à la tête de foixante mille hommes, et la réduction du fort d'Orka, qui s'eft rendu par accord le 14 juin. Après cela, mon armée entra fur trois colonnes en Crimée; celle de la droite s'empara de Kofclof, port fur la mer Noire; celle du milieu, que commandait le prince d'*Olgourouski* en perfonne, marcha vers Karasbafar, où il reçut une députation des chefs des ordres de la Crimée, qui proposèrent une capitulation pour toute la prefqu'île. Mais comme leurs députés tardèrent à revenir, le prince d'*Olgourouski* s'avança vers Caffa, autre port fur la mer Noire. Là, il attaqua le camp turc, dans lequel il y avait vingt-cinq mille combattans, qui s'enfuirent fur les vaiffeaux qui les avaient amenés. Le férafquier *Ibrahim* pacha, étant refté prefque feul, envoya pour capituler; mais le prince lui fit dire qu'il devait fe rendre prifonnier de guerre, ce qu'il fit.

1771.

Nos troupes entrèrent donc dans Caffa, tambour battant, le 29 juin. En attendant, la colonne gauche avait traverfé la langue de terre qui eft entre la mer d'Azof et la Crimée, d'où l'on envoya un détachement qui s'empara de Kertz et de Senikone, ce qui fe fit tout de fuite : de façon que notre flotte d'Azof, qui fe tenait dans le détroit, prête à le paffer, doit être à l'heure qu'il eft à Caffa. Le prince d'*Olgourouski* m'écrit qu'à la vue du port il y a trois pavillons ruffes qui croifent.

Je me hâte de vous mander ces bonnes nouvelles que j'ai reçues ce matin, fachant la part que vous y prenez. Vous excuferez auffi, en faveur de ces nouvelles, le peu d'ordre que j'ai mis dans cette lettre que je vous écris fort à la hâte.

Il ne refte à l'ennemi, dans la Crimée, que deux ou trois méchans petits forts; les places de conféquence font emportées, et je dois recevoir inceffamment la capitulation fignée par les Tartares.

Si, après cela, Monfieur, le fultan n'en a pas affez, on pourra lui en donner encore, et d'une autre efpèce.

Soyez affuré de mon amitié et de l'eftime diftinguée que j'ai pour vous.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE LXXXVI.

1771

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 juillet.

MADAME,

EST-IL vrai que vous avez pris toute la Crimée ? Votre Majesté impériale daignait me mander par sa lettre du 10 juin que M. le prince d'*Olgourouski* était devant Pérécop ou Précop. La déesse aux cent bouches, qui arrive tous le jours du Nord au Midi, et qui, depuis long-temps, n'apporte que des sottises du Midi au Nord, débite que la Crimée entière est sous votre puissance, et qu'elle ne s'est pas fait beaucoup prier.

C'est du moins une consolation d'avoir le royaume de *Thoas* où la belle *Iphigénie* fut si long-temps religieuse, et où son frère *Oreste* vint voler une statue, au lieu de se faire exorciser.

Mais si, après avoir pris cette Chersonèse taurique, vous accordez la paix à *Moustapha*, que deviendra ma pauvre Gréce ? que deviendra ce beau pays de *Démosthènes* et de *Sophocle* ? J'abandonne volontiers Jérusalem aux musulmans ; ces barbares sont faits pour le pays

1771. d'*Ezéchiel*, d'*Elie* et de *Caïphe*. Mais je ferai toujours douloureufement affligé de voir le théâtre d'Athènes changé en potagers, et le lycée en écuries. Je m'intéreffais fort au fultan *Ali-Bey*; je me fefais un plaifir de le voir négocier avec vous du haut d'une pyramide, faudra-t-il que je renonce à toutes mes belles illufions? Il eft bien dur pour moi que vous n'ayez conquis que la Moldavie, la Valachie, la Beffarabie, la Scythie, le pays des Amazones, et celui de *Médée;* cela fait environ quatre cents lieues; ces bagatelles-là ne me fuffifent pas.

Je comptais bien que vous feriez rebâtir Troye, et que votre Majefté impériale fe promènerait en bateau fur les bords du Scamandre. Je vois qu'il faut que je modère mes défirs, puifque vous modérez les vôtres.

Je fuis devenu aveugle, mais j'entends toujours la trompette qui m'annonce vos victoires, et je me dis : Si tu ne peux jouir du bonheur de la voir, tu auras au moins celui d'entendre parler d'elle tous les momens de ta vie.

Si votre Majefté impériale garde la Cherfonèfe, comme je le crois, elle ajoutera un nouveau chapitre à fon code, en faveur des mufulmans qui habitent cette contrée. Son Eglife grecque, la feule catholique et la feule

véritable, ſans doute, n'y fera pas beaucoup de converſions; mais elle pourra y établir un grand commerce. Il y en avait un autrefois entre cette Scythie et la Gréce. *Apollon* même fit préſent au tartare *Abaris* d'une flèche qui le portait d'un bout du monde à l'autre, à la manière de nos ſorciers. Si j'avais cette flèche, je ſerais aujourd'hui à Pétersbourg, au lieu de préſenter ſottement du pied des Alpes mon profond reſpect et mon attachement inviolable à la ſouveraine d'Azof, de Caffa et de mon cœur.

1771.

Le vieux malade.

LETTRE LXXXVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le 22 juillet. / 2 auguſte.

MONSIEUR, je ne ſaurais mieux répondre à vos deux lettres du 19 juin et 6 juillet qu'en vous mandant que Jaman et trois autres petites villes, ſavoir, Temruk, Achaï et Althon, ſituées ſur une grande île qui forme l'autre côté du détroit de la mer d'Azof, dans la mer Noire, ſe ſont rendues à mes troupes dans les premiers jours de juillet. Cet exemple a

1771. été ſuivi par plus de deux cents mille tartares qui demeurent dans ces îles et en terre-ferme.

L'amiral *Sinevin*, qui eſt ſorti du canal avec ſa flotille, a donné la chaſſe à quatorze bâtimens ennemis pour s'amuſer ; un brouillard cependant les a ſauvés de ſes griffes.

N'eſt-il pas vrai que voilà bien des matériaux pour corriger et augmenter les cartes géographiques ? Dans cette guerre, on a entendu nommer des endroits dont on n'avait jamais ouï parler auparavant, et que les géographes diſaient déſerts. N'eſt-il pas vrai auſſi que nous feſons des conquêtes comme quatre ? Vous me direz qu'il ne faut pas beaucoup d'eſprit pour s'emparer de villes abandonnées. Voilà auſſi peut-être la raiſon qui m'empêche d'être, comme vous dites, d'une fierté inſupportable.

A propos de fierté, j'ai envie de vous faire ſur ce point ma confeſſion générale. J'ai eu de grands ſuccès durant cette guerre ; je m'en ſuis réjoui très-naturellement ; j'ai dit : La Ruſſie ſera bien connue par cette guerre : on verra que cette nation eſt infatigable, qu'elle poſsède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités qui forment les héros ; on verra qu'elle ne manque point de reſſources, mais qu'elle peut ſe défendre et faire la guerre avec vigueur lorſqu'elle eſt injuſtement attaquée.

Toute pleine de ces idées, je n'ai jamais fait réflexion à *Catherine*, qui, à quarante-deux ans, ne ſaurait croître ni de corps ni d'eſprit, mais qui, par l'ordre naturel des choſes, doit reſter et reſtera comme elle eſt. Ses affaires vont-elles bien, elle dit tant mieux. Si elles allaient moins bien, elle emploîrait toutes ſes facultés à les remettre dans la meilleure des liſières poſſibles.

Voilà mon ambition, et je n'en ai point d'autre; ce que je vous dis eſt vrai. J'irai plus loin : je vous dirai que pour épargner le ſang humain je ſouhaite ſincèrement la paix; mais cette paix eſt très-éloignée encore, quoique les Turcs, par d'autres motifs, la déſirent ardemment. Ces gens-là ne ſavent pas la faire.

Je ſouhaite également la pacification des querelles déraiſonnables de la Pologne. J'ai affaire là à des têtes écervelées dont chacune, au lieu de contribuer à la paix commune, y nuit au contraire par caprice et par légéreté. Mon ambaſſadeur a publié une déclaration qui devrait leur ouvrir les yeux; mais il eſt à préſumer qu'ils s'expoſeront plutôt à la dernière extrémité que de prendre inceſſamment un parti ſage et convenable. Les tourbillons de *Deſcartes* n'exiſtèrent jamais qu'en Pologne. Là, chaque tête eſt un tourbillon qui tourne

1771

ſans ceſſe ſur lui-même ; le haſard ſeul l'arrête, et jamais la raiſon ou le jugement.

Je n'ai point encore reçu ni vos Queſtions, ni vos montres de Ferney : je ne doute pas que l'ouvrage de vos fabricans ne ſoit parfait, puiſqu'ils travaillent ſous vos yeux.

Ne grondez pas vos colons de m'avoir envoyé un ſurplus de montres ; cette dépenſe ne me ruinera pas. Il ſerait bien malheureux pour moi ſi j'étais réduite à n'avoir pas, à point nommé, d'auſſi petites ſommes chaque fois qu'il me les faut. Ne jugez point, je vous prie, de nos finances par celles des autres Etats de l'Europe ruinés ; vous me feriez tort. Quoique nous ayons la guerre depuis trois ans, nous bâtiſſons, et tout le reſte va comme en pleine paix. Il y a deux ans qu'aucun nouvel impôt n'a été créé ; la guerre préſentement a ſon état fixé ; une fois réglé, il ne dérange en rien les autres parties. Si nous prenons encore un ou deux Caffa, la guerre eſt payée.

Je ſerai contente de moi toutes les fois que j'aurai votre approbation, Monſieur. J'ai relu auſſi mes inſtructions pour le code, il y a quelques ſemaines, parce que je croyais alors la paix plus prochaine qu'elle ne l'eſt, et j'ai trouvé que j'avais raiſon en l'écrivant. J'avoue que ce code, pour lequel beaucoup

de matériaux ſe préparent et d'autres ſont déjà prêts, me donnera encore bien de la tablature avant qu'il parvienne au degré de perfection où je ſouhaite de le voir; mais il n'importe, il faut qu'il s'achève, quoique Tangarock ait la mer au midi et des hauteurs au nord.

1771.

Cependant vos projets ſur cette place ne pourront avoir lieu avant que la paix n'ait aſſuré ſes environs contre toute appréhenſion du côté de la terre et de la mer; car juſqu'à la priſe de la Crimée, c'était la place frontière vis-à-vis les Tartares. Peut-être m'amènera-t-on dans peu le kan de Crimée en perſonne. J'apprends dans ce moment qu'il n'a pas paſſé la mer avec les Turcs, mais qu'il eſt reſté dans les montagnes, avec une très-petite ſuite, à peu-près comme le prétendant en Ecoſſe après la défaite de *Culloden*. S'il me vient, nous travaillerons à le dégourdir cet hiver; et pour me venger de lui, je le ferai danſer, et il ira à la comédie françaiſe.

Adieu, Monſieur; continuez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré des ſentimens que j'ai pour vous.

CATERINE.

P. S. J'allais fermer cette lettre lorſque je reçois la vôtre du 10 juillet, dans laquelle vous me mandez l'aventure arrivée à mon

1771. *inſtruction* en France. Je ſavais cette anecdote, et même l'appendice, en conſéquence de l'ordre du duc de *Choiſeul*. J'avoue que j'en ai ri quand je l'ai lu dans les gazettes, et j'ai trouvé que j'étais aſſez vengée.

L'incendie arrivé à Pétersbourg, a conſumé en tout cent quarante maiſons, ſelon les rapports de la police, parmi leſquelles il y en avait une vingtaine bâties en pierres; le reſte n'était que des baraques de bois. Le grand vent avait porté la flamme et les tiſons de tous côtés, ce qui renouvela l'incendie le lendemain, et lui donna un air ſurnaturel; mais il n'eſt pas douteux que le grand vent et l'exceſſive chaleur ont cauſé tout ce mal qui ſera bientôt réparé. Chez nous, on conſtruit avec plus de célérité que dans aucun autre pays de l'Europe. En 1762, il y eut un incendie deux fois auſſi conſidérable qui conſuma un grand quartier bâti en bois, il fut reconſtruit en briques en moins de trois ans.

LETTRE LXXXVIII.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 auguste.

MADAME,

Est-il bien vrai, suis-je assez heureux pour qu'on ne m'ait pas trompé? Quinze mille turcs tués ou faits prisonniers auprès du Danube, et cela dans le même temps que les troupes de votre Majesté impériale entrent dans Pérécop! Cette nouvelle vient de Vienne, puis-je y compter? mon bonheur est-il certain?

Je veux aussi, Madame, vous vanter les exploits de ma patrie. Nous avons depuis quelque temps une danseuse excellente à l'opéra de Paris. On dit qu'elle a de très-beaux bras. Le dernier opéra comique n'a pas eu un grand succès, mais on en prépare un qui fera l'admiration de l'*univers;* il sera exécuté dans la première ville de l'*univers*, par les meilleurs acteurs de l'*univers*.

Notre contrôleur général, qui n'a pas l'argent de l'*univers* dans ses coffres, fait des opérations qui lui attirent des remontrances et quelques malédictions.

1771. Notre flotte ſe prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud.

Nous avons un régiment dont on a fait la revue; les politiques en préſagent un grand événement.

On prétend qu'on a vu un détachement de jéſuites vers Avignon, mais qu'il a été diſſipé par un corps de janſéniſtes qui était fort ſupérieur; il n'y a eu perſonne de tué, mais on dit qu'il y aura plus de quatre convulſionnaires d'excommuniés.

Je ne manquerai pas, Madame, ſi votre Majeſté impériale le juge à propos, de lui rendre compte de la ſuite de ces grandes révolutions.

Pendant que nous feſons des choſes ſi mémorables, votre Majeſté s'amuſe à prendre des provinces en terre-ferme, à dominer ſur la mer de l'Archipel et ſur la mer Noire, à battre des armées turques. Voilà ce que c'eſt que de n'avoir rien à faire, et de n'avoir qu'un petit Etat à gouverner.

Je n'en ſuis pas moins attaché à votre Majeſté impériale avec un profond reſpect et un inviolable dévouement qui ne finira qu'avec ma vie.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXXIX.

1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{14}{25}$ auguſte.

MONSIEUR, je vois par le contenu de votre lettre du 30 juillet qu'alors vous n'aviez point encore reçu mes lettres qui vous annonçaient la ſoumiſſion de toute la Crimée. Elle a fait ſon accord avec le prince d'*Olgourouski*. Aujourd'hui j'ai reçu un courrier qui m'annonce que les ambaſſadeurs tartares ſont en chemin pour me demander la confirmation du kan qu'ils ont élu à la place de *Sélim Ghérai*, trop attaché intérieurement aux Turcs, parce qu'il avait des poſſeſſions perſonnelles en Romélie. Les Mourza lui ont perſuadé de s'en aller, et lui ont fourni à cet effet quelques eſquifs. Je m'en vais donc faire diſtribuer des ſabres, des aigrettes, des kaftans, et j'aurai un faux air de *Mouſtapha*.

Ces tartares ont fait quelques efforts pour ſecouer l'oppreſſion ottomane ; d'ailleurs nous n'en aurions pas eu auſſi bon marché. Je défierais à préſent *Oreſte* de voler une ſtatue en Crimée : il n'y a pas l'ombre des beaux arts chez ces gens-là ; mais ils n'en conſervent pas

1771. moins le goût de prendre ce qui ne leur appartient pas.

Laiſſez faire ſultan *Ali-Bey :* vous verrez qu'il deviendra joli garçon après avoir pris Damas le 6 juin. Si votre chère Gréce, qui ne ſait que faire des vœux, agiſſait avec autant de vigueur que le ſeigneur des pyramides, le théâtre d'Athènes ceſſerait bientôt d'être un potager, et le lycée une écurie. Mais ſi cette guerre continue, mon jardin de Czarskozélo reſſemblera bientôt à un jeu de quilles, car à chaque action d'éclat j'y fais élever quelque monument. La bataille du Kogul, où dix-ſept mille combattans en battirent cent cinquante mille, y a produit un obéliſque avec une inſcription qui ne contient que le fait et le nom du général : la bataille navale de Tcheſme a fait naître dans une très-grande pièce d'eau une colonne roſtrale : la priſe de la Crimée y ſera perpétuée par une groſſe colonne ; la deſcente dans la Morée et la priſe de Sparte, par une autre.

Tout cela eſt fait des plus beaux marbres qu'on puiſſe voir, et que les Italiens même admirent. Ces marbres ſe trouvent les uns ſur les bords du lac Ladoga, les autres à Caterinimbourg en Sibérie, et nous les employons comme vous voyez : il y en a preſque de toutes couleurs.

1771.

Outre cela, derrière mon jardin, dans un bois, j'ai imaginé de faire bâtir un temple de mémoire auquel on arrivera par un arc de triomphe. Tous les faits importans de la guerre préfente y feront gravés fur des médaillons avec des infcriptions fimples et courtes en langue du pays, avec la date et les noms de ceux qui les ont effectués. J'ai un excellent architecte italien qui fait les plans de ce bâtiment qui, j'efpère, fera beau, de bon goût, et fera l'hiftoire de cette guerre. Cette idée m'amufe beaucoup, et je crois que vous ne la trouverez point déplacée.

Jufqu'à ce que je fache que la promenade que vous me propofez fur le Scamandre foit plus agréable que celle de la belle Néva, vous voudrez bien que je préfère cette dernière. Je m'en trouve fi bien! Je renonce auffi à la réédification de Troye: j'ai à rebâtir ici tout un faubourg qu'un incendie a ruiné ce printemps.

Je vous prie, Monfieur, d'être perfuadé de ma fenfibilité pour toutes les chofes obligeantes et heureufes que vous me dites; rien ne me fait plus de plaifir que les marques de votre amitié. Je regrette de ne pouvoir être forcière, j'emploîrais mon art à vous rendre la vue et la fanté.

CATERINE.

1771.

LETTRE XC.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguſte.

MADAME,

J'OSE dire que votre Majeſté impériale me devait la lettre dont elle m'honore du 16 juillet. J'avais beſoin de cette douce conſolation après deux déteſtables gazettes conſécutives, dans leſquelles on diſait que les troupes de notre invincible ſultan *Mouſtapha* étaient par-tout pleinement victorieuſes. Je ne conçois pas ce qu'on gagne à débiter de ſi impudens menſonges qui ne peuvent ſéduire les peuples que cinq ou ſix jours. Quand on trompe les hommes, il faut les tromper longtemps, comme on a fait à Rome. Il n'en eſt pas de même en fait d'exploits militaires.

Je préſume que tous les Tartares de Crimée ſont actuellement vos ſujets. Je vous vois marcher de conquête en conquête : on m'aſſure que vos troupes, véritablement victorieuſes, ont paſſé le Danube, et que vous avez cent vaiſſeaux dans les mers de l'Archipel.

Je bénis DIEU d'être né pour voir cette grande révolution. Perſonne ne s'attendait,

lorſque *Pierre le grand* était de mon temps à Sardam, qu'un jour votre Majeſté impériale dominerait ſur la mer Noire, ſur l'Archipel et ſur le Danube.

1771.

On m'aſſure que mon cher ami *Ali-Bey* a pris Damas, et qu'il a mis le ſiége devant Alep, afin d'eſſayer juſqu'où l'invincible *Mouſtapha* peut porter la vertu de la réſignation. Si cela eſt vrai, comme je le ſouhaite du fond de mon cœur, jamais la patience d'un ſultan n'a été plus exercée. Mais il faut que cet invincible héros ſoit un homme bien opiniâtre pour ne pas vous demander la paix à genoux.

Nous avons eu un roi, nommé *Louis XI*, qui diſait : *quand orgueil marche devant, dommage marche derrière. Mouſtapha* ne s'eſt pas ſouvenu de cette maxime ; il vous avait ordonné de vider la Podolie, vous avez fort mal obéi. J'oſe me flatter à la fin que vous lui ordonnerez de vider Conſtantinople, et qu'il vous obéira.

Si vous daignez encore, Madame, trouver dans tout ce fracas quelques momens pour lire mes rêveries, les quatrième et cinquième volumes des Queſtions ſur l'Encyclopédie doivent être actuellement entre vos belles mains. Voici en attendant une feuille du tome ſeptième, qui n'eſt pas encore miſe au

 net. L'auteur a pris la liberté de dire un petit mot de votre Majefté, à la page 356.

Je me mets à vos pieds, je les baife beaucoup plus refpectueufement que ceux du pape; il fe croit le premier perfonnage du monde, *Mouftapha* croyait auffi l'être, mais je fais bien à qui ce nom eft dû.

Que ma fouveraine agrée le profond refpect de fa vieille créature.

LETTRE XCI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ feptembre.

MONSIEUR, vous me demandez s'il eft vrai que dans le temps même que mes troupes entrèrent dans Pérécop, il y a eu fur le Danube une action au défavantage des Turcs; je vous répondrai qu'on n'a donné cet été, du côté du Danube, qu'un feul combat où le lieutenant général, prince *Repnin*, a battu avec fon corps détaché un corps de turcs qui s'était avancé après que le commandant de Giurgi leur eut rendu cette place; à peu-près comme Lauterbourg paffa aux Autrichiens lorfque M. de *Noailles* commandait l'armée françaife après la mort de l'empereur *Charles VI*. Le prince *Repnin* étant tombé malade, le

lieutenant

lieutenant général *Essen* a voulu reprendre Giurgi, mais il a été repoussé à l'assaut. Cependant, quoi qu'en disent les gazettes, Bucharest est toujours entre nos mains avec toutes les places de la rive du Danube, depuis Giurgi jusqu'à la mer Noire.

1771.

Je ne porte aucune envie aux exploits que vous me mandez de votre patrie. Si les beaux bras de la belle danseuse de l'opéra de Paris, et l'opéra comique qui fait l'admiration de l'univers, consolent la France de la destruction de ses parlemens, et des nouveaux impôts après huit ans de paix, il faut convenir que voilà des services essentiels qu'ils ont rendus au gouvernement. Mais lorsque ces impôts auront été perçus, les coffres du roi seront-ils remplis, et l'Etat libéré ?

Vous me dites, Monsieur, que votre flotte se prépare à voguer de Paris à Saint-Cloud : je vous donnerai nouvelles pour nouvelles. La mienne est venue d'Azof à Caffa. A Constantinople on est très-affligé de la perte de la Crimée : pour les dissiper, il faudrait leur envoyer l'opéra comique ; et les marionnettes aux mutins de Pologne, au lieu de cette foule d'officiers français qu'on envoie s'y perdre. Ceux de mes troupes qui aiment le spectacle, peuvent assister aux drames de M. *Somorokof* à Tobolsk, où il y a de fort bons acteurs.

1771.

Adieu, Monſieur; combattons les méchans qui ne veulent point reſter en repos, et battons-les puiſqu'ils le déſirent. Aimez-moi, et portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE XCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 ſeptembre.

MADAME,

ME trompé-je cette fois-ci! Une flotte toute entière de mes amis les Turcs reduite en cendres dans le port de Lemnos! le comte *Alexis Orlof*, maître de cette île! C'eſt ce qu'on me mande de Veniſe. Ces nouvelles retentiſſent dans les échos des Alpes, et nous répétons les noms de votre Majeſté impériale et du comte *Orlof*. Il me ſemble que c'eſt à peu-près dans le même temps qu'une autre flotte turque fut conſumée dans cette mer l'année paſſée, voilà un bel anniverſaire. On voit bien que Lemnos était en effet l'île de *Vulcain;* ce dieu brûle vos ennemis.

Ah, *Mouſtapha*, *Mouſtapha!* Eh bien, votre

Hauteſſe ſe jouera-t-elle encore à mon impératrice ? lui ordonnerez-vous de vider ſans délai la Podolie ? trouverez-vous fort impertinent qu'elle n'ait pas obéi aux ordres de votre ſublime Porte ? mettrez-vous encore ſes miniſtres en priſon ? Voilà mon auguſte ſouveraine en poſſeſſion de votre Tartarie-Crimée, maîtreſſe de tous vos Etats au-delà du Danube, maîtreſſe de toute votre mer Noire. Vous n'êtes point galant, *Mouſtapha ;* vous deviez venir lui faire la cour, et baiſer ſes belles mains au lieu de lui faire la guerre. Croyez-moi, demandez-lui très-humblement pardon ; c'eſt ce que vous avez de mieux à faire.

1771.

Savez-vous bien, M. *Mouſtapha*, que mon héroïne, occupée continuellement à vous battre, trouve encore le temps de m'écrire des lettres pleines d'eſprit et de grâces ? Vous douteriez-vous par haſard de ce que ſignifient ces mots *grâces* et *eſprit ?* Elle a daigné me mander du 22 juillet, 2 auguſte, qu'on lui aurait l'obligation d'une carte géographique de la Crimée ; on n'en a jamais eu de paſſables juſqu'à préſent ; vous n'êtes pas géographes, vous autres Turcs, vous poſſédez un beau pays, mais vous ne le connaiſſez pas. Mon impératrice vous le fera connaître.

Savez-vous ſeulement où était le paradis

1771. terreftre ? Moi je le fais. Il eft par-tout où eft *Catherine II*, profternez-vous avec moi à fes pieds.

Donné à Ferney, le 3 de la lune de Schéval.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 octobre.

SEIGNEUR MOUSTAPHA,

Je demande pardon à votre Hauteffe du dernier compliment que je vous ai fait fur votre flotte, prétendue brûlée par ces braves *Orlof;* ce qui eft vraifemblable n'eft pas toujours vrai. On m'avait mal informé, mais vous avez encore de plus fauffes idées que je n'ai de fauffes nouvelles.

Vous vous êtes plus lourdement trompé que moi, quand vous avez commencé cette guerre contre ma belle impératrice. Vous êtes bien payé d'avoir été un ignorant qui, du fond de votre férail, ne faviez point à qui vous aviez affaire ! Plus vous étiez ignorant, et plus vous étiez orgueilleux. C'eft une grande leçon pour tous les rois. Il y a près de trois

ans que je vous prédis malheur. Mes prédictions ſe ſont accomplies ; et quant à votre flotte brûlée, ce qui eſt différé n'eſt pas perdu. Comptez ſur MM. les comtes *Orlof.*

D'ailleurs il eſt bien plus agréable de vous prendre la Crimée que de vous brûler quelques vaiſſeaux. Ne ſoyez plus ſi glorieux, mon bon *Mouſtapha.* Il eſt vrai que mon impératrice vous donne une place dans ſon temple de mémoire ; mais vous y ſerez placé comme les rois vaincus l'étaient au capitole.

On m'écrit que vous entendez enfin raiſon, et que vous demandez la paix. Je ne ſais ſi vous êtes aſſez raiſonnable pour faire cette démarche, et ſi on m'a trompé ſur cette affaire comme ſur votre flotte.

J'ignore encore s'il eſt vrai que vos troupes aient battu mon cher *Ali-Bey* en Syrie. J'ai peur que ce petit ſuccès ne vous enivre ; mais prenez-y garde, les Ruſſes ne reſſemblent pas aux Egyptiens ; ils vous donnent ſur les oreilles depuis trois ans, et vous les frotteront encore ſi vous perſiſtez à ne pas demander pardon à l'auguſte *Catherine.* J'ai été très-fâché que vous l'ayez forcée d'interrompre ſon beau code de lois, pour vous battre. Elle aurait mieux aimé être *Thémis* que *Bellone ;* mais, grâce à vous, elle eſt montée au temple de la gloire par tous les chemins. Reſtez dans

1771. votre temple de l'orgueil et de l'oiſiveté, et croyez que je ſerai toujours tout à vous.

L'hermite de Ferney.

Je prends la liberté d'envoyer ma lettre à ſa Majeſté impériale de Ruſſie, qui ne manquera pas de vous la faire rendre.

LETTRE XCIV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, j'ai à vous fournir un petit ſupplément à l'article *fanatiſme*, qui ne figurera pas mal auſſi dans celui des *contradictions*, que j'ai lu avec la plus grande ſatisfaction dans le livre des Queſtions ſur l'Encyclopédie. Voici de quoi il s'agit.

Il y a des maladies à Moſcou : ce ſont des fièvres pourprées, des fièvres malignes, des fièvres chaudes avec taches et ſans taches, qui emportent beaucoup de monde, malgré toutes les précautions qu'on a priſes. Le grand-maître comte *Orlof* m'a demandé en grâce d'y aller pour voir ſur les lieux quels feraient les arrangemens les plus convenables à prendre

pour arrêter ce mal. J'ai confenti à cette action fi belle et fi zélée de fa part, non fans fentir une vive peine fur le danger qu'il va courir.

1771.

A peine était-il en chemin, depuis vingt-quatre heures, que le maréchal *Soltikof* m'écrivit la cataftrophe fuivante, qui s'eft paffée à Mofcou du 15 au 16 feptembre, vieux ftyle.

L'archevêque de cette ville, nommé *Ambroife*, homme d'efprit et de mérite, ayant appris qu'il y avait depuis quelques jours une grande affluence de populace devant une image qu'on prétendait qui guériffait les malades (lefquels expiraient aux pieds de la *fainte Vierge*), et qu'on y portait beaucoup d'argent, envoya mettre fon fceau fur cette caiffe, pour l'employer enfuite à quelques œuvres pieufes : arrangement économique que chaque évêque eft très en droit de faire dans fon diocèfe. Il eft à fuppofer qu'il avait intention d'ôter cette image, comme cela s'eft pratiqué plus d'une fois, et que ceci n'était qu'un préambule. Effectivement, cette foule de monde raffemblée dans un temps d'épidémie, ne pouvait que l'augmenter. Mais voici ce qui arriva.

Une partie de cette populace fe mit à crier : *L'archevêque veut voler le tréfor de la fainte Vierge, il faut le tuer.* L'autre prit parti pour l'archevêque. Des paroles ils en vinrent aux

1771.

coups. La police voulut les féparer, mais la police ordinaire n'y put fuffire. Mofcou eft un monde, non une ville. Les plus furieux fe mirent à courir vers le Kremelin; ils enfoncèrent les portes du couvent où réfide l'archevêque; ils pillèrent ce couvent, s'enivrèrent dans les caves, où beaucoup de marchands tiennent leurs vins; et n'ayant point trouvé celui qu'ils cherchaient, une partie s'en alla vers le couvent nommé *Donskoi*, d'où ils tirèrent ce refpectable vieillard qu'ils maffacrèrent inhumainement; l'autre refta à fe battre en partageant le butin.

Enfin le lieutenant-général *Jérapkin* arriva avec une trentaine de foldats, qui les obligèrent bien vite à fe retirer. Les plus mutins furent pris. En vérité, ce fameux dix-huitième fiècle a bien là de quoi fe glorifier! nous voilà devenus bien fages! Mais ce n'eft pas à vous qu'il faut parler fur cette matière : vous connaiffez trop les hommes pour vous étonner des contradictions et des extravagances dont ils font capables. Il fuffit de lire vos Queftions fur l'Encyclopédie pour être perfuadé de la profonde connaiffance que vous avez de l'efprit et du cœur des humains.

Je vous dois mille remercîmens, Monfieur, de la mention que vous voulez bien faire de moi dans divers endroits de ce dictionnaire

très-utile

très-utile et très-agréable : je ſuis étonnée d'y trouver ſouvent mon nom à la fin d'une page où je l'attendais le moins.

J'eſpère que vous aurez reçu, à l'heure qu'il eſt, la lettre de change pour le payement des fabricans qui m'ont envoyé leurs montres.

La nouvelle du combat naval donné à Lemnos eſt fauſſe. Le comte *Alexis Orlof* était encore à Paros le 24 juillet, et la flotte turque n'oſe montrer ſes beaux yeux en de çà des Dardanelles. Votre lettre au ſujet de ce combat eſt unique. Je ſens, comme je le dois, les marques d'amitié qu'il vous plaît de me donner, et je vous ai les plus grandes obligations pour vos charmantes lettres.

J'ai trouvé, Monſieur, dans les Queſtions ſur l'Encyclopédie, ſi remplies de choſes auſſi excellentes que nouvelles, à l'article *Economie publique*, page 61 de la cinquième partie, ces paroles : *Donnez à la Sibérie et au Kamshatka réunis, qui font quatre fois l'étendue de l'Allemagne, un Cyrus pour ſouverain, un Solon pour légiſlateur, un duc de Sulli, un Colbert pour ſurintendant des finances, un duc de Choiſeul pour miniſtre de la guerre et de la paix, un Anſon pour amiral ; ils y mourront de faim avec tout leur génie.*

Je vous abandonne tout le pays de la Sibérie

1771. et du Kamshatka, qui eſt ſitué au-delà du ſoixante-troiſième degré ; en revanche, je plaide chez vous la cauſe de tout le terrain qui ſe trouve entre le ſoixante-troiſième et le quarante-cinquième degré : il manque d'hommes en proportion de ſon étendue, de vins auſſi. Non-ſeulement il eſt cultivable, mais même très-fertile. Les blés y viennent en ſi grande abondance, qu'outre la conſommation des habitans, il y a des braſſeries immenſes d'eau-de-vie ; et il en reſte encore aſſez pour en mener par terre en hiver, et par les rivières en été, juſqu'à Archangel, d'où on l'envoie dans les pays étrangers. Et peut-être en a-t-on mangé dans plus d'un endroit, en diſant que les blés ne mûriſſent jamais en Sibérie.

Les animaux domeſtiques, le gibier, les poiſſons, ſe trouvent en grande abondance dans ces climats ; et il y en a d'eſpèce excellente, qu'on ignore dans les autres pays de l'Europe.

Généralement, les productions de la nature en Sibérie ſont d'une richeſſe extraordinaire : témoin la grande quantité de mines de fer, de cuivre, d'or et d'argent, les carrières d'agates de toutes couleurs, de jaſpe, de criſtaux, de marbres, de talc, &c. &c. qu'on y trouve.

Il y a des diſtricts entiers couverts de cèdres d'une épaiſſeur extraordinaire, auſſi beaux

que ceux du mont Liban, et des fruitiers ſauvages de beaucoup d'eſpèces différentes.

1771.

Si vous êtes curieux, Monſieur, de voir des productions de la Sibérie, je vous en enverrai des collections de différentes eſpèces qui ne ſont communes qu'en Sibérie, et rares par-tout ailleurs. Mais une choſe qui démontre, je penſe, que le monde eſt un peu plus vieux que nos nourrices ne nous le diſent, c'eſt qu'on trouve dans le nord de la Sibérie, à pluſieurs toiſes ſous terre, des oſſemens d'éléphans, qui depuis fort long-temps n'habitent plus ces contrées.

Les ſavans, plutôt que de convenir de l'antiquité de notre globe, ont dit que c'était de l'ivoire foſſile; mais ils ont beau dire, les foſſiles ne croiſſent point en forme d'éléphant très-complet.

Ayant plaidé ainſi devant vous la cauſe de la Sibérie, je vous laiſſe le jugement du procès, et me retire en vous réitérant les aſſurances de la plus haute conſidération, et de l'amitié et de l'eſtime la plus ſincère.

CATERINE.

1771.

LETTRE XCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

Je n'écris point par cette poste à *Moustapha*; permettez-moi de donner la préférence à votre Majesté impériale; il n'y a pas moyen de parler à ce gros cochon, quand on peut s'adresser à l'héroïne du siècle.

J'ai le cœur navré de voir qu'il y a de mes compatriotes parmi ces fous de confédérés. Nos Velches n'ont jamais été trop sages, mais du moins ils passaient pour galans; et je ne sais rien de si grossier que de porter les armes contre vous. Cela est contre toutes les lois de la chevalerie. Il est bien honteux et bien fou qu'une trentaine de blanc-becs de mon pays aient l'impertinence de vous aller faire la guerre, tandis que deux cents mille tartares quittent *Moustapha* pour vous servir. Ce sont les Tartares qui sont polis, et les Français sont devenus des scythes. Daignez observer, Madame, que je ne suis point velche; je suis suisse, et si j'étais plus jeune, je me ferais russe.

Votre Majesté impériale m'a bien consolé

par ſa lettre du 4 ſeptembre ; elle a daigné m'apprendre le véritable état des affaires vers le Danube. La France ma voiſine retentiſſait des plus fauſſes nouvelles ; mais je reſte toujours dans ma ſurpriſe que *Mouſtapha* ne demande point la paix. Eſt-ce qu'il aurait quelques ſuccès contre mon cher *Ali-Bey?*

1771.

Ah ! Madame, qu'une paix glorieuſe ſerait belle après toutes vos victoires !

Tandis que vous avez la bonté de perdre quelques momens à lire le quatrième et le cinquième volume des Queſtions, le queſtionneur a fait partir le ſixième et le ſeptième ; mais il a bien peur de ne pouvoir continuer. Il n'en peut plus, il eſt bien malade ; et voilà pourquoi il déſirait que votre Majeſté allât bien vîte à Conſtantinople, car aſſurément il n'a pas le temps d'attendre.

Ma colonie eſt à vos pieds ; je voudrais qu'elle pût envoyer des montres à la Chine par vos caravanes, mais elle eſt beaucoup plus glorieuſe d'en avoir envoyé à Pétersbourg. Votre Majeſté impériale eſt trop bonne ; je ſuis toujours étonné de tout ce que vous faites. Il me ſemble que le roi de Pruſſe en eſt tout auſſi ſurpris et preſque auſſi aiſe que moi. Rien n'égale l'admiration pour votre perſonne, la reconnaiſſance et le profond reſpect du vieux malade de Ferney.

1771.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 2 novembre.

MADAME,

J'AIME toujours mieux prendre la liberté d'écrire à mon héroïne qu'à *Mouſtapha* qui n'eſt point du tout mon héros. J'aurais, à la vérité, beaucoup de plaiſir à lui rire au nez ſur la belle repriſe de Giurgi ou Giorgova, et ſur la défaite totale de ce terrible *Oginski.*

J'ai bien peur qu'on ait trouvé quelques-uns de nos velches parmi leurs priſonniers : *Que diable allaient-ils faire dans cette galère?*

Apparemment que votre Majeſté impériale avait donné le mot à mon cher *Ali-Bey* pour qu'il reprît Damas et la ſainte Jéruſalem, pendant que votre Majeſté reprendrait Giorgova. Si cette aventure de Damas eſt vraie, je n'ai plus d'inquiétude que pour le ſérail de mon cher *Mouſtapha.* On me flatte que M. le comte *Alexis Orlof* eſt maître du Négrepont; cela me donne des eſpérances pour Athènes à laquelle je ſuis toujours attaché en faveur de *Sophocle*, d'*Euripide*, de *Ménandre*, et du vieil *Anacréon* mon confrère, quoique les Athéniens

ſoient devenus les plus pauvres poltrons du continent. Mais d'où vient que Raguſe, l'ancienne Epidaure (à ce qu'on dit), laquelle appartint ſi long-temps à l'empire d'Orient, c'eſt-à-dire au vôtre, ſe met-elle ſous la protection de l'empire d'Occident? Y a-t-il donc d'autre protection à préſent que celle de mon héroïne? que font les *ſavii-grandi* de Veniſe? pourquoi ne reprennent-ils pas le royaume de *Minos*, pendant que les braves *Orlof* prennent le royaume de *Philoctète*? C'eſt qu'il n'y a actuellement rien de grand dans l'Europe que mon auguſte *Catherine II*, à qui j'ai voué mes derniers ſoupirs.

J'étais bien malade; la nouvelle de Giorgova m'a reſſuſcité pour quelque temps, et je reſpire encore avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance pour votre Majeſté impériale.

Le vieux malade de Ferney.

1771.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 novembre.

MADAME,

Les malheurs ne pouvaient arriver à votre Majeſté impériale ni par vos braves troupes ni par votre ſublime et ſage adminiſtration ; vous ne pouviez ſouffrir que par les fléaux qui ont de tout temps déſolé la nature humaine. La maladie contagieuſe qui afflige Moſcou et ſes environs eſt venue, dit-on, de vos victoires mêmes. On débite que cette contagion a été apportée par des dépouilles de quelques turcs vers la mer Noire. *Mouſtapha* ne pouvait donner que la peſte dont ſon beau pays eſt toujours attaqué. C'était aſſurément une raiſon de plus pour tous les princes vos voiſins de ſe joindre à vous et d'exterminer ſous vos auſpices les deux grands fléaux de la terre, la peſte et les Turcs. Je me ſouviens qu'en 1718 nous arrêtâmes la peſte à Marſeille ; je ne doute pas que votre Majeſté impériale ne prenne encore de meilleures meſures que celles qui furent priſes alors par notre gouvernement. L'air ne porte point cette contagion, le froid

la diminue, et vos foins maternels la diffiperont; l'infame négligence des Turcs augmenterait votre prévoyance, fi quelque chofe pouvait l'augmenter.

1771.

On parle d'une difette qui fe fait fentir dans votre armée navale. Mais je ne la crois pas, puifque c'eft un des braves comtes *Orlof* qui la commande. C'en ferait trop d'éprouver à la fois trois faveurs dont le prophète *Gad* en donna une à choifir à votre petit prétendu confrère *David*, pour avoir fait le dénombrement de fa chétive province.

J'éprouve auffi des fléaux dans mes villages; le malheur fe fourre dans les trous de fouris, comme il marche la tête levée dans les grands empires. Ma colonie d'horlogers a effuyé des perfécutions; mais je les ai tirés d'affaire à force d'argent, et j'efpère toujours qu'ils pourront vous fervir à établir un commerce utile entre vos Etats et la Chine. En vérité, j'aurais mieux aimé les faire travailler fur les bords du Volga que fur ceux du lac de Genève.

Chaffez à jamais la pefte et les Ottomans au-delà du Danube; et recevez, Madame, avec votre bonté ordinaire le profond refpect et l'attachement inviolable du vieil hermite de Ferney pour votre Majefté impériale.

1771.

LETTRE XCVIII

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{18}{29}$ novembre.

MONSIEUR, pour faire tenir votre lettre au ſeigneur *Mouſtapha*, le maréchal *Romanzof* a envoyé, le mois paſſé, le général-major *Veiſmann* au-delà du Danube. Après avoir fait ſauter en l'air deux petits forts qui barraient ſon chemin, il a marché vers Balada où le grand-viſir était campé : il a pris cette place, a battu les troupes du viſir, s'eſt emparé du canon fondu l'an paſſé par M. *Tott* à Conſtantinople; enſuite il eſt entré poliment dans le camp du viſir pour le voir et lui parler, mais il ne l'y a pas trouvé.

Nos troupes légères ſe ſont portées juſqu'au mont Hémus ſans rencontrer à qui s'adreſſer. Alors M. *Veiſmann*, croyant ſa commiſſion achevée, retourna vers Iſacki qu'il raſa. Pendant ce temps-là un autre général-major a pris les forts de Matelina et de Girſova ; et le lieutenant-général *Eſſen* s'amuſait à battre quarante mille turcs commandés par *Mouſſou-Ouglou*, ci-devant viſir, qui s'était avancé en Valachie.

Après la défaite de *Mouſſou*, Giurgi fut repris. Les deux rives du Danube, depuis cet endroit juſqu'à la mer Noire, ſont préſentement nettoyées de Turcs, comme une maiſon hollandaiſe l'eſt de la pouſſière. Tout ceci s'eſt paſſé du 20 au 27 octobre, vieux ſtyle.

Conſolez-vous, Monſieur, votre cher *Ali-Bey* eſt maître de Damas.

Nous avons ici préſentement le halga ſultan frère du kan, indépendant de la Crimée, par la grâce de DIEU et des armes de la Ruſſie : c'eſt un jeune homme de vingt-cinq ans, plein d'eſprit et du déſir de s'inſtruire.

J'ai à vous dire que les maladies à Moſcou ſont réduites, par les ſoins infatigables du comte *Orlof*, à un dixième de ce qu'elles étaient. Ses frères ont fait le diable à quatre dans l'Archipel; ils ont partagé leur flotte en deux : l'aîné a fait pluſieurs deſcentes depuis le cap Matapan juſqu'à Lemnos, a enlevé à l'ennemi des magaſins et des bâtimens, et a détruit ce qu'il n'a pu emporter; le cadet en a fait autant ſur les côtes d'Aſie et d'Afrique; mais ſa maladie très-ſérieuſe l'a obligé de revenir à Livourne.

Si ces nouvelles, Monſieur, peuvent vous rendre la ſanté, elles auront un nouveau mérite à mes yeux, parce qu'on ne ſaurait s'intéreſſer plus vivement que je le fais à tout ce qui vous regarde.

1771. Dites-moi, je vous prie, ſi l'édition de l'Encyclopédie qu'on fait à Genève eſt avouée par les auteurs de la première ; les éditeurs nouveaux m'ont demandé des mémoires ſur la Ruſſie pour les y inſérer.

CATERINE.

LETTRE XCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

MADAME,

Je vois, par la lettre dont votre Majeſté impériale m'honore du 6 octobre, vieux ſtyle, que vous êtes née pour inſtruire les hommes autant que pour les gouverner.

La populace ſera difficilement inſtruite ; mais tous ceux qui auront reçu une éducation ſeulement tolérable, profiteront de plus en plus des lumières que vous répandez. Il eſt triſte que l'archevêque de Moſcou ait été le martyr de la *bonne Vierge ;* les barbares imbécilles, ſuperſtitieux et ivrognes, qui l'ont tué, méritent ſans doute un châtiment qui faſſe impreſſion ſur ces têtes de buffles. Je ſuis perſuadé que, depuis la mort du fils

de la *ſainte Vierge*, il n'y a preſque point eu de jour où quelqu'un n'ait été aſſaſſiné à ſon occaſion ; et à l'égard des aſſaſſinats en front de bandière, dont le fils et la mère ont été le prétexte, ils ſont en grand nombre et trop connus. Le meurtre de l'archevêque eſt bien puniſſable ; je trouve celui du chevalier de *la Barre* plus horrible, parce qu'il a été commis de ſang froid par des hommes qui devaient avoir du ſens commun et de l'humanité.

1771.

Je rends grâce à la nature de ce que la maladie épidémique de Moſcou n'eſt point la peſte. Ce mot effrayait nos pays méridionaux. Chacun débitait des contes funeſtes. Les menſonges imprimés qui courent tous les jours ſur votre empire, font bien voir comment l'hiſtoire était écrite autrefois. Si le roi d'Egypte avait perdu une douzaine de chevaux, on diſait que l'*Ange exterminateur* était venu tuer tous les quadrupèdes du pays.

M. le grand-maître *Orlof* eſt un ange *conſolateur*, il a fait une action héroïque. Je conçois qu'elle a dû bien émouvoir votre cœur partagé entre la crainte et l'admiration; mais vous devez être moins ſurpriſe qu'une autre : les grandes actions ſont de votre compétence. Je remercie votre Majeſté impé-

1771. riale de tout ce qu'elle daigne m'apprendre ſur la Sibérie méridionale ; elle m'en dit plus en dix lignes que l'abbé *Chappe* dans un in-folio. Si vous le permettez , cela entrera dans un ſupplément aux Queſtions , qu'on prépare à préſent au mont Krapac. J'avoue que je ſuis fort étonné des ſquelettes d'éléphans trouvés dans le nord de la Sibérie. Je crois difficilement à l'ivoire foſſile , et j'ai auſſi beaucoup de peine à croire à de véritables dents d'éléphans enterrées trente pieds ſous les glaces ; mais je crois la nature capable de tout , et il ſe pourrait bien faire (en expliquant les choſes reſpectueuſement) que l'*Adam* des Hébreux , connu jadis d'eux ſeuls , fût de très - fraîche date : ſix mille ans ſont en effet bien peu de choſe.

Votre Majeſté , qui m'a déjà donné tant de marques de bonté , veut m'envoyer quelques productions de la Sibérie. J'oſerais lui demander de la graine de ces beaux cèdres qui n'ont pas de peine à ſurpaſſer ceux du Liban , car le Liban n'en a preſque plus ; je les planterais dans mon hermitage , où il fait quelquefois preſque auſſi froid qu'en Sibérie. Je ſais bien que je ne les verrai pas croître ; mais la poſtérité les verra , et elle dira : Voilà les bienfaits de celle qui érigea le temple de mémoire.

1771.

Les artiſtes de Ferney ont reçu l'argent que votre Majeſté a eu la bonté de leur envoyer. Ils ſont à vos pieds comme moi. Je ne me ſouvenais pas de vous avoir parlé d'une pendule ; mais ſi vous en voulez, vous en aurez inceſſamment; votre Majeſté n'aurait qu'à fixer le prix, je lui réponds qu'elle ſerait bien ſervie, et à bon compte. Ce n'eſt peut-être pas le temps de propoſer un commerce de pendules et de montres avec la Chine ; mais votre univerſalité fait tout à la fois. C'eſt-là, ſelon mon avis, la vraie grandeur, la vraie puiſſance.

Les Génevois ont bien établi un petit commerce de montres à Canton; votre Majeſté pourrait en établir un dans l'endroit où les Ruſſes commercent avec les Chinois. Un homme de confiance pourrait envoyer de Pétersbourg à Ferney les ordres auxquels on ſe conformerait; mais j'ai bien peur que ce plan ne tienne un peu de la propoſition des chars de guerre de *Cyrus*. Vous avez très-bien battu les Turcs ſans le ſecours de ces beaux chars de guerre à la nouvelle mode.

Je me flatte qu'à préſent le comte *Alexis Orlof* leur a pris le Négrepont ſans aucun char : il ne vous faut que des chars de triomphe. Je me mets de loin derrière eux et je crie *io trionfo* d'une voix très-faible et très-caſſée,

1771. mais qui part d'un cœur pénétré de tout ce que votre Majesté impériale peut inspirer à l'hermite, &c.

LETTRE C.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 3 décembre.

MADAME,

VOILA sans doute une belle action que les Confédérés ont faite. Je ne doute pas que le révérend père *Ravaillac* et le révérend père *Poignardini* n'aient été les confesseurs de ces messieurs, et qu'ils ne les aient munis du pain des forts, comme le dit le révérend père *Strada*, en parlant du bienheureux *Balthazar Gérard*, assassin du prince d'Orange; Du moins, votre pauvre archevêque de Moscou n'a été tué que par des gueux ivres, par une populace effrénée que la raison ne peut jamais gouverner, et qu'il faut emmuseler comme des ours; mais le roi de Pologne a été trahi, assailli, frappé, par des gentilshommes qui parlent latin, qui lui avaient juré obéissance.

On dit qu'on a imprimé, dans les Etats de

de votre Majesté impériale, une relation de cette conspiration étonnante. Oserais-je vous supplier de daigner m'en faire parvenir un exemplaire? Il pourrait me servir en temps et lieu, supposé que j'aye encore quelque temps à vivre. J'avoue que j'ai la faiblesse d'aimer la vie, quand ce ne serait que pour voir l'estampe de votre temple de mémoire, et celle de votre statue érigée vis-à-vis celle de *Pierre le grand.*

1771.

Nous sommes inondés de tant de nouvelles que je n'en crois aucune. La Renommée est une déesse qui n'acquiert le sens commun qu'avec le temps; encore même ne l'acquiert-elle pas toujours. L'histoire la plus vraie est mêlée de mensonges, comme l'or dans la mine est souillé par des métaux étrangers; mais les grandes actions, les grands monumens restent à la postérité. La gloire se dégage des lambeaux dont on la couvre, et paraît à la fin dans toute sa splendeur. Heureux l'écrivain qui donnera dans un siècle l'histoire de *Catherine II!*

Nous avons toujours dans notre voisinage un comte *Orlof*, en Suisse, avec sa famille, tandis que les autres vous servent sur terre et sur mer. M. *Polianski* nous fait l'honneur de venir quelquefois à Ferney; il nous enchante par tout ce qu'il nous dit de la

1771. magnificence de votre cour, de votre affabilité, de votre travail aſſidu, de la multiplicité des grandes choſes que vous faites en vous jouant. Enfin, il me met au déſeſpoir d'avoir près de quatre-vingts ans, et de ne pouvoir être témoin de tout cela. M. *Polianski* a un déſir extrême de voir l'Italie, où il apprendrait plus à ſervir votre Majeſté impériale que dans le voiſinage de la Suiſſe et de Genève ; il attend ſur cela vos ordres et vos bontés depuis long-temps. C'eſt un très-bon homme, dont le cœur eſt véritablement attaché à votre Majeſté.

Nous voici dans un temps, Madame, où il n'y a pas moyen de prendre de nouvelles provinces à mon cher ami *Mouſtapha.* J'en ſuis fâché ; mais je le prie d'attendre au printemps.

Je renouvelle mes vœux pour la conſtante proſpérité de vos armes, pour votre ſanté, pour votre gloire, pour vos plaiſirs. Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale avec la plus ſenſible reconnaiſſance et le plus profond reſpect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CI.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

MADAME,

J'IMPORTUNE votre Majeſté impériale de mes félicitations, et de mes battemens de mains : on n'a jamais fait avec elle. Une ville n'eſt pas plutôt priſe, qu'une autre eſt rendue. A peine les Turcs ſont-ils battus ſur la rive gauche du Danube, qu'ils ſont défaits ſur la rive droite ; ſi on leur prend cent canons à Giorgiova, on leur en prend cent cinquante dans une bataille. Voilà du moins ce qu'on me dit, et ce qui me comble de joie.

J'eſpère par-deſſus tout cela que l'attentat des Confédérés ſera pour vous un nouveau ſujet de gloire.

Votre Majeſté me permettrait-elle de joindre à ce petit billet une requête de mes colons ? Vous vous ſouvenez que vous trouvâtes dans leurs caiſſes plus de montres qu'ils n'en avaient ſpécifié dans leurs factures. Les artiſtes qui, par l'oubli de leur facture,

1771. n'ont pas été compris dans le payement ordonné par votre Majeſté, ſe jettent à vos pieds ; ce ſont des gens dont toute la fortune eſt dans leurs doigts. Il ne s'agit que de deux cents quarante-ſept roubles, à ce que je crois.

Il y a un de mes artiſtes qui fait des montres en bagues, à répétition, à ſecondes, quart et demi-quart, et à carrillon. C'eſt un prodige bien ſingulier ; mais ces bagatelles difficiles ne ſont pas dignes de l'héroïne qui venge l'Europe de l'inſolence des Turcs, malgré une partie de l'Europe.

Le roi de Pruſſe s'eſt amuſé à faire un poëme épique contre les Confédérés. Je crois que M. l'abbé d'*Oliva* payera les frais de l'impreſſion.

Que votre Majeſté impériale daigne agréer le profond reſpect, l'attachement, l'admiration, la reconnaiſſance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CII.

1771.

DE L'IMPERATRICE.

Ce $\frac{3}{14}$ décembre.

MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre du 18 novembre. Grâces aux arrangemens pris par le comte *Orlof* à Mofcou, il n'y avait, le 28 de ce même mois, que deux perfonnes de mortes dans cette ville, de la contagion dont vos pays méridionaux ont fi grand effroi, et avec raifon. Mais il y a encore des malades; les médecins affurent que les deux tiers en réchapperont. Ce qu'il y a de fingulier, c'eft qu'aucune perfonne de qualité n'en a été attaquée, et qu'il eft mort plus de femmes que d'hommes. Dans les corps difféqués, on a trouvé que le fang s'était réfugié dans le cœur et les poumons; qu'il n'y en avait pas une goutte dans les veines; que tous les remèdes étaient mortels, hors ceux qui provoquaient la fueur.

Je vous enverrai inceffamment des noix de cèdre de Sibérie; j'ai fait écrire au gouverneur de m'en envoyer de toutes fraîches. Vous les aurez vers le printemps.

1771.

Les contes de l'abbé *Chappe* ne méritent guère de croyance. Je ne l'ai jamais vu; et cependant il prétend dans son livre avoir mesuré, dit-on, des bouts de bougie dans ma chambre, où il n'a jamais mis le pied. Ceci est un fait.

Votre lettre me tire d'inquiétude au sujet de l'argent des montres, puisqu'enfin il est arrivé. Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne serait pas impossible d'y parvenir en s'adressant à quelque comptoir d'ici, qui trouvera bien le moyen de les faire parvenir à la frontière de la Chine; car, quoi qu'en disent certains écrivains, la couronne ne fait plus ce commerce.

Les tableaux que j'ai fait acheter en Hollande, de la collection de *Brankam*, ont tous péri sur les côtes de Finlande. Il faudra s'en passer. J'ai eu du guignon cette année; en pareil cas, il n'y a d'autre ressource que de s'en consoler.

Je vous ai mandé les nouvelles que j'ai reçues de mes armées de terre et de mer : il ne me reste donc en ce moment, Monsieur, que de vous renouveler tous les sentimens que vous me connaissez.

CATERINE.

LETTRE CIII.

1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier janvier.

MADAME,

Je ſouhaite à votre Majeſté impériale, pour l'année 1772, non pas augmentation de gloire, car il n'y a plus moyen, mais augmentation de croquignoles ſur le nez de *Mouſtapha* et de ſes viſirs, quelques victoires nouvelles, votre quartier général à Andrinople, et la paix.

La lettre de votre Majeſté impériale, du 18 novembre, v. ſt., peut me faire vivre encore pour le moins cette année biſſextile. Si vous aviez pris la mode des anciens Romains en tout, vos lettres ſeraient toujours farcies de lauriers. Je voudrais que le frère du nouveau *Thoas* de la Tauride pût voyager dans nos climats, et que je puſſe l'entendre. Je ſerais bien charmé d'apprendre à nos Velches qu'il y a un bel-eſprit dans le pays où *Iphigénie* égorgeait, en qualité de religieuſe, tous les étrangers, en l'honneur d'une vilaine

1772. ſtatue de bois, toute ſemblable à Notre-Dame miraculeuſe de Czenſtokova.

Je ne ſais encore, Madame, ſi c'était la vraie peſte qui s'était emparée de Moſcou; mais elle eſt dans notre voiſinage. Elle a envoyé devant DIEU cinq cents cinquante perſonnes à Crémone, en un jour, à ce que dit la renommée. Pour peu qu'elle ait duré huit jours, il n'y a plus perſonne dans cette ville. On prétend qu'elle eſt venue de la foire de Sinigaglia, pays appartenant à mon ſaint-père le pape, ſur la côte de la mer Adriatique. Les papes ne pouvant plus détrôner les princes, leur envoient ce fléau de DIEU pour les amener à réſipiſcence. Mais la peſte étant venue par le voiſinage de Notre-Dame de Lorette, elle pourra bien paſſer par Rome. Il ſerait triſte que le grand inquiſiteur et le ſacré collége euſſent le charbon.

Le fait eſt que Genève, ma voiſine, tremble de tout ſon cœur, attendu qu'elle a plus de commerce avec Crémone qu'avec Rome; mais ſurement les proceſſions des catholiques auront purifié l'air avant que la peſte vienne à Ferney, qui eſt tout au beau milieu des hérétiques.

Une autre peſte eſt celle des Confédérés de Pologne; je me flatte que votre Majeſté impériale

impériale les guérira de leur maladie contagieuse. Nos chevaliers velches, qui ont été porter leur inquiétude et leur curiosité chez les Sarmates, doivent mourir de faim, s'ils ne meurent pas du charbon. Voilà une plaisante croisade qu'ils ont été faire. Cela ne servira pas à faire valoir la prudence et la galanterie de ma chère nation.

Votre Majesté me demande si les auteurs de l'Encyclopédie avouent l'édition de Genève? Ils la souffrent; mais ils n'en sont pas les maîtres. Elle devait se faire à Paris; notre inquisition ne l'a pas permis. Les libraires de Paris se sont associés avec ceux de Genève pour cet ouvrage, qui ne sera fait de plusieurs années. Ils en sont les maîtres, et ils font travailler des auteurs à tant la feuille, comme je fais travailler mes manœuvres dans mon jardin à tant la toise. Ils ont fait écrire à M. le prince *Gallitzin*, à la Haie, et lui ont demandé sa protection pour obtenir des supplémens; ils ont raison: les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. de *Tott*. Ce M. de *Tott*, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit; c'est dommage qu'il ait pris le parti de *Moustapha*.

Je suis fâché qu'*Ali-Bey*, le prince *Héraclius*, le prince *Alexandre*, ne connaissent point

1772. les fêtes de nos remparts, nos admirables opéra-comiques, notre fax-hall perfectionné, et qu'ils ne fachent pas danfer le menuet proprement.

Je me mets aux pieds de votre Majefté impériale pour l'année 1772, dont je compte voir le premier jour, car elle commence aujourd'hui; et perfonne n'eft sûr du fecond.

Votre admirateur et votre très-humble et très-paffionné ferviteur,

le vieux malade de Ferney.

La pefte de Crémone vient de ceffer ; on dit que ce n'eft rien ; peut-être demain recommencera-t-elle.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 14 janvier.

MADAME,

QUOI ! votre ame partagée entre la Crimée, la Moldavie, la Valachie, la Pologne, la Bulgarie, occupée à roffer le grave *Mouftapha*, et à faire occuper une douzaine d'îles dans l'Archipel par vos argonautes, daigne s'abaiffer

jufqu'à être en peine fi les horlogers de mon village ont reçu l'argent de leurs montres ! Vous êtes comme *Tamerlan* qui, le jour de la bataille d'Ancyre, ne put s'endormir jufqu'à ce que fon nain eût foupé.

1772.

J'ai mandé cependant à votre Majefté impériale qu'ils avaient tous été très-bien payés, excepté trois ou quatre pauvres diables dont on avait oublié la facture. Ma lettre eft du mois de novembre. Je me flatte qu'elle n'a pas été interceptée par M. *Pulawsky*. En tout cas, il aura vu qu'une impératrice qui entre dans les plus petits détails comme dans les plus grands, eft une perfonne qui mérite quelques confidérations et quelques ménagemens.

Je me fouviens même de vous avoir propofé, dans une de mes lettres, un commerce de montres avec le roi de la Chine ; ce qui ferait plus convenable qu'un commerce de vers, tout grand poëte qu'il eft.

Le roi de Pruffe, qui a fait un poëme contre les Confédérés, et qui fait affurément mieux des vers que tous les Chinois enfemble, peut lui envoyer fes écrits ; mais moi je ne lui enverrai que des montres.

J'avouerai même que, malgré la guerre, mon village a fait partir des caiffes de montres pour Conftantinople ; ainfi me voilà en

1772. correſpondance à la fois avec les battans et les battus.

Je ne ſais pas encore ſi *Mouſtapha* a acheté de nos montres ; mais je ſais qu'il n'a pas trouvé avec vous l'heure du berger, et que vous lui faites paſſer de très-mauvais quarts d'heure. On dit qu'il a fait pendre un évêque grec qui avait pris votre parti. Je vous recommande le mufti à la première occaſion.

Permettez-moi de dire à votre Majeſté que vous êtes incompréhenſible. A peine la mer Baltique a-t-elle englouti pour ſoixante mille écus de tableaux que vous feſiez venir pour vous de la Hollande, que vous en faites venir de France pour quatre cents cinquante mille livres. Vous achetez encore mille raretés en Italie. Mais en conſcience où prenez-vous tout cet argent ? Eſt-ce que vous auriez pillé le tréſor de *Mouſtapha*, ſans que les gazettes en euſſent parlé ? Nos Français ſont en pleine paix, et nous n'avons pas le ſou. DIEU nous préſerve de la guerre ! Il y a quatre ans qu'on recommanda à nos charités les ſoldats et les officiers français pris par les troupes de l'empereur de Maroc. Il y a un an qu'une petite frégate du roi, établie ſur le lac de Genève à quatre pas de mon village, fut confiſquée pour dettes, dans un port de Savoie : je ſauvai l'honneur de

notre marine en rachetant la frégate ; le ministère ne me l'a point payée. Si vous avez le courage de *Thomyris*, il faut que je vous soupçonne d'avoir les trésors de *Crésus* ; supposé pourtant que *Crésus* fût aussi riche qu'on le dit : car je me défie toujours des exagérations de l'antiquité, à commencer par *Salomon* qui possédait environ six milliars de roubles, et qui n'avait pas d'ouvriers chez lui pour bâtir son temple de bois.

1772.

Je n'ai pas répondu sur le champ aux deux dernières lettres dont votre Majesté impériale m'a honoré, parce que les neiges dont je suis entouré me tuent. Voilà pourquoi je voulais m'établir sur quelque côte méridionale du Bosphore de Thrace ; mais vous n'avez pas voulu encore aller jusque là, et j'en suis bien fâché.

Je me mets à vos pieds ; permettez-moi de les baiser en toute humilité, et même vos mains qu'on dit que vous avez les plus belles du monde. C'est à *Moustapha* de venir les baiser avec autant d'humilité que moi.

Le vieux malade de Ferney.

1772.

LETTRE CV.

DE L'IMPERATRICE.

Le 30 janvier. / 10 février.

MONSIEUR, vous me demandez un exemplaire imprimé de l'attentat des révérends pères poignardins confédérés pour l'amour de DIEU ; mais il n'y a point eu de relation de cette déteſtable ſcène, imprimée ici. J'ai ordonné de remettre à M. *Polianski*, votre protégé, l'argent pour ſon voyage d'Italie ; j'eſpère qu'il l'aura reçu à l'heure qu'il eſt, de même que vos colons auxquels j'ai dit d'envoyer deux cents quarante-ſept roubles qui manquent au compte qui leur a été payé ci-devant.

Dans une de vos lettres vous me ſouhaitez, entre autres belles choſes que votre amitié pour moi vous inſpire, une augmentation de plaiſirs : je vais vous parler d'une ſorte de plaiſir bien intéreſſant pour moi, et ſur lequel je vous prie de me donner vos conſeils.

Vous ſavez, car rien ne vous échappe, que cinq cents demoiſelles ſont élevées dans

1772.

une maifon ci-devant deftinée à trois cents époufes de *Notre Seigneur*. Ces demoifelles, je dois l'avouer, furpaffent notre attente ; elles font des progrès étonnans, et tout le monde convient qu'elles deviennent auffi aimables qu'elles font remplies de connaiffances utiles à la fociété. Elles font de mœurs irréprochables, fans avoir cependant l'auftérité minutieufe des reclufes. Depuis deux hivers on a commencé à leur faire jouer des tragédies et des comédies ; elles s'en acquittent mieux que ceux qui en font profeffion ici : mais j'avoue qu'il n'y a que très-peu de pièces qui leur conviennent, parce que leurs fupérieures veulent éviter de leur en faire jouer qui remuaffent trop tôt les paffions. Il y a trop d'amour, dit-on, dans la plupart des pièces françaifes, et les meilleurs auteurs même ont été fouvent gênés par ce goût ou caractère national. En faire compofer, cela eft impoffible ; ce ne font pas là des ouvrages de commande, c'eft le fruit du génie. Des pièces mauvaifes et infipides nous gâteraient le goût. Comment faire donc ? je n'en fais rien, et j'ai recours à vous. Faut-il ne choifir que des fcènes ? Mais cela eft beaucoup moins intéreffant, à mon avis, que des pièces fuivies.

Perfonne ne faurait mieux en juger que

1772. vous, Monſieur; aidez-moi, je vous prie, de vos conſeils.

J'allais finir cette lettre, lorſque je reçois la vôtre du 14 janvier. Je vois à regret que je n'ai point répondu à quatre de vos lettres; cette dernière eſt écrite avec tant de vivacité et de chaleur, qu'il ſemble que chaque nouvelle année vous rajeunit. Je fais des vœux pour que votre ſanté ſe rétabliſſe dans le cours de celle-ci.

Pluſieurs de nos officiers, que vous avez eu la complaiſance d'admettre à Ferney, ſont revenus enchantés et de vous et de l'accueil que vous leur avez fait. En vérité, Monſieur, vous me donnez des preuves bien ſenſibles de votre amitié; vous l'étendez juſqu'à nos jeunes gens avides de vous voir et de vous entendre : je crains qu'ils n'abuſent de votre complaiſance. Vous direz peut-être que je ne ſais ce que je dis, et que le comte *Théodore Orlof* a été à Genève ſans entrer à Ferney; mais j'ai bien grondé le comte *Théodore* de n'être point allé vous voir, au lieu de paſſer quatorze heures à Genève : et, s'il faut tout dire, c'eſt une mauvaiſe honte qui l'a retenu. Il prétend qu'il ne s'explique pas en français avec aſſez de facilité. A cela, je lui ai répondu qu'un des principaux mobiles de la bataille de

Tchefme était difpenfé de favoir exactement la grammaire françaife, et que l'intérêt que M. de *Voltaire* veut bien prendre à tout ce qui regarde la Ruffie, et l'amitié qu'il me marque, me fait fuppofer que peut-être il n'aurait point eu de regret (quoiqu'il n'aime pas le carnage) d'entendre les détails de la prife de la Morée et des deux journées mémorables du 24 et 26 juin 1770, de la bouche même d'un officier général auffi aimable qu'il eft brave; et qu'il lui aurait pardonné de ne pas s'expliquer exactement dans une langue étrangère que bien des naturels commencent à ignorer, s'il en faut juger par tant d'ouvrages infipides et mal écrits qu'on imprime tous les jours.

1772.

Vous vous étonnez de mes emplettes de tableaux: je ferais mieux peut-être d'en acheter moins, mais des occafions perdues ne fe retrouvent plus. Mes deniers d'ailleurs ne font pas confondus avec ceux de l'Etat; et avec de l'ordre on vient à bout de bien des chofes. Je parle par expérience.

Je m'aperçois que ma lettre devient trop longue. Je finis en vous priant de me continuer votre amitié, et d'être perfuadé que, fi la paix n'a point lieu, je ferai tout mon poffible pour vous donner le plaifir de voir *Mouftapha* encore mieux accommodé qu'il ne l'a

1772. été ci-devant. J'efpère que tous les bons chrétiens s'en réjouiront avec nous, et que, de façon ou d'autre, ceux qui ne le font point fe rangeront à la raifon par des démonftrations auffi convaincantes que deux et deux font quatre.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 février.

MADAME,

J'AI peur que votre Majefté impériale ne foit bien laffe des lettres d'un vieux raifonneur fuiffe qui ne peut vous fervir à rien, qui n'a pour vous qu'un zèle inutile, qui détefte cordialement *Mouftapha*, qui n'aime point du tout les Confédérés polaques, et qui fe borne à crier, dans fon défert, aux truites du lac de Genève : chantons *Catherine II.*

Il m'eft tombé entre les mains une petite pièce de vers d'un jeune courlandais ou courlandois qui eft venu dans mon hermitage, et que j'aime beaucoup, parce qu'il penfe comme moi. Il m'a dit qu'il n'ofait pas mettre à vos pieds ce rogaton; mais que, puifque j'avais

la hardieſſe de vous ennuyer quelquefois en proſe, il ne m'en coûterait pas davantage d'ennuyer votre Majeſté impériale en vers.

1772.

Je cède donc à l'empreſſement qu'a ce bon courlandais de vous faire bâiller ; vous recevrez ſon ode au milieu de cent paquets qui vous arriveront de la Valachie, des îles de l'Archipel, d'Archangel et de l'Italie ; mais les vers ne veulent être lus que quand on n'a rien à faire ; et je ne penſe pas que ce ſoit jamais le cas de votre Majeſté.

Après tout, elle ne doit pas être ſurpriſe qu'un courlandais faſſe des vers, puiſque le roi de Pruſſe et l'empereur de la Chine en font tous les jours. Il eſt vrai que les vers de l'empereur de la Chine ne ſont pas ſur les Confédérés, mais c'eſt aux Confédérés que le roi de Pruſſe et mon courlandais s'adreſſent.

Au reſte, Madame, nos nouvelliſtes diſent que, voyant enfin qu'il ne paraiſſait aucun *Godefroi de Bouillon*, aucun *Renaud*, aucun *Tancrède* pour ſeconder vos héros, et que perſonne ne voulait gagner des indulgences plénières en allant reprendre Jéruſalem, vous vous amuſez a négocier une trève avec ces vilains Turcs. Tout ce que vous ferez ſera bien fait ; mais je voudrais qu'ils fuſſent tous au fond de la mer Egée.

Je ne vous parle point des autres nouvelles

1772. qu'on débite; elles me déplairaient beaucoup ſi elles étaient vraies; mais je ne crois point à cette bavarde qu'on appelle la *Renommée*; je ne crois qu'à la gloire: elle eſt toujours auprès de vous. Elle ſait de quoi il s'agit, elle bâtit le temple de Mémoire à Pétersbourg, et je l'encenſe du fond de ma chaumière.

Je me mets aux pieds de la déeſſe et de la fondatrice du temple avec la reconnaiſſance, le profond reſpect et l'attachement que mon cœur lui doit.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 mars.

MADAME,

J'AI été ſur le point de délivrer pour jamais votre Majeſté impériale de l'ennui de mes inutiles lettres; et tandis que le roi de Pruſſe achevait ſon poëme contre les Confédérés, tandis qu'un de nos Français entrait, dit-on, par un trou comme un blaireau dans Cracovie, tandis que *Mouſtapha* s'obſtinait à ſe faire battre, et que l'aventure de Copenhague étonnait toute l'Europe, je me mourais tout

doucement dans mon hermitage, et je partais pour aller ſaluer ce *Pierre le grand* qui prépara tous les prodiges que vous faites, et qui ne ſe doutait pas qu'ils duſſent aller ſi loin.

1772.

Permettez qu'en recouvrant ma faible ſanté pour un temps bien court, je mette à vos pieds mes reſpects et mes chagrins. Ces chagrins ſont que des gens de ma nation s'aviſent d'aller combattre chez les Sarmates contre un roi légitimement élu, plein de vertu, de ſageſſe et de bonté, avec lequel ils n'ont rien à démêler, et qui ne les connaît pas. Cela me paraît le comble de l'abſurdité, du ridicule et de l'injuſtice.

Mon autre chagrin c'eſt que les Grecs ſoient indignes de la liberté qu'ils auraient recouvrée, s'ils avaient eu le courage de vous ſeconder. Je ne veux plus lire ni *Sophocle*, ni *Homère*, ni *Démoſthènes*. Je déteſterais juſqu'à la religion grecque ſi votre Majeſté impériale n'était pas à la tête de cette Egliſe.

Je vois bien, Madame, que vous n'êtes pas iconoclaſte, puiſque vous achetez tant de tableaux, tandis que *Mouſtapha* n'en a pas un. Il y a dans le monde un portrait que je préfère à toute la collection de tableaux dont vous allez embellir votre palais ; je l'ai mis ſur ma poitrine lorſque j'ai cru mourir, et j'imagine que ce topique m'a conſervé un peu de vie.

1772. J'emploie le peu qui m'en refte à gémir fur la Pologne, à faire des vœux pour *Ali-Bey*, à dire des injures à *Mouftapha*, à vous fouhaiter une longue file de profpérités, tous les plaifirs poffibles, et tous les lauriers, dont vous avez déjà une collection plus grande que celle de vos tableaux.

Que votre Majefté impériale daigne agréer avec fa bonté ordinaire le profond refpect, l'attachement et les bavarderies de l'hermite du mont Jura.

J'apprends dans le moment que mes horlogers de Ferney ont eu la hardieffe d'écrire à votre Majefté ; je ne doute pas qu'elle ne pardonne à la liberté qu'ils ont prife de la remercier.

LETTRE CVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 mars.

MADAME,

La lettre de votre Majefté impériale du 30 janvier, vieux ftyle, bien ou mal datée, femble m'avoir ramené, comme vos lettres à vos généraux d'armée femblent devoir faire tomber *Mouftapha* en faibleffe.

1772.

L'article de vos cinq cents demoiſelles m'intéreſſe infiniment. Notre Saint-Cyr n'en a pas deux cents cinquante. Je ne ſais ſi vous leur faites jouer des tragédies ; tout ce que je ſais, c'eſt que la déclamation, ſoit tragique, ſoit comique, me paraît une éducation excellente, qui donne de la grâce à l'eſprit et au corps, qui forme la voix, le maintien et le goût ; on retient cent paſſages qu'on cite enſuite à propos, cela répand des agrémens dans la ſociété, cela fait tous les biens du monde.

Il eſt vrai que toutes nos pièces roulent ſur l'amour : c'eſt une paſſion pour laquelle j'ai le plus profond reſpect ; mais je penſe, comme votre Majeſté, qu'il ne faut pas qu'elle ſe développe de très-bonne heure. On pourrait, ce me ſemble, retrancher de quelques comédies choiſies les morceaux les plus dangereux pour de jeunes cœurs, en laiſſant ſubſiſter l'intérêt de la pièce ; il n'y aurait peut-être pas vingt vers à changer dans le Miſanthrope, et pas quarante lignes dans l'Avare.

Si ces demoiſelles jouent des tragédies, un jeune homme de mes amis en a fait une depuis peu, dans laquelle on ne peut pas dire que l'amour joue un rôle : ce ſont deux eſpèces de tartares qui ſe regardent plutôt comme époux que comme amans; je l'enverrai

1772. à votre Majeſté impériale dès qu'elle ſera imprimée. Si elle juge qu'on puiſſe former un théâtre de nos meilleurs auteurs, pour l'éducation de votre Saint-Cyr, je ferai venir de Paris des tragédies et des comédies en feuilles; je les ferai brocher avec des pages blanches, ſur leſquelles je ferai écrire les changemens néceſſaires pour ménager la vertu de vos belles demoiſelles. Ce petit travail ſera pour moi un amuſement, et ne nuira pas à ma ſanté, toute faible qu'elle eſt. Je ſerai d'ailleurs ſoutenu par le plaiſir de faire quelque choſe qui puiſſe vous plaire.

Je ſuppoſe que votre bataillon de cinq cents filles eſt un bataillon d'amazones, mais je ne ſuppoſe pas qu'elles banniſſent les hommes; il faut bien qu'en jouant des pièces de théâtre, la moitié pour le moins de ces jeunes héroïnes faſſe des perſonnages de héros; mais comment feront-elles celui de vieillard dans les comédies? En un mot, j'attends les inſtructions et les ordres de votre Majeſté ſur tout cela.

Je doute que *Mouſtapha* donne une ſi bonne éducation aux filles de ſon ſérail. Je le crois d'ailleurs, en comique, un fort mauvais plaiſant; et en tragique, je ne le crois pas un *Achille*.

Ce que j'admire, Madame, c'eſt que vous

ſatisfaites

satisfaites à tout : vous rendez votre cour la plus aimable de l'Europe, dans le temps que vos troupes sont les plus formidables. Ce mélange de grandeur et de grâces, de victoires et de fêtes, me paraît charmant. Tout mon chagrin est d'être dans un âge à ne pouvoir être témoin de tous vos triomphes en tant de genres, et d'être obligé de m'en rapporter à la voix de l'Europe.

1772.

J'ai bien un autre chagrin, c'est que mes compatriotes soient dans Cracovie, au lieu d'être à Paris. Je ne peux pas dire que je souhaite qu'ils vous soient présentés avec le grand-visir par quelques-uns de vos officiers : cela ne serait pas honnête, et on dit qu'il faut être bon citoyen ; j'attends le dénouement de cette affaire, et celui de la pièce que l'on joue actuellement en Danemarck.

Le vieux malade se met aux pieds de votre Majesté impériale avec le profond respect et l'attachement qu'il conservera jusqu'au dernier moment de sa vie.

LETTRE CIX.

1772.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{19}{30}$ de mars.

MONSIEUR, j'ai reçu successivement vos deux lettres du 12 février et du 6 mars. Je n'y ai pas répondu plutôt à cause d'une blessure que je me suis faite par mal-adresse à la main droite, ce qui m'a empêché d'écrire pendant quelques semaines ; à peine pouvais-je signer.

Votre dernière lettre m'a vraiment alarmée sur l'état où vous avez été ; j'espère que celle-ci vous trouvera rétabli. L'ode de M. *Dastec* n'est point l'ouvrage d'un malade. Si les hommes pouvaient devenir sages, il y a long-temps que vous les auriez rendus tels. Oh, que j'aime vos écrits ! il n'y a rien de mieux selon moi. Si ces fous de confédérés étaient des êtres capables de raison, vous les auriez persuadés, vous les auriez ramenés au droit sens ; mais je sais un remède qui les guérira.

Si la guerre continue, il ne nous restera guère plus que Byzance à prendre, et en vérité je commence à croire que cela n'est pas impossible ; mais il faut être sage et dire avec

ceux qui le ſont, que la paix vaut mieux que la plus belle guerre du monde. Tout cela dépend du ſeigneur *Mouſtapha*. Je ſuis prête à l'une comme à l'autre : et quoiqu'on vous diſe que la Ruſſie eſt ſur les dents, n'en croyez rien ; elle n'a pas encore touché à mille reſſources que d'autres puiſſances ont épuiſées, même en temps de paix. De trois ans elle n'a impoſé aucune nouvelle taxe : non que cela ne fût feſable, mais parce que nous avons ſuffiſamment ce qu'il nous faut.

1772.

Je ſais que les chanſonniers de Paris ont débité que j'avais fait enrôler le huitième homme : c'eſt un menſonge groſſier et qui n'a pas le ſens commun. Apparemment qu'il y a chez vous des gens qui aiment à ſe tromper ; il faut leur laiſſer ce plaiſir, parce que tout eſt au mieux dans ce meilleur des mondes poſſibles, ſelon le docteur *Pangloſs*.

Les procédés de M. *Tronchin* envers moi ſont les plus honnêtes du monde. Je ſuis comme l'impératrice *Théodora*, j'aime les images ; mais il faut qu'elles ſoient bien peintes.

J'ai reçu la lettre de vos horlogers. Je vous envoie ces noiſettes qui contiennent le germe de l'arbre qu'on appelle cédre de Sibérie. Vous pouvez les faire planter en terre ; ils ne ſont rien moins que délicats. Si vous en voulez

1772. plus que ce paquet n'en contient, je vous en enverrai.

Recevez mes remercîmens de toutes les amitiés que vous me témoignez, et ſoyez aſſuré de toute mon eſtime.

CATERINE.

LETTRE CX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{23}{3}$ mars. d'avril.

MONSIEUR, votre lettre du 12 mars m'a cauſé un contentement bien grand. Rien ne ſaurait arriver de plus heureux à notre communauté que ce que vous me propoſez. Nos demoiſelles jouent la comédie et la tragédie : elles ont donné Zaïre l'année paſſée, et pendant ce carnaval elles ont repréſenté Zémire, tragédie ruſſe, et la meilleure de M. *Somorocof*, dont vous aurez entendu parler. Ah ! Monſieur, vous m'obligerez infiniment ſi vous entreprenez, en faveur de ces aimables enfans, le travail que vous nommez un amuſement, et qui coûterait tant de peine à tout autre. Vous me donnerez par là une marque bien ſenſible de cette amitié dont je fais un cas ſi diſtingué.

D'ailleurs ces demoiſelles, je dois l'avouer, ſont charmantes, et tous ceux qui les voient, l'avouent auſſi. Il y en a de quatorze à quinze ans. Si vous les voyiez, je ſuis perſuadée qu'elles s'attireraient votre approbation. J'ai été plus d'une fois tentée de vous envoyer quelques-uns des billets que j'ai reçus d'elles, et qui aſſurément n'ont pas été compoſés par leurs maîtres; ils ſont trop naturels et trop enfantins. On y voit répandus ſur chaque ligne l'innocence, l'agrément et la gaieté de leur eſprit.

Je ne ſais ſi ce bataillon de filles, comme vous le nommez, produira des amazones; mais nous ſommes très-éloignés, je vous l'avoue, de faire des religieuſes. Nous les élevons au contraire pour les rendre les délices des familles où elles entreront; nous ne les voulons ni prudes ni coquettes, mais aimables, et en état d'élever leurs enfans, d'avoir ſoin de leur maiſon.

Voici comment on s'y prend pour diſtribuer les rôles des pièces de théâtre : on leur dit qu'une telle pièce ſera jouée, et on leur demande qui veut jouer tel rôle; il arrive ſouvent qu'une chambrée entière apprend ce rôle ; après quoi on choiſit celle qui s'en acquitte le mieux. Celles qui jouent les rôles d'hommes portent dans les comédies une

1772. eſpèce de frac long, que nous appelons la mode de ce pays-là. Dans la tragédie, il eſt aiſé d'habiller nos héros convenablement, et pour la pièce et pour leur état. Les vieillards ſont les rôles les plus difficiles et les moins bien rendus : une grande perruque et un bâton ne rident point l'adoleſcence ; ces rôles ont été un peu froids juſqu'ici. Nous avons eu ce carnaval un petit-maître charmant, un *Blaiſe* original, une dame de *Croupillac* admirable, deux ſoubrettes et un *Avocat patelin* à ravir, et un *Jaſmin* très-intelligent.

Je ne ſais pas comment *Mouſtapha* penſe ſur l'article de la comédie ; mais, il y a quelques années, il donna au monde le ſpectacle de ſes défaites ſans pouvoir ſe réſoudre à changer de rôle. Nous avons ici le kalga ſultan, frère du kan, très-indépendant, de la Crimée, par la grâce de DIEU et les armes de la Ruſſie. Ce jeune prince tartare eſt d'un caractère doux ; il a de l'eſprit ; il fait des vers arabes ; il ne manque aucun de nos ſpectacles ; il s'y plaît ; il va à ma communauté les dimanches après dîné (lorſqu'il eſt permis d'y entrer), pendant deux heures, pour voir danſer les demoiſelles. Vous direz que c'eſt mener le loup au bercail ; mais ne vous effarouchez point : voici comme on s'y prend.

Il y a une très-grande ſalle dans laquelle on

a placé un double rang de baluſtrades ; les enfans danſent dans l'intérieur ; le monde eſt rangé autour des baluſtrades, et c'eſt l'unique occaſion que les parens ont de voir nos demoiſelles, auxquelles il n'eſt point permis de ſortir de douze ans de la maiſon.

1772.

Il eſt à appréhender que cette malheureuſe hiſtoire du Danemarck ne ſoit pas la ſeule qui s'y paſſe. Je crois avoir répondu, Monſieur, à toutes vos queſtions. Donnez-moi au plutôt des nouvelles ſatisfeſantes ſur votre ſanté, et ſoyez perſuadé que je ſuis toujours la même.

CATERINE.

1772.

LETTRE CXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 mai.

MADAME,

Le vieux malade de Ferney a reçu presque en même temps de votre Majesté impériale les deux lettres dont elle l'a honoré, l'une en date du 15 mars, et l'autre du 3 avril, avec le paquet contenant les fruits de cédre du Liban, que les dix tribus chassées par le bon *Salmanazar* ont sans doute transplanté en Sibérie.

Votre Majesté me comble toujours de faveurs. Je vais semer ces petites féves dès que la saison le permettra. Ces cédres-là ombrageront peut-être un jour des génevois; mais, du moins, ils n'auront pas sous leurs ombrages des rendez-vous de confédérés sarmates.

J'ai enfin eu l'honneur de voir un des cinq *Orlof*: les héros qu'on appelle les fils *Aimon*, ne sont qu'au nombre de quatre; ceux-ci sont cinq. J'ai vu celui qui ne se mêle de rien, et qui est philosophe: il m'a étonné, et mes regrets ont redoublé de n'avoir pu jouir de

l'honneur

l'honneur de voir les quatre autres ; mais votre Majesté fait que je mourrai avec un regret plus cuifant.

1772.

Nos extravagans de chevaliers errans qui ont couru fans miffion vers la zone glaciale combattre pour le *liberum veto*, méritent affurément toute votre indignation ; mais les dévots à Notre-Dame de Czenftokova, font cent fois plus coupables. Du moins nos don *Quichottes* velches ne peuvent fe reprocher ni baffeffe, ni fanatifme : ils ont été très-mal inftruits, très-imprudens et très-injuftes.

J'étais moi-même bien mal inftruit, ou plutôt auffi aveugle des yeux de l'ame que de ceux du corps, de ne pas comprendre ce que le roi de Pruffe m'écrivait, il y a environ un an : *Vous verrez un dénouement auquel perfonne ne s'attend.* J'avais toujours mon *Mouftapha* en tête ; ma chimère fur les frontières de ma Suiffe, était que, grâce à mon héroïne, il n'y eût plus de turcs en Turquie. Elle prenait dès ce temps-là même un parti encore plus noble et plus utile, celui de détruire l'anarchie en Pologne, en rendant à chacun ce que chacun croit lui appartenir, et en commençant par elle-même.

Mais qui fait fi, après avoir exécuté ce grand projet, elle n'achèvera pas l'autre, et fi un jour elle n'aura pas trois capitales,

1772. Pétersbourg, Mofcou et Byzance? Cette Byzance eft plus agréablement fituée que les deux autres. Il en fera de votre féjour fur le Bofphore de Thrace comme de mes cèdres du Liban; je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront.

Je ne verrai pas non plus votre Saint-Cyr, qui eft fort au-deffus de notre Saint-Cyr. Nos demoifelles feront très-dévotes et très-honnêtes, mais les vôtres joindront à ces deux bonnes qualités, celle de jouer la comédie, comme elles fefaient autrefois chez nous. L'article de la barbe vous embarraffe; mais fi *Efther* n'avait point de barbe, *Mardochée* en avait. On prétend même que lorfque la *Mardochée*, ornée d'une très-courte barbe blonde, vint un jour répéter fon rôle avec *Efther*, tête à tête dans fa chambre, cette *Efther* toute étonnée, lui dit: Eh, mon Dieu! ma fœur, pourquoi avez-vous mis votre barbe à votre menton? Quoi qu'il en foit, votre Majefté impériale allie à merveille le temporel et le fpirituel. Elle envoie d'un côté des plénipotentiaires, et de l'autre des troupes victorieufes; ainfi elle donnera la paix à main armée; on ne la donne guère autrement.

Enfin, je triomphe auffi dans mon coin. J'ai toujours foutenu contre mes contradicteurs opiniâtres que vous viendriez à bout

de tout. Il ſemble que votre courage avait paſſé dans ma tête. Aucun de mes anti-raiſonneurs ne m'a intimidé pendant quatre ans. J'ai enfin gagné obſcurément ma gageure, quand vous êtes montée au faîte de la gloire et de la félicité, et quand *Mouſtapha*, *Kien-long*, *Ganganelli* et le grand lama ne peuvent vous diſputer d'être la première perſonne de notre globe. Cela me rend bien fier.

1772.

Mais je n'en ſuis ni plus ni moins attaché à votre Majeſté impériale avec le reſpect que tout le monde vous doit comme moi.

Le vieux malade.

LETTRE CXII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersħoff, le $\frac{25}{6}$ juin. juillet.

MONSIEUR, je vois avec plaiſir, par votre lettre du 29 mai, que mes noiſettes de cèdres vous ſont parvenues : vous les ſemerez à Ferney ; j'en ai fait autant ce printemps à Czarskozélo. Ce nom vous paraîtra peut-être un peu dur à prononcer ; cependant c'eſt un endroit que je trouve délicieux, parce que j'y plante et que j'y sème. La baronne de

1772. *Thunder-ten-tronck* trouvait bien ſon château le plus beau des châteaux poſſibles. Mes cèdres ſont déjà de la hauteur du petit doigt ; que ſont les vôtres ? J'aime à la folie préſentement les jardins à l'anglaiſe, les lignes courbes, les pentes douces, les étangs en forme de lacs, les archipels en terre ferme, et j'ai un profond mépris pour les lignes droites, les allées jumelles. Je hais les fontaines qui donnent la torture à l'eau pour lui faire prendre un cours contraire à ſa nature : les ſtatues ſont reléguées dans les galeries, les veſtibules, &c. En un mot, l'anglomanie domine dans ma plantomanie.

C'eſt au milieu de ces occupations que j'attends tranquillement la paix. Mes ambaſſadeurs ſont à Yaſſi depuis ſix ſemaines, et l'armiſtice pour le Danube, la Crimée, la Géorgie, et la mer Noire, a été ſignée le 19 de mai, vieux ſtyle, à Giurgero. Les plénipotentiaires turcs ſont en chemin au-delà du Danube ; leurs équipages, faute de chevaux, ſont traînés par la race du dieu *Apis*. A la fin de chaque campagne, j'ai fait propoſer la paix à ces meſſieurs ; ils ne ſe ſont plus apparemment crus en ſureté derrière le mont Hémus, puiſque cette fois ils ont parlementé tout de bon. Nous verrons s'ils ſont aſſez ſenſés pour faire la paix à temps.

1772.

Les chalands de la vierge de Czenſtokova, ſe cacheront ſous le froc de S[t] *François*, et ils auront tout le temps de méditer un grand miracle, par l'interceſſion de cette dame. Vos petits-maîtres priſonniers retourneront chez eux débiter avec ſuffiſance, dans les ruelles de Paris, que les Ruſſes ſont des barbares qui ne ſavent pas faire la guerre.

Ma communauté, qui n'eſt point barbare, ſe recommande à vos ſoins. Ne nous oubliez point, je vous en prie. Moi, de mon côté, je vous promets de faire de mon mieux, afin de continuer à donner le tort à ceux qui, contre votre opinion, ont ſoutenu pendant quatre ans que je ſuccomberais.

Soyez aſſuré que je ſuis bien ſenſible à tous les témoignages d'amitié que vous me donnez. Mon amitié et mon eſtime pour vous ne finiront qu'avec ma vie.

CATERINE.

1772.

LETTRE CXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

MADAME,

Il y a bien long-temps que je n'ai ofé importuner votre Majefté impériale de mes inutiles lettres. J'ai préfumé que vous étiez dans le commerce le plus vif avec *Mouftapha* et les Confédérés de Pologne. Vous les rangez tous à leur devoir, et ils doivent vous remercier tous de leur donner, à quelque prix que ce foit, la paix dont ils avaient très-grand befoin.

Votre Majefté a peut-être cru que je la boudais, parce qu'elle n'a pas fait le voyage de Stamboul et d'Athènes, comme je l'efpérais. J'en fuis affligé, il eft vrai, mais je ne peux être fâché contre vous; et d'ailleurs fi votre Majefté ne va pas fur le Bofphore, elle ira du moins faire un tour vers la Viftule. Quelque chofe qui arrive, *Mouftapha* a toujours le mérite d'avoir contribué pour fa part à votre grandeur, s'il vous a empêché de continuer votre beau code; et *Pallas* la guerrière,

après l'avoir bien battu, va redevenir *Minerve* la légiſlatrice.

1772.

Il n'y a plus que ce pauvre *Ali-Bey* qui ſoit à plaindre ; on le dit battu et en fuite, c'eſt dommage. Je le croyais paiſible poſſeſſeur du beau pays où l'on adorait autrefois les chats et les chiens ; mais comme vous êtes plus voiſine de la Pruſſe que de l'Egypte, je penſe que vous vous conſolez du petit malheur arrivé à mon cher *Ali-Bey*. Je préſume auſſi que votre Majeſté n'a point fait faire le voyage de Sibérie à nos étourdis de français qui ont été en Pologne où ils n'avaient que faire. Puiſqu'ils aimaient à voyager, il fallait qu'ils vinſſent vous admirer à Pétersbourg ; cela eût été plus ſenſé, plus décent et beaucoup plus agréable. Pour moi, c'eſt ainſi que j'en uſerais ſi je n'étais pas octogénaire. J'eſtime fort Notre-Dame de Czenſtokova ; mais j'aurais donné dans mon pélerinage la préférence à Notre-Dame de Pétersbourg. Je n'ai plus qu'un ſouffle de vie, je l'emploîrai à vous invoquer en mourant comme ma ſainte, et la plus grande ſainte aſſurément que le Nord ait jamais portée.

Le vieux malade de Ferney ſe met à vos pieds avec le plus profond reſpect et une reconnaiſſance qui ne finira qu'avec ſa vie.

1772.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 augufte.

MADAME,

Je ne ceffe d'admirer celle qui, ayant tous les jours à écrire en Turquie, à la Chine, en Pologne, trouve encore du temps pour daigner écrire au vieux malade du mont Jura. Il y a long-temps que je fais que vous avez plufieurs ames, en dépit des théologiens qui aujourd'hui n'en admettent qu'une. Mais enfin, votre Majefté impériale n'a pas plufieurs mains droites ; elle n'a qu'une langue pour dicter, et la journée n'a que vingt-quatre heures pour vous, ainfi que pour les Turcs, qui ne favent ni lire ni écrire ; en un mot, vous m'étonnez toujours, quoique je me fois promis depuis long-temps de n'être plus étonné de rien.

Je ne fuis pas même étonné que mes cèdres n'aient point germé, tandis que ceux de votre Majefté font déjà de quelques lignes hors de terre. Il n'eft pas jufte que la nature me traite auffi bien que vous. Si vous plantiez des lauriers au mois de janvier, je fuis sûr qu'ils

vous donneraient au mois de juin de quoi mettre autour de votre tête.

1772.

Je ne ſais pas s'il eſt vrai que les dames de Cracovie faſſent bâtir en France un château pour nos officiers. Je doute que les Polonaiſes aient aſſez d'argent de reſte pour payer ce monument. Ce château pourrait bien être celui d'*Armide*, ou quelque château en Eſpagne.

Ce qui doit paraître plus fabuleux à nos Français, et qui cependant eſt très-vrai, à ce qu'on m'aſſure, c'eſt que votre Majeſté, après quatre ans de guerre, et par conſéquent de dépenſes prodigieuſes, augmente la paye de ſes armées d'un cinquième. Notre miniſtre des finances doit tomber à la renverſe en apprenant cette nouvelle.

Je me flatte que *Falconet* en dira deux mots ſur la baſe de votre ſtatue; je me flatte encore que ce cinquième ſera pris dans les bourſes que mon cher *Mouſtapha* ſera obligé de vous payer pour les frais du procès qu'il vous a intenté ſi mal-adroitement.

Je vous annonce aujourd'hui un gentilhomme flamand, jeune, brave, inſtruit, ſachant pluſieurs langues, voulant abſolument apprendre le ruſſe, et être à votre ſervice; de plus, bon muſicien : il s'appelle le baron de *Pellemberg*. Ayant ſu que je devais avoir

1772. l'honneur de vous écrire, il s'eſt offert pour courier, et le voilà parti; il en ſera ce qu'il pourra : tout ce que je ſais, c'eſt qu'il en viendra bien d'autres, et que je voudrais bien être du nombre.

Voici le temps, Madame, où vous devez jouir de vos beaux jardins, qui, grâce à votre bon goût, ne ſont point ſymétriſés. Puiſſent tous les cèdres du Liban y croître avec les palmes !

Le vieux malade de Ferney ſe met aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et la plus ſenſible reconnaiſſance.

LETTRE CXV.

1772.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 augufte.

MADAME,

PARDON ; mais non-feulement votre Majefté impériale me protége, elle m'inftruit ; elle a bien voulu me défaire de quelques erreurs françaifes fur la Sibérie ; elle me permet les queftions.

Je prends donc la liberté de lui demander s'il eft vrai qu'il y ait en Sibérie une efpèce de héron tout blanc, avec les ailes et la queue couleur de feu, et furtout s'il eft vrai que, par la paix du Pruth, *Pierre le grand* fe foit obligé à envoyer tous les ans un de ces oifeaux avec un collier de diamans à la Porte ottomane. Nos livres difent que cet oifeau s'appelle chez vous *kratfshot*, et chez les Turcs *chungar*.

Je doute fort, Madame, que votre Majefté impériale paye déformais un tribut de chungar et de diamans au feigneur *Mouftapha*. Les gazettes difent qu'elle achète un diamant d'environ trois millions à Amfterdam ; j'efpère que

1772. *Moustapha* payera ce brillant en signant le traité de paix, s'il sait écrire.

Votre extrême indulgence m'a accoutumé à la hardiesse de questionner une impératrice : cela n'est pas ordinaire, mais, en vérité, il n'y a rien de si extraordinaire dans le monde entier que votre Majesté, aux pieds de laquelle se met, avec le plus profond respect,

le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXVI.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{1}{12}$ de septembre.

MONSIEUR, j'ai à vous annoncer, en réponse à votre lettre du 21 d'auguste, que je vais commencer avec *Moustapha* une nouvelle correspondance à coups de canon. Il lui a plu d'ordonner à ses plénipotentiaires de rompre le congrès de Fokani ; la trève finit avec lui. C'est apparemment l'ame qui a ce département-là qui vous a dit cette nouvelle. Je vous prie de m'instruire de ce que font les autres ames que vous me donnez, tandis que je pense à *Moustapha*. Il m'a toujours paru que je n'avais à la fois qu'une seule idée.

J'efpère au moins que meffieurs les théologiens me feront un compliment en cérémonie au premier concile œcuménique où je préfiderai, pour avoir foutenu leur opinion en cette occafion.

1772.

Je crois qu'il faut ranger le château que les dames polonaifes prétendent bâtir aux officiers français engagés au fervice des prétendus Confédérés, au nombre de beaucoup d'autres bâtimens pareils, élevés dans l'imagination de l'une et l'autre nation depuis plufieurs années, et qui fe font évaporés en particules fi fubtiles que perfonne ne les a pu apercevoir. Il n'y a pas jufqu'aux miracles de la Dame de Czenftokova qui n'aient eu ce fort, depuis que les moines de ce couvent fe trouvent en compagnie d'un beau régiment d'infanterie ruffe, lequel occupe maintenant cette fortereffe.

On ne vous a point trompé, Monfieur, lorfqu'on vous a dit que j'ai augmenté, ce printemps, d'un cinquième la paye de tous mes officiers militaires, depuis le maréchal jufqu'à l'enfeigne. J'ai acheté en même temps la collection de tableaux de feu M. de *Crozat*, et je fuis en marché d'un diamant de la groffeur d'un œuf.

Il eft vrai qu'en augmentant ainfi ma dépenfe, d'un autre côté mes poffeffions fe font auffi

1772. accrues un peu par un accord fait entre la cour de Vienne, le roi de Pruſſe et moi. Nous n'avons point trouvé d'autre moyen de garantir nos frontières des incurſions des prétendus Confédérés commandés par des officiers français, que de les étendre.

Le père *Adam* ne trouve-t-il pas que voilà bien des conſciences en danger?

Adieu, Monſieur; ſouvenez-vous de moi en bien, et ſoyez aſſuré du ſenſible plaiſir que me font vos lettres. Vous pourriez m'en faire un plus grand encore, ce ſerait de vous bien porter en dépit de vos années.

CATERINE.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Septembre.

MADAME,

VOTRE rhinocéros n'eſt pas ce qui me ſurprend; il ſe peut très-bien que quelque indien ait amené autrefois un rhinocéros en Sibérie, comme on en a conduit en France et en Hollande. Si *Annibal* fit paſſer les Alpes à

travers les neiges à des éléphans, votre Sibérie peut avoir vu autrefois les mêmes tentatives, et les os de ces animaux peuvent s'être conservés dans les sables. Je ne crois pas que la position de l'équateur ait jamais changé ; mais je crois que le monde est bien vieux.

1772.

Ce qui m'étonne davantage, c'est votre inconnu qui fait des comédies dignes de *Molière;* et pour dire encore plus, dignes de faire rire votre Majesté impériale ; car les Majestés rient rarement, quoiqu'elles aient besoin de rire. Si un génie tel que le vôtre trouve des comédies plaisantes, elles le sont sans doute. J'ai demandé à votre Majesté des cèdres de Sibérie, j'ose lui demander à présent une comédie de Pétersbourg. Il serait aisé d'en faire une traduction. Je suis né trop tard pour apprendre la langue de votre empire. Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle ; mais la langue russe pourrait bien prendre sa place. Je sais qu'il y a beaucoup de plaisanteries dont le sel n'est convenable qu'aux temps et aux lieux, mais il y en a aussi qui sont de tout pays, et ce sont sans contredit les meilleures. Je suis sûr qu'il y en a beaucoup de cette espèce dans la comédie qui vous a plu

1772. davantage ; c'eſt celle-là dont je prends la liberté de demander la traduction. Il eſt aſſez beau, ce me ſemble, de faire traduire une pièce de théâtre quand on joue un ſi grand rôle ſur le théâtre de l'univers. Je ne demanderai jamais une traduction à *Mouſtapha*, encore moins à *Pulauski*.

Le dernier acte de votre grande tragédie paraît bien beau ; le théâtre ne ſera pas enſanglanté, et la gloire ſera le dénouement.

LETTRE CXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{6}{17}$ octobre.

MONSIEUR, je ne vous diſpute point la poſſibilité de la venue des rhinocéros et des éléphans des Indes en Sibérie : cela ſe peut. Je ne vous ai envoyé le récit de notre ſavant que comme un ſimple objet de curioſité, et nullement pour appuyer mon opinion. Je vous avoue que j'aimerais que l'équateur changeât de poſition : l'idée riante que dans vingt mille ans la Sibérie, au lieu de glaces, pourra être

couverte

couverte d'orangers et de citronniers, me fait plaifir dès à préfent.

1772.

Dès que la traduction de la comédie ruffe qui nous a fait le plus rire fera achevée, elle prendra le chemin de Ferney. Vous direz peut-être, après l'avoir lue, qu'il eft plus aifé de me faire rire que les autres Majeftés, et vous aurez raifon : le fond de mon caractère eft extrêmement gai.

On trouve ici que l'auteur anonyme de ces nouvelles comédies ruffes, quoiqu'il annonce du talent, a de grands défauts ; qu'il ne connaît point le théâtre, que fes intrigues font faibles : mais qu'il n'en eft pas de même des caractères qu'il trace, que ceux-ci font foutenus et pris dans la nature qu'il a devant les yeux ; qu'il a des faillies, qu'il fait rire, que fa morale eft pure, et qu'il connaît bien fa nation ; mais je ne fais fi tout cela foutiendra la traduction.

En vous parlant de comédies, permettez, Monfieur, que je rappelle à votre mémoire la promeffe que vous avez bien voulu me faire, il y a près d'un an, d'accommoder quelques bonnes pièces de théâtre pour mes inftituts d'éducation. Je ne vous parle point aujourd'hui de la grande tragédie de la guerre, du congrès rompu, du congrès renoué, de la trève prolongée ; j'efpère vous mander dans

1772. peu la fin de tout ceci. Vous ſerez un des premiers inſtruits de la ſignature du traité définitif; après quoi nous nous réjouirons.

Je ſuis, comme je ſerai toujours, Monſieur, avec l'eſtime et la conſidération la plus diſtinguée,

CATERINE.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 novembre.

MADAME,

Il me paraît, par votre dépêche du 12 ſeptembre, qu'il y a une de vos ames qui fait plus de miracles que Notre-Dame de Czenſtokova, nom très-difficile à prononcer. Votre Majeſté impériale m'avouera que la *Santa-Caſa*, dit *Loretta*, eſt beaucoup plus douce à l'oreille, et qu'elle eſt bien plus miraculeuſe, puiſqu'elle eſt mille fois plus riche que votre *ſainte Vierge* polonaiſe. Du moins les Muſulmans n'ont pas de ſemblables ſuperſtitions, car leur ſainte maiſon de la Mecque ou Mecca eſt beaucoup plus ancienne que le mahométiſme, et même que le judaïſme. Les Muſulmans n'adorent point, comme nous autres, une

foule de ſaints, dont la plupart n'ont point exiſté, et parmi leſquels il n'y en a pas quatre peut-être avec qui vous euſſiez daigné ſouper.

1772.

Mais auſſi voilà tout ce que vos Turcs ont de bon. Je ſuis très-content, puiſque mon impératrice reprend l'habitude de leur donner ſur les oreilles.

Je remercie de tout mon cœur votre Majeſté de vous être avancée vers le Midi; je vois bien qu'à la fin je ſerai en état de faire le voyage que j'ai projeté depuis long-temps; vous accourciſſez ma route de jour en jour.

Voilà trois belles et bonnes têtes dans un bonnet; la vôtre, celle de l'empereur des Romains, et celle du roi de Pruſſe.

Le dernier m'a envoyé ſa belle médaille de *regno redintegrato*. Ce mot de *redintegrato* eſt ſingulier, j'aurais autant aimé *novo*. Le *redintegrato* conviendrait mieux à l'empereur des Romains, s'il voulait monter à cheval avec vous, et reprendre une partie de ce qui appartenait autrefois ſi légitimement, par uſurpation, au trône des *Céſars*, à condition que vous prendriez tout le reſte qui ne vous appartint jamais, toujours en allant vers le Midi, pour la facilité de mon voyage.

Il y a environ quatre ans que je prêche cette petite croiſade. Quelques eſprits creux, comme moi, prétendent que le temps approche

1772.

où S[te] *Marie-Thérèse* de concert avec S[t] *Catherine* exaucera mes ferventes prières ; ils disent que rien n'est plus aisé que de prendre en une campagne la Bosnie, la Servie, et de vous donner la main à Andrinople. Ce serait un spectacle charmant de voir deux impératrices tirer les deux oreilles à *Moustapha*, et le renvoyer en Asie.

Certainement, disent-ils, puisque ces deux braves dames se sont si bien entendues pour changer la face de la Pologne, elles s'entendront encore mieux pour changer celle de la Turquie.

Voici le temps des grandes révolutions ; voici un nouvel univers créé, d'Archangel au Boristhène ; il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin. Les étendards portés de vos belles mains sur le tombeau de *Pierre le grand* (par ma foi moins grand que vous) doivent être suivis de l'étendard du grand prophète.

Alors je demanderai une seconde fois la protection de votre Majesté impériale pour ma colonie, qui fournira de montres votre empire, et les coiffures de blondes aux dames de vos palais.

Quant à la révolution de Suède, j'ai bien peur qu'elle ne cause un jour quelque petit embarras ; mais la cour de France n'aura de long-temps assez d'argent pour seconder les

bonnes intentions qu'on pourrait avoir avec le temps dans cette partie du Nord, qui n'eſt pas la plus fertile, à moins qu'on ne vous vende le diamant nommé *le pitt* ou *le régent ;* mait il n'eſt gros que comme un œuf de pigeon, et le vôtre eſt plus gros qu'un œuf de poule.

1772.

Je me mets à vos pieds avec l'enthouſiaſme d'un jeune homme de vingt ans, et les rêveries d'un vieillard de près de quatre-vingts.

LETTRE CXX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{11}{22}$ de novembre.

MONSIEUR, j'ai reçu votre lettre du 2 de novembre, lorſque je répondais à une belle et longue lettre que M. d'*Alembert* m'écrit après un ſilence de cinq ou ſix ans, et dans laquelle il réclame au nom des philoſophes et de la philoſophie, les français faits priſonniers en différens endroits de la Pologne. Le billet ci-joint contient ma réponſe.

Je ſuis fâchée que la calomnie ait induit les philoſophes en erreur. M. de *Mouſtapha* revient de la ſienne; il fait travailler de très-bonne foi

1772. à Buchareſt ſon reis-effendi au rétabliſſement de la paix, après quoi il pourra renouveler les pélerinages de la Mecque, que le ſeigneur *Ali-Bey* avait un peu dérangés depuis ſa levée de bouclier. Je ne ſais pas juſqu'où les turcs pouſſent leur reſpect pour leurs ſaints ; mais je ſuis témoin oculaire qu'ils en ont. Voici le fait :

Lors de mon voyage ſur le Volga, je deſcendis de ma galère à vingt verſtes plus bas que la ville de Caſan, pour voir les ruines de l'ancienne Bulgar que *Tamerlan* avait bâtie pour ſon petit-fils. J'y trouvai en effet ſept à huit maiſons de pierre, et autant de minarets conſtruits très-ſolidement. Je m'approchai d'une maſure près de laquelle ſe tenait une quarantaine de tartares. Le gouverneur de la province me dit que cet endroit était un lieu de dévotion pour ces gens-là, et que ceux que je voyais y étaient venus en pélerinage. Je voulus ſavoir en quoi conſiſtait cette dévotion; pour cet effet, je m'adreſſai à un de ces tartares dont la phyſionomie me parut prévenante : il me fit ſigne qu'il n'entendait pas le ruſſe, et ſe mit à courir pour appeler un homme qui ſe tenait à quelques pas de là. Cet homme s'approcha, et je lui demandai qui il était. C'était un iman qui parlait aſſez bien notre langue : il me dit que dans cette

mafure avait habité un homme d'une vie fainte, qu'ils venaient de fort loin pour faire leurs prières fur fon tombeau, lequel était près de là. Ce qu'il me conta me fit conclure que c'était affez l'équivalent du culte de nos faints.

1772.

Adieu, Monfieur; confervez-moi votre amitié. Je vous fouhaite de tout mon cœur les années de l'anglais *Jean Kings*, qui a vécu jufqu'à cent foixante-neuf ans. Le bel âge !

CATERINE.

Dans peu, je vous enverrai la traduction françaife de deux comédies ruffes. On les tranfcrit au net.

1772.

LETTRE CXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier décembre.

MADAME,

J'AVOUE qu'il eſt aſſez ſingulier qu'en donnant la paix aux Turcs, et des lois à la Pologne, on me donne auſſi une traduction d'une comédie. Je vois bien qu'il y a certaines ames qui ne ſont pas embarraſſées de leur univerſalité ; je n'en ſuis pas moins fâché contre votre Majeſté impériale de l'Egliſe grecque, et contre la Majeſté impériale de l'Egliſe romaine, qui pouvaient ſouffleter toutes deux de leurs mains blanches la majeſté de *Mouſtapha*, rendre la liberté à toutes les dames du ſérail, et rebénir Sainte-Sophie. Je ne vous pardonnerai jamais, Meſdames, de ne vous être pas entendues pour faire ce beau coup. On aurait ceſſé à jamais de parler de *Clorinde* et d'*Armide ;* il ne ſerait plus queſtion de *Gofreddo*. Il valait certainement mieux prendre Conſtantinople qu'une vilaine ville de Jéruſalem; le Boſphore vaut mieux que le torrent de Cédron. J'ai eſſuyé là une mortification terrible ; mais

enfin

enfin je m'en confole par la gloire que vous avez acquife, et par tout le folide attaché à votre gloire, et même encore par l'efpérance que ce qui eft différé n'eft pas perdu.

1772.

Oferais-je, Madame, tout fâché que je fuis contre vous, demander une grâce à votre Majefté impériale ? elle ne regarde ni *Mouftapha* ni fon grand-vifir : c'eft pour un ingénieur de mon pays, qui eft comme moi, moitié français, moitié fuiffe. C'eft un bon phyficien, qui fait actuellement dans nos Alpes des expériences fur la glace ; car nous avons des glaces ici tout comme à Pétersbourg. Cet ingénieur fe nomme *Aubri ;* il eft peu connu, mais il mérite de l'être. Ce ferait une nouvelle grâce, dont j'aurais une obligation infinie à votre Majefté, fi elle daignait lui faire accorder une patente d'affocié à votre illuftre académie. Il eft vrai que nous n'avons pas de glace à préfent, ce qui eft fort rare, mais nous en aurons inceffamment.

Je demande très-humblement pardon de ma hardieffe ; votre indulgence m'a depuis long-temps accoutumé à de telles libertés.

C'eft une chofe bien ridicule et bien commune que tous les bruits qui courent dans la bavarde ville de Paris fur votre congrès de Fokani et fur tout ce qui peut

1772. y avoir quelque rapport. Les rois ſont comme les dieux ; les peuples en ſont mille contes, et les dieux boivent leur nectar ſans ſe mettre en peine de la théologie des chétifs mortels. Je ſuis, par exemple, très-sûr que vous ne vous ſouciez point du tout de la colère où je ſuis que vous n'alliez point paſſer l'hiver ſur le Boſphore. Je ſuis tout auſſi sûr que je mourrai inconſolable de ne m'être point jeté à vos pieds à Pétersbourg ; mon cœur y eſt, ſi mon corps n'y eſt pas. Ce pauvre corps de près de quatre-vingts ans n'en peut plus, et ce cœur eſt pénétré pour votre Majeſté impériale du plus profond reſpect et de la plus ſenſible reconnaiſſance.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 décembre.

MADAME,

VOTRE oiſeau, qu'on appelle *flamant*, reſſemble aſſez aux caricatures que mon ami M. *Hubert* a faites de moi ; il m'a donné le cou et les jambes, et même un peu de la phyſionomie de ce prétendu héron blanc,

Je me doutais bien que jamais *Pierre le grand* n'avait payé un pareil tribut au ſeigneur de Stamboul.

1772.

On doit aſſurément un tribut de louanges à votre Majeſté impériale, pour vos beaux établiſſemens de garçons et de filles. Je ne ſais pas pourquoi on oſe encore parler de *Lycurgue* et de ſes Lacédémoniens, qui n'ont jamais rien fait de grand, qui n'ont laiſſé aucun monument, qui n'ont point cultivé les arts, qui ſont depuis ſi long-temps eſclaves des barbares que vous avez vaincus pendant quatre années de ſuite.

La lettre qui eſt venue dans le paquet de la part de M. de *Betzky*, eſt bien précieuſe; je la crois de notre *Falconet;* mais ce que votre Majeſté impériale a daigné m'écrire ſur votre inſtitution du *plus que Saint-Cyr* eſt bien au-deſſus de la lettre imprimée de *Falconet*, qui pourtant eſt bonne.

Etant né trop tôt, et ne pouvant être témoin de tout ce que fait ma grande impératrice, j'ai ſaiſi l'occaſion de lui envoyer ce jeune baron de *Pellemberg*, qui eſt un tiers d'allemand, un tiers de flamand, et un tiers d'eſpagnol, et qui voulait changer ces trois tiers pour une totalité ruſſe. Je ne le connais, Madame, que par ſon enthouſiaſme pour votre perſonne unique; je ne l'ai vu

1772. qu'en paſſant : il m'a demandé une lettre ; j'ai pris la liberté de la lui donner, comme j'en donnerai, ſi vous le permettez, à quiconque voudra faire le pélerinage de Pétersbourg par pure dévotion pour Ste *Catherine II*.

On me dit une triſte nouvelle pour moi, que ce *Polianski*, que votre Majeſté impériale a fait voyager, et dont j'ai tant aimé et eſtimé le caractère, s'eſt noyé dans la Néva, en revenant à Pétersbourg ; ſi cela eſt, j'en ſuis extrêmement affligé. Il y aura toujours des malheurs particuliers, mais vous faites le bonheur public. Le mien eſt dans les lettres dont vous m'honorez. J'attends la comédie ; je la ferai jouer dans ma petite colonie, le jour que je ferai un feu de joie pour la paix de Fokani ou de Buchareſt, ſuppoſé que vous gardiez par cette paix trois ou quatre provinces et l'empire de la mer Noire. Mais je proteſte toujours contre toute paix qui ne vous donnera pas Stamboul. Ce Stamboul était l'objet de mes vœux, comme ſainte *Catherine II* l'objet de mon culte. Puiſſe ma ſainte goûter toutes les ſortes de plaiſirs comme elle a toute ſorte de gloire !

Le vieux malade de Ferney,
qui n'a ni gloire ni plaiſir.

LETTRE CXXIII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 3 janvier.

MADAME,

JE ferais bien fâché qu'on ne fût pas philofophe vers la Norvége. Cette équipée me paraîtrait fort prématurée ; elle pourrait fournir quelques nouveaux lauriers à votre couronne ; mais ils font un peu fecs dans cette partie du monde, et je les aimais mieux vers le Danube.

Ma philofophie pacifique prend la liberté de préfenter à votre Majefté impériale une Confultation. Sous *Pierre le grand* votre académie demandait des lumières, et on a recours aux fiennes fous *Catherine la grande.*

C'eft un ingénieur, un peu fuiffe comme moi, qui cherche à prévenir les ravages que font continuellement les eaux dans les branches de nos Alpes. Il a jugé que vous vous connaiffez encore mieux en glace que nous. Il eft vrai pourtant qu'avec notre quarante-fixième degré, et la douceur inouie de notre préfent hiver, nous éprouvons quelquefois des froids auffi cruels que les

1773. vôtres. J'ai imaginé de faire paſſer cette Conſultation par vos très-belles mains, dont on m'a tant parlé, et que mon extrême jeuneſſe et mon reſpect me défendent de baiſer.

Cet ingénieur, nommé *Aubri*, mourra d'ailleurs de la jauniſſe, s'il n'eſt pas aſſocié de l'académie : j'ai l'honneur d'en être depuis long-temps : de qui emploîrai-je la protection, ſi ce n'eſt de notre ſouveraine ?

M. *Polianski* m'apprend qu'il n'eſt point noyé, comme on l'avait dit ; qu'au contraire il eſt dans le port, et que votre Majeſté l'a fait ſecrétaire de l'académie. Je préſume que vous pourrez avoir la bonté de lui donner la Conſultation. Nous avons, aſſez près de nous, *Notre-Dame des Neiges*, que j'aurais pu employer dans cette affaire qui la regarde ; mais je ne prie jamais que *Notre-Dame de Pétersbourg*, dont je baiſe les pieds en toute humilité, avec la plus ſincère dévotion.

LETTRE CXXIV.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 février.

MADAME,

Ce qui m'a principalement étonné de vos deux comédies ruſſes, c'eſt que le dialogue eſt toujours vrai et toujours naturel, ce qui eſt à mon avis un des premiers mérites dans l'art de la comédie ; mais un mérite bien rare, c'eſt de cultiver ainſi tous les arts, lorſque celui de la guerre occupait toute la nation. Je vois que les Ruſſes ont bien de l'eſprit et du bon eſprit ; votre Majeſté impériale n'était pas faite pour gouverner des ſots ; c'eſt ce qui m'a toujours fait penſer que la nature l'avait deſtinée à régner ſur la Gréce. J'en reviens toujours à mon premier roman ; vous finirez par là. Il arrivera que dans dix ans *Mouſtapha* ſe brouillera avec vous ; il vous chicanera ſur la Crimée, et vous lui prendrez Byzance. Vous voilà tout accoutumée à des partages ; l'empire turc ſera partagé, et vous ferez jouer l'Oedipe de *Sophocle* dans Athènes.

Je me borne à me réjouir de voir que les

1773.

diſſidens, pour leſquels je m'étais tant intéreſſé, aient enfin gagné leur procès. J'eſpère même que les ſociniens auront bientôt en Lithuanie quelque conventicule public, où DIEU le père ne partagera plus avec perſonne le trône qu'il occupa tout ſeul juſqu'au concile de Nicée. Il eſt bien plaiſant que les Juifs, qui ont crucifié le *logos*, aient tant de ſynagogues chez les Polonais, et que ceux qui diffèrent d'opinions avec la cour romaine ſur le *logos*, ne puiſſent avoir un trou pour fourrer leurs têtes.

J'aurai bientôt quelque choſe à mettre aux pieds de votre Majeſté impériale ſur les horreurs de toutes ces diſputes eccléſiaſtiques: c'eſt-là mon objet; je ne m'en écarte point; c'eſt la tolérance que je veux, c'eſt la religion que je prêche, et vous êtes à la tête du ſynode dans lequel je ne ſuis qu'un ſimple moine. Si ma ſtrangurie m'emporte, vous n'en recevrez pas moins ma bagatelle.

Nous avons actuellement l'honneur d'avoir autant de neiges et de glaces que vous. Un corps auſſi faible que le mien n'y peut pas réſiſter. Bienheureux ſont les enfans de *Rurick!* encore plus heureux les Lapons et leurs rangifères, qui ne peuvent vivre que dans leur climat! Cela me prouve que la nature a fait chaque épée pour ſa gaine, et

qu'elle a mis des Samoïèdes au ſeptentrion, comme des Nègres au midi, ſans que les uns ſoient venus des autres.

1773.

Je vous avais bien dit que je radotais, Madame ; vivez heureuſe et comblée de gloire, ſans oublier les plaiſirs, cela n'eſt pas ſi radoteur.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale, avec le plus profond reſpect et le plus ſincère attachement.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{20}{3}$ février. / mars.

MONSIEUR, j'eſpère qu'il n'eſt plus queſtion de la colère que vous aviez, le premier décembre, contre les majeſtés impériales de l'Egliſe grecque et romaine.

Le prince *Orlof*, qui aime la phyſique expérimentale, et qui naturellement eſt doué d'une perſpicacité particulière ſur toutes ces matières-là, eſt peut-être celui qui a fait la plus curieuſe de toutes les expériences ſur la glace. La voici :

1773.

Il a fait creuſer en automne les fondemens d'une porte cochère, et pendant les plus fortes gelées de l'hiver, il a fait remplir d'eau ces fondemens, afin qu'elle s'y convertît en glace. Lorſqu'ils furent remplis à la hauteur convenable, on les garantit ſoigneuſement des rayons du ſoleil ; et au printemps on éleva deſſus, une porte cochère voûtée en briques et très-ſolide. Elle exiſte depuis quatre ans, et elle exiſtera, je crois, juſqu'à ce qu'on l'abatte. Il eſt bon de remarquer que le terrain ſur lequel cette porte eſt bâtie eſt marécageux, et que la glace tient lieu du pilotis qu'on aurait été obligé d'employer à ſon défaut.

L'expérience de la bombe remplie d'eau, et expoſée à la gelée, a été faite en ma préſence ; elle a crevé en moins d'une heure avec beaucoup de fracas.

Quand on vous a dit que la gelée élève des maiſons hors de terre, on aurait dû ajouter que cela arrive à de mauvaiſes baraques de bois, mais jamais à des maiſons de pierres. Il eſt vrai que des murs de jardin aſſez minces, et dont les fondemens ſont mal aſſis, ont été levés de terre et renverſés peu à peu par la gelée. Les pilotis que la glace peut accrocher ſe ſoulèvent auſſi à la longue.

Si les Turcs continuent de ſuivre les bons

conſeils de leurs ſoi-diſant amis, vous pouvez être sûr que vos ſouhaits de nous voir ſur le Boſphore ſeront bien près de leur accompliſſement ; et cela viendra peut-être fort à propos pour votre convaleſcence, car j'eſpère que vous vous êtes défait de cette vilaine fièvre continue que vous m'annoncez, et dont jamais je ne me ſerais douté en voyant la gaieté qui règne dans vos lettres.

1773.

Je lis préſentement les œuvres d'*Algarotti*. Il prétend que tous les arts et toutes les ſciences ſont nés en Gréce. Dites-moi, je vous prie, cela eſt-il bien vrai ? Pour de l'eſprit, ils en ont encore, et du plus délié ; mais ils ſont ſi abbatus qu'il n'y a plus de nerf chez eux. Cependant je commence à croire qu'à la longue on pourrait les aguerrir : témoin cette nouvelle victoire de Patras remportée ſur les Turcs après la fin de la ſeconde armiſtice. Le comte *Alexis* me mande qu'il y en a qui ſe ſont admirablement comportés.

Il y a eu auſſi quelque choſe de pareil ſur les côtes d'Egypte, dont je n'ai point encore les détails ; et c'était encore un capitaine grec qui commandait. Votre baron *Pellemberg* eſt à l'armée. M. *Polianski* eſt ſecrétaire de l'académie des beaux arts. Il n'eſt pas noyé, quoiqu'il paſſe ſouvent la Néva en carroſſe ;

1773. mais chez nous il n'y a pas de danger à cela en hiver.

Je ſuis bien aiſe d'apprendre que mes deux comédies ne vous ont pas paru tout-à-fait mauvaiſes. J'attends avec impatience le nouvel écrit que vous me promettez ; mais j'en ai encore plus de vous ſavoir rétabli.

Soyez aſſuré, Monſieur, de mon extrême ſenſibilité pour tout ce que vous me dites d'obligeant et de flatteur. Je fais des vœux ſincères pour votre conſervation, et ſuis toujours avec l'amitié et tous les ſentimens que vous me connaiſſez.

CATERINE.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 mars.

MADAME,

PERMETTEZ qu'un de vos ſujets, qui demeure entre les Alpes et le mont Jura, et qui vient de reſſuſciter pour quelques jours, après cinquante-deux accès de fièvre, diſe quelques nouvelles de l'autre monde à votre Majeſté impériale. J'ai trouvé ſur les

bords du Styx les *Thomyris*, les *Sémiramis*, les *Penthéſilée*, les *Eliſabeth* d'Angleterre : elles m'ont toutes dit qu'elles n'approchaient pas de la véritable *Catherine*, de cette ſeule *Catherine* qui attirera les regards de la poſtérité ; mais elles m'ont appris que vous n'étiez pas au bout de vos travaux, et qu'il fallait que vous priſſiez encore la peine de bien battre mon cher *Mouſtapha*.

Le roi de Pruſſe me paraît croire que vos négociations ſont rompues avec ce gros muſulman ; mais les choſes peuvent changer d'un moment à l'autre, en fait de négociations comme en fait de guerre. J'attends très-humblement de la deſtinée et de votre génie, le débrouillement de tout ce chaos où la terre eſt plongée de Dantzick aux embouchures du Danube, bien perſuadé que quand la lumière ſuccédera à ces ténèbres, il en réſultera pour vous de l'avantage et de la gloire.

Si votre guerre recommence, je n'en verrai pas la fin, par la raiſon que je ſerai probablement mort avant que vous ayez gagné cinq ou ſix batailles contre les Turcs.

Je me ſuis borné, dans ma dernière lettre, à demander la protection de votre Majeſté impériale, pour ſavoir quelles précautions on prend dans votre zone illuſtre et glaciale,

1773. pour aſſurer les levées des terres et des murailles contre les efforts de la glace ; je me ſuis reſtreint à la phyſique, les affaires politiques ne ſont pas de ma compétence.

On dit que parmi les Français il y a des velches qui ſont grands amis de *Mouſtapha*, et qui ſe trémouſſent pour embarraſſer mon impératrice ; je ne veux point le croire ; je ne ſuis qu'un pauvre ſuiſſe qui ſe défie de tous les bruits qui courent, et qui eſt incrédule comme *Thomas Didyme* l'apôtre. Mais je crois fermement à votre gloire, à votre magnificence, à la ſupériorité que vous avez acquiſe ſur le reſte du monde depuis que vous gouvernez, à votre génie noble et mâle : j'oſe croire auſſi à vos bontés pour moi. Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale pour le peu de temps que j'ai encore à vivre ; agréez le profond reſpect et le ſincère attachement du vieux malade de Ferney.

LETTRE CXXVII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 avril.

MADAME,

C'EST à préfent plus que jamais que votre Majefté impériale eft mon héroïne, et fort au-deffus de la majefté. Comment ! au milieu de vos négociations avec *Mouftapha*, au milieu de vos nouveaux préparatifs pour le bien battre, quand la moitié de votre génie doit être vers la Pologne, et l'autre vers Bucharest, il vous refte encore un autre génie qui en fait plus que les membres de votre académie des fciences, et qui daigne donner à mon ingénieur les leçons qu'il attendait d'eux ? Combien avez-vous donc de génies ? ayez la bonté de me faire cette confidence. Je ne vous demande pas de me dire fi vous irez affiéger Andrinople, fort aifé à prendre, tandis que les troupes autrichiennes s'empareront de la Servie et de la Bofnie. Ces fecrets-là ne font pas plus de ma compétence que le renvoi de nos chevaliers errans. Je me borne à rire quand je lis dans une de vos lettres que vous

1773.

voulez les garder quelque temps dans vos Etats, pour qu'ils enſeignent les belles manières dans vos provinces.

Le portail voûté, élevé ſur la glace, et ſubſiſtant ſur elle depuis quatre ans, me paraît un des miracles de votre règne; mais c'eſt auſſi un miracle de votre climat. Je doute fort qu'on pût dans nos cantons élever un monument pareil : pour la bombe remplie d'eau, je penſe qu'elle crèverait par une forte gelée, tout comme à Pétersbourg.

On dit que le thermomètre d'eſprit de vin a été de cinquante degrés au-deſſous de la congellation, cette année, dans votre réſidence; nous péririons, nous autres Suiſſes, ſi jamais le thermomètre deſcendait chez nous à vingt : notre plus grand froid eſt à quinze et ſeize, et cette année il n'a pas atteint juſqu'à dix.

Je me flatte bien que vos bombes crèveront déſormais ſur les têtes des Turcs, et que M. le prince *Orlof* bâtira des arcs de triomphe, non pas ſur la glace, mais dans l'Atmeidan de Stamboul. Et c'eſt alors que vous ferez naître en Gréce des *Phidias* comme des *Miltiades*.

Je crois qu'*Algarotti* ſe trompe, s'il dit que les Grecs inventèrent les arts. Ils en perfectionnèrent quelques-uns, et encore aſſez tard.

Il

Il y avait d'ailleurs un vieux proverbe, que les Chaldéens avaient inſtruit l'Egypte, et que l'Egypte avait enſeigné la Gréce.

Les Grecs avaient été civiliſés ſi tard, qu'ils furent obligés d'apprendre l'alphabet de Tyr, quand les Phéniciens vinrent commercer chez eux et y bâtir des villes. Ces Grecs ſe ſervaient auparavant de l'écriture ſymbolique des Egyptiens.

Une autre preuve de l'eſprit peu inventif des Grecs, c'eſt que leurs premiers philoſophes allaient s'inſtruire dans l'Inde, et que *Pythagore* même y apprit la géométrie.

C'eſt ainſi, Madame, que des philoſophes étrangers viennent déjà prendre des leçons à Pétersbourg. Le grand-homme qui prépara les voies dans leſquelles vous marchez, et qui fut le précurſeur de votre gloire, diſait avec grande raiſon que les arts feſaient le tour du monde, et circulaient comme le ſang dans nos veines. Votre Majeſté impériale paraît aujourd'hui forcée de cultiver l'art de la guerre, mais vous ne négligez point les autres.

Je ne croyais pas, il y a un mois, habiter encore le globe que vous étonnez. Je rends grâce à la nature qui a peut-être voulu que je vécuſſe juſqu'au temps où vous ferez établie dans la patrie d'*Orphée* et de *Mars*,

1773.

c'eſt-à-dire, dans quelques mois ; mais ne me faites pas attendre plus long-temps. Il faut abſolument que je parte pour le néant. Je mourrai en vous conſervant le culte que j'ai voué à votre Majeſté impériale. Que l'immortelle *Catherine* daigne toujours agréer mon profond reſpect, et conſerver ſes bontés au vieux malade de Ferney, qui l'idolâtre malgré ſon reſpect !

LETTRE CXXVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétershoff, ce $\frac{19}{30}$ juin.

MONSIEUR, je prends la plume pour vous donner avis que le maréchal de *Romanzof* a paſſé le Danube avec ſon armée le 11 juin, v. ſt. Le général baron *Veiſſmann* lui nettoya le chemin en culbutant, le premier, un corps de douze mille turcs. Les lieutenans généraux *Stoupichin* et *Potemkin* en firent autant de leur côté. Ceux-ci eurent affaire à dix-huit ou vingt mille muſulmans, dont ils envoyèrent bon nombre dans l'autre monde, pour en porter la nouvelle à ces dames polies de la par deſquelles vous m'avez dit tant de choſes flatteuſes après les cinquante-deux accès de

fièvre dont vous vous êtes, à mon très-grand contentement, tiré auſſi heureuſement qu'un jeune homme de vingt ans.

1773.

Chaque corps turc nous a laiſſé ſon camp, ſon artillerie, ſes bagages. Voilà donc notre cher *Mouſtapha* en train d'être joliment tapé de nouveau, après avoir négocié et rompu deux congrès conſécutifs, et avoir joui de diverſes armiſtices pendant près d'un an. Cet honnête homme-là ne ſait point profiter des circonſtances. Il n'eſt pas douteux que vous ſerez témoin oculaire de la fin de cette guerre. J'eſpère que le paſſage du Danube y contribuera, il nous donnera la joie de rendre le ſultan plus traitable, et nous laiſſerons bavarder les Velches. Leurs nouvelles méritent bien peu d'attention: ils ont débité que j'avais demandé trente mille tartares au kan, et qu'il me les avait refuſés. Je n'ai jamais penſé à pareille abſurdité, et je doute fort que M. de *Saint-Prieſt* l'ait mandé à ſa cour, comme on aſſure; parce qu'ordinairement les ambaſſadeurs ſont réputés avoir au moins le ſens commun.

Le froid qu'on a ſenti ici cet hiver a été moindre que celui de la Sibérie, qu'on fait monter à un degré fabuleux, ſur-tout à Irkuſka. Je ſuis tenté de n'y pas ajouter plus de foi qu'aux ſentimens d'*Algarotti* ſur la

1773. Gréce. Vous m'avez tirée d'erreur en quatre mots : me voilà convaincue que ce n'eſt pas en Gréce que les arts ont été inventés. J'en ſuis fâchée pourtant, car j'aime les Grecs, malgré tous leurs défauts.

Portez-vous bien, conſervez-moi votre amitié, et ſoyez aſſuré de tous mes ſentimens pour vous. Réjouiſſons-nous enſemble du paſſage du Danube : il ne ſera pas ſi célèbre que celui du Rhin par *Louis XIV*, mais il eſt plus rare, les Ruſſes ne l'ayant franchi de huit cents ans, à ce que diſent nos antiquaires.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 10 auguſte.

MADAME,

Il faudrait que les jours euſſent à Pétersbourg plus de vingt-quatre heures, pour que votre Majeſté impériale eût ſeulement le temps de lire tout ce qu'on lui écrit de l'Europe et de l'Aſie. Pour la fatigue de répondre à tout cela, je ne la conçois pas.

Je voulais, moi chétif, moi mourant, prendre la liberté de vous écrire touchant les fauſſes nouvelles qu'on nous débite ſur votre

1773.

guerre renouvelée avec ce *Mouſtapha*, de vous parler du mariage de monſeigneur votre fils, du voyage de madame la princeſſe de *Darmſtadt*, qui eſt après vous ce que l'Allemagne a vu naître de plus parfait ; j'allais même juſqu'à vous dire que *Diderot*, qui n'eſt pas velche, eſt le plus heureux des Français, puiſqu'il va à votre cour. Je voulais vous parler des dernières volontés d'*Helvétius*, dont on dédie l'ouvrage poſthume à votre Majeſté. Je pouſſais mon indiſcrétion juſqu'à vous dire que je ne ſuis point du tout de ſon avis ſur le fond de ſon livre. Il prétend que tous les eſprits ſont nés égaux ; rien n'eſt plus ridicule. Quelle différence entre certaine ſouveraine et ce *Mouſtapha* qui a fait demander à M. de *Saint-Prieſt* ſi l'Angleterre eſt une île ?

Je voulais être aſſez hardi pour parler à fond du paſſage du Danube. Je voulais demander ſi *Falconet-Phidias* placera la ſtatue de *Catherine II*, la ſeule vraie *Catherine*, ou ſur une des Dardanelles, ou dans l'Atmeidan de Stamboul ; mais conſidérant qu'elle n'a pas un moment à perdre, et craignant de l'importuner, je n'écris rien.

Je me borne à lever les mains vers l'étoile du Nord ; je ſuis de la religion des Sabéens : ils adoraient une étoile.

Le vieux malade de Ferney.

1773.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 augufte.

MADAME,

Que votre Majefté impériale me laiffe d'abord baifer votre lettre de Pétershoff, du 30 juin de votre chronologie grecque, qui n'eft pas meilleure que la nôtre ; mais de quelque manière que nous fupputions les temps, vous comptez vos jours par des victoires ; vous favez combien elles me font chères. Il me femble que c'eft moi qui ai paffé le Danube. Je monte à cheval dans mes rêves, et je vais le grand galop à Andrinople. Je ne cefferai de vous dire qu'il me paraît bien étonnant, bien inconféquent, bien trifte, bien mal de toute façon, que vos amis, l'impératrice-reine, et l'empereur des Romains, et le héros du Brandebourg, ne faffent pas le voyage de Conftantinople avec vous. Ce ferait un amufement de trois ou quatre mois tout au plus, après quoi vous vous arrangeriez enfemble, comme vous vous êtes arrangés en Pologne.

Je demande bien pardon à votre Majefté ;

1773.

mais cette partie de plaiſir ſur la Propontide me paraît ſi naturelle, ſi facile, ſi agréable, ſi convenable, que je ſuis toujours ſtupéfait que les trois puiſſances aient manqué une ſi belle fête. Vous me direz, Madame, que je pourrai jouir de cette ſatisfaction avec le temps; mais permettez-moi de vous repréſenter que je ſuis très-preſſé, que je n'ai que deux jours à vivre, et que je veux abſolument voir cette aventure avant de mourir. L'auguſte *Catherine* ne peut-elle pas dire amicalement à l'auguſte *Marie-Thérèſe:* „ Ma chère *Marie*, „ ſongez donc que les Turcs ſont venus deux „ fois aſſiéger Vienne, ſongez que vous laiſſez „ paſſer la plus belle occaſion qui ſe ſoit pré- „ ſentée depuis *Ortogul* ou *Ortogrul*, et que, „ ſi on laiſſe reſpirer les ennemis du ſaint „ nom chrétien et de tous les beaux arts, ces „ maudits Turcs deviendront peut-être plus „ formidables que jamais. Le chevalier de „ *Tott* qui a beaucoup de génie, quoiqu'il ne „ ſoit point ingénieur, fortifiera toutes leurs „ places ſur la mer Egée et ſur le Pont-Euxin. „ Quoique *Mouſtapha* et ſon grand-viſir igno- „ rent que ces deux petites mers ſe ſoient „ jamais appelées Pont-Euxin et mer Egée. „ Les janiſſaires et les levantis ſe diſcipline- „ ront. Voilà notre ami *Ali-Bey* mort, *Mouſ-* „ *tapha* va être maître abſolu de ce beau pays

1773.

„ de l'Egypte qui adorait autrefois des chats,
„ et qui ne connaît point S[t] *Jean Népomucène.*
„ Profitons d'un moment favorable qui
„ reſte encore; Ruſſes, Autrichiens, Pruſ-
„ ſiens, fondons ſur ces ennemis de l'Egliſe
„ grecque et latine. Nous accorderons au roi
„ de Pruſſe, qui ne ſe ſoucie d'aucune Egliſe,
„ une ou deux provinces de plus, et allons
„ ſouper à Conſtantinople. „

Certainement l'auguſte *Catherine* fera un diſcours plus éloquent et plus pathétique; mais y a-t-il rien de plus raiſonnable et de plus plauſible? cela ne vaut-il pas mieux que mes chars de *Cyrus?* Hélas! l'idée de cette croiſade ne réuſſira pas mieux que celle de mes chars; vous ferez la paix, Madame, après avoir bien battu les Turcs; vous aurez quelques avantages de plus, mais les Turcs continueront d'enfermer les femmes, et d'être les amis des Velches, tout galans que ſont ces Velches.

Je ne ſuis donc qu'à moitié ſatisfait.

Mais ce n'eſt pas à moitié que je ſuis l'adorateur de votre Majeſté impériale, c'eſt avec la fureur de l'enthouſiaſme; qu'elle pardonne ma rage à mon profond reſpect.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE

LETTRE CXXXI.

1773.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{15}{26}$ feptembre.

MONSIEUR, je vais fatisfaire aux demandes que vous ne m'avez point faites, mais que vous m'indiquez dans votre lettre du 10 augufte ; je répondrai auffi à celle du 12 de ce mois que j'ai reçue en même temps. Cela vous annonce une dépêche longue à faire bâiller, en réponfe à vos charmantes, mais très-courtes lettres ; jetez la mienne au feu fi vous voulez ; mais fouvenez-vous que l'ennui eft de mon métier, et qu'il fe trouve ordinairement à la fuite des rois. Pour le raccourcir donc, j'entre en matière.

M. de *Romanzof*, au lieu d'établir fes foyers dans l'Atmeidan de Stamboul, felon vos fouhaits, a jugé à propos de rebrouffer chemin, parce que, dit-il, il n'a pas trouvé à dîner aux environs de Siliftrie, et que la marmite du vifir était encore à Schiumla. Cela fe peut, mais il devait prévoir au moins qu'il devait dîner fans compter fur fon hôte. Je range ce fait parmi les fautes d'orthographe ; et je m'en confole par la converfation de

1773. madame la landgrave de *Darmſtadt* qui eſt douée d'une ame forte et mâle, d'un eſprit élevé et cultivé. La quatrième de ſes filles va épouſer mon fils, la cérémonie des noces eſt fixée au 29 ſeptembre, vieux ſtyle.

Comme chef de l'Egliſe grecque, je ne puis vous laiſſer ignorer la converſion de cette princeſſe, opérée par les ſoins, le zèle et la perſuaſion de l'évêque *Platon*, qui l'a réunie au giron de l'Egliſe catholique-univerſelle-grecque, ſeule vraie croyante, établie en Orient. Réjouiſſez-vous de notre joie, et que cela vous ſerve de conſolation dans un temps où votre Egliſe latine eſt affligée, diviſée, et occupée de l'extinction mémorable de la compagnie de *Jéſus*.

A la ſuite du prince héréditaire de *Darmſtadt*, j'ai eu le plaiſir de voir arriver M. *Grimm*. Sa converſation eſt un délice pour moi; mais nous avons encore tant de choſes à nous dire, que juſqu'ici nos entretiens ont eu plus de chaleur que d'ordre et de ſuite. Nous avons beaucoup parlé de vous. Je lui ai dit, ce que vous avez oublié peut-être, que vos ouvrages m'avaient accoutumée à penſer.

J'attendais *Diderot* d'un moment à l'autre; mais je viens d'apprendre, à mon grand regret, qu'il eſt tombé malade à Duisbourg. L'Hiſtoire politique et philoſophique du com-

merce des Indes me donne une très-grande aversion pour les conquérans du nouveau monde, et m'a empêché, jusqu'à ce moment, de lire l'ouvrage posthume d'*Helvétius*. Je n'en ai pas d'idée ; mais il est bien difficile d'imaginer que *Pierre le sauvage*, porte-faix dans les rues de Londres, dont j'ai le tableau peint par le fils de *Phidias-Falconet*, soit né avec les mêmes facultés des premiers hommes de ce siècle.

1773.

Je n'oserais citer le seigneur *Moustapha*, mon ennemi et le vôtre. Mais, à propos de *Moustapha*, j'ai à vous dire que *Lameri*, votre protégé, a débuté dans le tragique par *Orosmane*, et dans le comique par le rôle du fils du père de famille, avec un égal succès.

Je vous rends mille grâces de la belle harangue que vous me composez pour inviter les cours coopérantes dans les affaires de Pologne à souper au sérail.

Je souhaite sans doute la paix, et pour y parvenir il ne me reste qu'à faire la guerre aussi long-temps que les choses resteront en cet état : vous aurez au moins l'espérance de voir finir la captivité des dames turques.

C'est avec tous les sentimens que vous me connaissez, et avec la plus vive reconnaissance de tout ce que votre amitié vous dicte

1773. pour moi, que je ne cesserai de vous souhaiter l'âge de *Mathusalem*, ou du moins celui de cet anglais qui fut gai et bien portant jusqu'à cent soixante-seize ans. Imitez-le, vous qui êtes inimitable.

CATERINE.

LETTRE CXXXII.

1773.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier novembre.

MADAME,

Je vois par la lettre du vingt-ſix ſeptembre, dont votre Majeſté impériale m'honore, que *Diderot* eſt tombé malade ſur les frontières de la Hollande. Je me flatte qu'il eſt actuellement à vos pieds ; vous avez plus d'un français enthouſiaſte de votre gloire. S'il y en a quelques-uns qui ſont pour *Mouſtapha*, j'oſe croire que ceux qui ſont dévots à ſainte *Catherine* valent bien ceux qui ſe ſont faits turcs. Il eſt vrai que *Diderot* et moi nous n'entrons point dans des villes par un trou comme des étourdis ; nous ne nous feſons point prendre priſonniers comme des ſots ; nous ne nous mêlons point de l'artillerie où nous n'entendons rien. Nous ſommes des miſſionnaires laïques qui prêchons le culte de ſainte *Catherine*, et nous pouvons nous vanter que notre Egliſe eſt aſſez univerſelle.

J'avoue, à ma honte, que j'ai échoué dans le projet de ma croiſade. J'aurais voulu que madame la grande ducheſſe eût été rebaptiſée

1773. dans l'églife de Sainte-Sophie, en préfence du prophète *Grimm*, et que votre augufte alliée eût établi des tribunaux de chafteté tant qu'elle aurait voulu dans la Bofnie et dans la Servie. *Pierre* l'hermite était pour le moins auffi chimérique que moi, et cependant il réuffit ; mais auffi il faut confidérer qu'il était moine ; la grâce de DIEU l'affiftait, et elle m'a manqué tout net. Si je n'ai pas la grâce, j'ai du moins la raifon en ma faveur.

Sérieufement, Madame, il me paraît abfurde qu'on ait eu un fi beau coup à faire et qu'on l'ait manqué ; je fuis perfuadé que la poftérité s'en étonnera. N'ai-je pas entendu dire qu'avant la campagne du Pruth, un ambaffadeur demandant à *Pierre I* où il prétendait établir le fiége de fon empire, il répondit, à Conftantinople. Sur ce pied-là, je difais, *Catherine la grande*, ayant réparé fi bien le malheur de *Pierre le grand*, accomplira fans doute fon deffein ; et l'augufte *Marie-Thérèfe*, dont la capitale a été affiégée deux fois par les Turcs, contribuera de tout fon pouvoir à cette fainte entreprife. Je me fuis trompé en tout ; elle a pardonné aux Turcs en bonne chrétienne ; et le roi de Pruffe, roi des calviniftes, a été le feul prince qui ait protégé les jéfuites, lorfque le bon homme S[t] *Pierre* a exterminé le bon homme S[t] *Ignace* : que peut dire à cela le prophète *Grimm* ?

1773.

Il faut que M. de *Saint-Prieſt* ait bien raiſon, et que *Mouſtapha* ait un eſprit bien ſupérieur, puiſqu'il a ſu engager les meilleurs chrétiens du monde dans ſes intérêts, et réunir à la fois en ſa faveur les Français et les Allemands.

Le roi de Pruſſe dit toujours que vous battrez *Mouſtapha* toute ſeule ; que vous n'avez beſoin de perſonne ; je le veux croire ; mais vos Etats ne ſont pas tous auſſi peuplés qu'ils ſont immenſes ; le temps, la fatigue et les combats diminuent les armées, et avant que la population ſoit proportionnée à l'étendue des terres, il faut des ſiècles. C'eſt-là ce qui fait ma peine ; je vois que le temps eſt toujours trop court pour les grandes ames. Ce n'eſt pas à un barbouilleur inutile qu'il faut de longues années, c'eſt à une héroïne née pour changer la face du monde. Elle eſt encore dans la fleur de ſon âge, je voudrais que DIEU lui envoyât des lettres-patentes contre-ſignées *Mathuſalem*, pour mettre ſes Etats au point où elle les veut. On dit que des corps de turcs ont été bien battus, c'eſt une grande conſolation pour *Pierre* l'hermite.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté impériale avec le plus profond reſpect et l'attachement le plus inviolable.

1773.

LETTRE CXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 30 décembre.

MADAME,

Le roi de Pruffe me fait l'honneur de me mander, du 10 décembre, que votre armée a battu celle du grand-vifir, et que Siliftrie eft prife. Il ajoute que le grand-vifir s'eft enfui à Andrinople avec le grand étendard de *Mahomet.*

Je fuppofe qu'un roi n'eft jamais trompé quand il écrit des nouvelles ; et dans cette fuppofition je fuis près de mourir de joie, au lieu de mourir de vieilleffe, comme on me l'annonçait tout à l'heure, avant que je reçuffe la lettre du roi de Pruffe.

Mort ou vif, il eft bien fâcheux d'être fi loin des merveilles de votre règne, et M. *Diderot* eft un heureux homme ; mais auffi il mérite fon bonheur. Pour moi j'expire dans le défefpoir de n'avoir pu voir mon héroïne qui fera celle du monde entier, et de n'avoir pu lui préfenter mon très-profond et très-inutile refpect.

LETTRE CXXXIV.

1774.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{27}{7}$ décembre. de janvier.

MONSIEUR, le philofophe *Diderot*, dont la fanté eft encore chancelante, reftera avec nous jufqu'au mois de février qu'il retournera dans fa patrie ; *Grimm* penfe auffi partir vers ce temps-là. Je les vois très-fouvent, et nos converfations ne finiffent pas. Ils pourront vous dire, Monfieur, le cas que je fais de *Henri IV*, de la Henriade, et de l'auteur de tant d'autres écrits qui ont illuftré notre fiècle.

Je ne fais s'ils s'ennuient beaucoup à Pétersbourg, mais pour moi je leur parlerais toute ma vie fans m'en laffer. Je trouve à *Diderot* une imagination intariffable, et je le range parmi les hommes les plus extraordinaires qui aient exifté. S'il n'aime pas *Mouftapha*, comme vous me le mandez, au moins je fuis sûre qu'il ne lui veut point de mal ; la bonté de fon cœur ne le lui permettrait pas, malgré l'énergie de fon efprit et le penchant que je lui vois, de faire incliner la balance de mon côté.

Eh bien, Monfieur, il faut fe confoler de

1774. ce que le projet de votre croiſade a échoué, et ſuppoſer que vous avez eu affaire à de bonnes ames, auxquelles on ne peut accorder cependant l'énergie de *Diderot.*

Comme chef de l'Egliſe grecque, je ne puis en bonne foi vous laiſſer dans l'erreur ſans vous reprendre. Vous auriez voulu que la grande ducheſſe eût été rebaptiſée dans Sainte-Sophie. Rebaptiſée, dites-vous ? ah! Monſieur, l'Egliſe grecque ne rebaptiſe point; elle regarde comme très-bon et très-authentique tout baptême adminiſtré dans les autres communions chrétiennes. La grande ducheſſe, après avoir prononcé en langue ruſſe la profeſſion de foi orthodoxe, a été reçue dans le ſein de l'Egliſe au moyen de quelques ſignes de croix avec de l'huile odoriférante qu'on lui a adminiſtrée en grande cérémonie; ce qui chez vous, comme chez nous, s'appelle confirmation. A cette occaſion on impoſe un nom; mais ſur ce dernier point nous ſommes plus chiches que vous qui en donnez par douzaine; ici on n'en prend qu'un ſeul, et cela nous ſuffit.

Vous ayant mis au fait de ces choſes importantes, je continue de répondre à votre lettre du premier novembre. Vous ſaurez à préſent, Monſieur, qu'un corps détaché de notre armée, après avoir paſſé le Danube au mois

d'octobre, battit un corps de turcs très-considérable, et fit prisonnier un bacha à trois queues qui le commandait.

1774.

Cet événement aurait pu avoir des suites, mais le fait est (chose dont vous ne serez pas content peut-être) qu'il n'en eut pas ; de sorte que *Moustapha* et moi nous nous trouvons à peu-près dans la situation où nous étions il y a six mois, à cela près qu'il est attaqué d'un asthme, et que je me porte bien. Il se peut que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans.

Adieu, Monsieur; portez-vous bien, et soyez assuré que personne ne fait plus de cas de votre amitié que moi.

1774.

LETTRE CXXXV.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{8}{19}$ janvier.

MONSIEUR, je penſe que les nouvelles que le roi de Pruſſe vous a données de la défaite du viſir et de la priſe de Siliſtrie, lui ſont venues de Pologne, le pays, après la France, où l'on débite les plus fauſſes. Je m'attends à voir les oiſifs fort occupés d'un voleur de grand chemin qui pille le gouvernement d'Orembourg, et qui tantôt, pour effrayer les payſans, prend le nom de *Pierre III*, et tantôt celui de ſon employé. Cette vaſte province n'eſt pas peuplée à proportion de ſa grandeur ; la partie montagneuſe eſt occupée par des tartares nommés Baſchkis, pillards depuis la création du monde. Le pays plat eſt habité par tous les vauriens dont la Ruſſie a jugé à propos de ſe défaire depuis quarante ans, ainſi que l'on a fait à peu-près dans les colonies de l'Amérique pour les pourvoir d'hommes.

Le général *Bibikof* eſt allé avec un corps de troupes pour rétablir la tranquillité là où elle eſt troublée. A ſon arrivée à Caſan, qui eſt

à ſept cents verſtes (ou cent lieues d'Allemagne) d'Orembourg, la nobleſſe de ce royaume vint lui offrir de ſe joindre à ſes troupes avec quatre mille hommes bien armés, bien montés, et entretenus à leurs dépens. Il accepta leur offre. Cette troupe ſeule eſt plus qu'en état de remettre l'ordre dans le gouvernement limitrophe.

1774.

Vous jugez bien que cette incartade de l'eſpèce humaine ne dérange en rien le plaiſir que j'ai de m'entretenir avec *Diderot*. C'eſt une tête bien extraordinaire que la ſienne; la trempe de ſon cœur devrait être celle de tous les hommes; mais enfin, comme tout eſt au mieux dans ce meilleur des mondes poſſibles, et que les choſes ne ſauraient changer, il faut les laiſſer aller leur train, et ne pas ſe garnir le cerveau de prétentions inutiles. La mienne ſera toujours de vous témoigner ma reconnaiſſance pour toutes les marques d'amitié que vous me donnez.

CATERINE.

1774.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 février.

MADAME,

LA lettre du 19 janvier dont votre Majesté impériale m'honore, m'a transporté en esprit à Orembourg, et m'a fait connaître monsieur *Pugatschef;* c'est apparemment le chevalier de *Tott* qui a fait jouer cette farce ; mais nous ne sommes plus au temps des *Démétrius*, et telle pièce de théâtre qui réussissait, il y a deux cents ans, est sifflée aujourd'hui. Si quelque prétendu inca venait au Pérou se dire fils ou petit-fils du soleil, je doute qu'il fût reconnu pour tel, quand même il serait annoncé par des jésuites, et quand ils feraient valoir des prophéties en sa faveur.

Votre Majesté ne paraît pas trop inquiète de l'équipée de M. *Pugatschef.* Je croyais que la province d'Orembourg était le plus agréable pays de votre empire, que les Persans y avaient apporté tous leurs trésors pendant leurs guerres civiles, qu'on ne songeait qu'à s'y réjouir, et il se trouve que c'est un pays barbare, rempli de vagabonds et de scélérats.

Vos rayons ne peuvent pas pénétrer par-tout en même temps : un empire de deux mille lieues en longitude ne ſe police qu'à la longue. Cela me confirme dans mon idée de l'antiquité du monde. J'en demande pardon à la Genèſe, mais j'ai toujours penſé qu'il a fallu cinq ou ſix mille ans, avant que la horde juive sût lire et écrire ; et je ſoupçonne qu'*Hercule* et *Théſée* n'auraient pas été reçus dans votre académie de Pétersbourg. Un jour viendra que la ville d'Orembourg ſera plus peuplée que Pékin, et qu'on y jouera des opéra-comiques.

En attendant, je me flatte que vous vous amuſerez, Madame, à battre le nouveau ſultan, ou que vous lui dicterez des conditions de paix, telles que les anciens Romains en impoſaient aux anciens rois de Syrie. Cependant, chargée du poids immenſe de la guerre contre un vaſte empire, et du gouvernement de votre empire, encore plus vaſte, voyant tout, feſant tout par vous-même, vous trouvez encore du temps pour converſer avec notre philoſophe *Diderot*, comme ſi vous étiez déſœuvrée.

Je n'ai jamais eu la conſolation de voir cet homme unique ; il eſt la ſeconde perſonne de ce monde avec qui j'aurais voulu m'entretenir : il me parlerait de votre Majeſté : Majeſté ! ce

1774. n'eſt pas cela que je veux dire, c'eſt de votre ſupériorité ſur les êtres penſans ; car je compte les autres êtres pour rien. Je vous demande donc, Madame, votre protection auprès de lui. Ne peut-il pas ſe détourner d'une cinquantaine de verſtes pour me prolonger la vie en me contant ce qu'il a vu et entendu à Pétersbourg.

S'il ne vient pas ſur le bord du lac de Genève, j'irai, moi, me faire enterrer ſur le bord du lac Ladoga ; il faut que je voye votre nouvelle création, je ſuis las de toutes les autres.

Je me mets à vos pieds avec adoration de latrie.

LETTRE CXXXVII.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{4}{15}$ mars.

MONSIEUR, les gazettes ſeules font beaucoup de bruit du brigand *Pugatſchef*, lequel n'eſt en relation directe ni indirecte avec M. de *Tott*. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entrepriſes de l'autre. M. de *Pugatſchef* et M. de *Tott* ont cependant

cependant cela de commun, que le premier file tous les jours sa corde de chanvre, et que l'autre s'expose à chaque instant au cordon de soie.

1774.

Diderot est parti pour retourner à Paris. Nos conversations ont été très-fréquentes; et sa visite m'a fait un très-grand plaisir. On ne rencontre pas souvent de tels hommes. Il a eu de la peine à nous quitter; le seul attachement à sa famille l'a séparé de nous. Je lui manderai le désir que vous avez de le voir. Il s'arrêtera quelque temps à la Haie. Cette lettre répond à la vôtre du 4 mars, vieux style. Je n'ai pour le présent rien d'intéressant à vous mander; mais je ne laisserai pas de vous répéter les sentimens d'estime, d'amitié et de considération que vous m'avez inspirés depuis long-temps.

CATERINE.

1774.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 auguste.

MADAME,

Je suis positivement en disgrâce à votre cour. Votre Majesté impériale m'a planté là pour *Diderot*, ou pour *Grimm*, ou pour quelque autre favori : vous n'avez eu aucun égard pour ma vieillesse ; passe encore si votre Majesté était une coquette française ; mais comment une impératrice victorieuse et législatrice peut-elle être si volage ?

Je me suis brouillé pour vous avec tous les Turcs, et même encore avec M. le marquis *Pugatschef;* et votre oubli est la récompense que j'en reçois. Voilà qui est fait, je n'aimerai plus d'impératrice de ma vie.

Je songe cependant que j'aurais bien pu mériter ma disgrâce. Je suis un petit indiscret, qui me suis laissé toucher par les prières d'un de vos sujets nommé *Rose*, livonien de nation, marchand de profession, déiste de religion, qui est venu apprendre la langue française à Ferney ; peut-être n'a-t-il pu mériter vos bontés que j'osais réclamer pour lui.

Je m'accuſe encore de vous avoir ennuyée par le moyen d'un français dont j'ai oublié le nom, qui ſe vantait de courir à Pétersbourg pour être utile à votre Majeſté, et qui, ſans doute, a été fort inutile.

Enfin, je me cherche des crimes pour juſtifier votre indifférence. Je vois bien qu'il n'y a point de paſſion qui ne finiſſe. Cette idée me ferait mourir de dépit, ſi je n'étais tout près de mourir de vieilleſſe.

Que votre Majeſté, Madame, daigne donc recevoir cette lettre comme ma dernière volonté, comme mon teſtament.

Signé votre admirateur, votre délaiſſé, votre vieux ruſſe de Ferney.

LETTRE CXXXIX.

DE L'IMPERATRICE.

Le $\frac{13}{24}$ d'auguſte.

MONSIEUR, quoique très-plaiſamment vous prétendiez être en diſgrâce à ma cour, je vous déclare que vous ne l'êtes point : je ne vous ai planté là ni pour *Diderot*, ni pour *Grimm*, ni pour tel autre favori. Je vous révère tout comme par le paſſé ; et quoi qu'on

1774. vous dife de moi, je ne fuis ni volage ni inconftante.

Le marquis de *Pugatfchef* m'a donné du fil à retordre cette année ; j'ai été obligée, pendant plus de fix femaines, de m'occuper de cette affaire avec une attention non interrompue, et puis vous me grondez, et me dites que de votre vie vous ne voulez plus aimer d'impératrice. Cependant il me femble que pour avoir fait une fi jolie paix avec les Turcs, vos ennemis et les miens, je méritais de votre part quelque indulgence et point de haine.

Malgré mes occupations, je n'ai point oublié l'affaire de *Rofe* le livonien, votre protégé. Son fauf-conduit n'a pu être expédié à Lubeck comme vous défiriez, parce que *Rofe*, outre fes dettes, s'eft fauvé de prifon, et qu'il a emporté quelques milliers de roubles à différentes perfonnes : il ferait remis tout de fuite en prifon, malgré les fauf-conduits qui ne font guère en ufage chez nous. Je n'ai point reçu d'autres lettres depuis plufieurs mois, que celle au fujet de ce *Rofe ;* et par conféquent je n'ai aucune connaiffance du français dont vous me parlez dans votre lettre du 9 de ce mois.

Mais en vérité, Monfieur, j'aurais envie de me plaindre à mon tour des déclarations

d'extinction de paſſion que vous me faites, ſi je ne voyais, à travers votre dépit, tout l'intérêt que l'amitié vous inſpire encore pour moi.

1774.

Vivez, Monſieur, et raccommodons-nous; car auſſi bien il n'y a pas de quoi nous brouiller : j'eſpère bien que dans un codicilie en ma faveur vous rétracterez ce prétendu teſtament ſi peu galant. Vous êtes bon ruſſe, et vous ne ſauriez être l'ennemi de

CATERINE.

LETTRE CXL.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 octobre.

MADAME,

L'amour fit le ſerment, l'amour l'a violé.

Je pardonne à votre Majeſté impériale, et je rentre dans vos chaînes. Ni le grand turc ni moi nous ne gagnerions rien à être en colère contre vous; mais je mettrais, ſi j'oſais, une condition au pardon que j'accorde ſi bénignement à votre Majeſté : ce ſerait de ſavoir ſi le marquis *Pugatſchef* eſt agent ou

1774. inſtrument. Je n'ai pas l'impertinence de vous demander ſon ſecret ; je ne crois pas le Marquis inſtrument d'*Achmet IV* qui choiſiſſait ſi mal les ſiens, et qui, probablement, n'avait rien de bon à choiſir. *Pugatſchef* ne ſervait pas le pape *Ganganelli*, qui eſt allé trouver S[t] *Pierre* avec un paſſe-port de S[t] *Ignace*. Il n'était aux gages ni du roi de la Chine, ni du roi de Perſe, ni du grand mogol. Je dirais donc avec circonſpection à ce *Pugatſchef:* Monſieur, êtes-vous maître ou valet ? agiſſez-vous pour votre compte ou pour celui d'un autre ? Je ne vous demande pas qui vous emploie, mais ſeulement ſi vous êtes employé ; quoi qu'il en ſoit, monſieur le Marquis, j'eſtime que vous finirez par être pendu ; vous le méritez bien : car vous êtes non-ſeulement coupable envers mon auguſte impératrice qui vous ferait peut-être grâce, mais vous l'êtes envers tout l'empire qui ne vous pardonnera pas. Laiſſez-moi maintenant reprendre le fil de mon diſcours avec votre ſouveraine.

Madame, quoi ! dans le temps que vous êtes occupée du ſultan, du grand-viſir, de ſon armée détruite, de vos triomphes, de votre paix ſi glorieuſe et ſi utile, de vos grands établiſſemens, et même de *Pugatſchef*, vous baiſſez les yeux ſur le livonien *Roſe !* vous avez deviné que c'eſt un eſcroc, un fripon !

Votre Majeſté clairvoyante a très-bien deviné, et j'étais un imbécille de m'être laiſſé ſéduire par ſa face rebondie.

1774.

Je ne puis, cette année, groſſir la foule des Européans et des Aſiatiques qui viennent contempler l'admirable autocratrice. La ſaiſon eſt trop avancée ; mais je demande à votre Majeſté la permiſſion de venir me mettre à ſes pieds l'année prochaine, ou dans deux ans ou dans dix. Pourquoi n'aurais-je pas le plaiſir de me faire enterrer dans quelque coin de Pétersbourg, d'où je puſſe vous voir paſſer et repaſſer ſous vos arcs de triomphe, couronnée de lauriers et d'oliviers ?

En attendant, je me mets à vos pieds, de mon trou de Ferney, en regardant votre portrait avec des yeux toujours étonnés et un cœur toujours plein de tranſport.

Le vieux malade.

1774.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 octobre.

MADAME,

MON impertinence ne fatigue pas aujourd'hui votre Majeſté impériale pour la large face du livonien *Roſe*, ni pour celle de l'avocat *Duménil* qui voulait vous aider à faire des lois *par le conſeil de ſon parrain.* Il s'agit aujourd'hui d'un jeune gentilhomme, bon géomètre, bon ingénieur, ayant des mœurs et du courage; il ſe nomme de *Murnan :* ſa famille eſt de la province où je ſuis. Il eſt fortement recommandé à M. *Euler* que vous honorez de votre protection. Tous ſes maîtres rendent de lui le témoignage le plus avantageux.

Votre Majeſté ne doit point être ſurpriſe qu'il déſire paſſionnément d'entrer à votre ſervice. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier, c'eſt que vous avez ſitôt accordé la paix au ſultan; car il aurait bien voulu lever le plan de Conſtantinople, et contrecarrer le chevalier de *Tott.*

Il ne m'appartient pas d'oſer vous préſenter perſonne;

perſonne ; mais enfin votre Majeſté ne peut m'empêcher d'être très-jaloux de tous ceux qui ont vingt-cinq ans, qui peuvent aller ſur la Néva et ſur le Boſphore, qui peuvent vous ſervir de la tête et de la main, et qui feront prédeſtinés, ſi par haſard ils ſont tués à votre ſervice. Il eſt bien dur de vivre au coin de ſon feu en pareil cas.

1774.

Je me mets triſtement aux pieds de votre Majeſté impériale, comme un vieux ſuiſſe inutile.

LETTRE CXLII.

DE L'IMPERATRICE.

Le 22 octobre. / 2 novembre.

VOLONTIERS, Monſieur, je ſatisferai votre curioſité ſur le compte de *Pugatſchef:* ce me ſera d'autant plus aiſé qu'il y a un mois qu'il eſt pris, ou pour parler plus exactement, qu'il a été lié et garrotté par ſes propres gens dans la plaine inhabitée entre le Volga et le Jaïck, où il avait été chaſſé par les troupes envoyées contre eux de toutes parts. Privés de nourriture et de moyens pour ſe ravitailler, ſes compagnons, excédés d'ailleurs

1774. des cruautés qu'il commettait, et efpérant obtenir leur pardon, le livrèrent au commandant de la forterefle du Jaïck, qui l'envoya à Sinbirsk au général comte *Panin*. Il eft préfentement en chemin pour être conduit à Mofcou. Amené devant le comte *Panin*, il avoua naïvement dans fon premier interrogatoire, qu'il était cofaque du Don, nomma l'endroit de fa naiffance, dit qu'il était marié à la fille d'un cofaque du Don, qu'il avait trois enfans, que dans ces troubles il avait époufé une autre femme, que fes frères et fes neveux fervaient dans la première armée, que lui-même avait fervi, les deux premières campagnes, contre la Porte, &c. &c.

Comme le général *Panin* a beaucoup de cofaques du Don avec lui, et que les troupes de cette nation n'ont jamais mordu à l'hameçon de ce brigand, tout ceci fut bientôt vérifié par les compatriotes de *Pugatfchef*. Il ne fait ni lire ni écrire, mais c'eft un homme extrêmement hardi et déterminé. Jufqu'ici il n'y a pas la moindre trace qu'il ait été l'inftrument de quelque puiffance, ni qu'il ait fuivi l'infpiration de qui que ce foit. Il eft à fuppofer que M. *Pugatfchef* eft maître brigand, et non valet d'ame qui vive.

Je crois qu'après *Tamerlan*, il n'y en a guère eu qui ait plus détruit l'efpèce humaine.

D'abord il fesait pendre sans rémission ni autre forme de procès toutes les races nobles, hommes, femmes et enfans, tous les officiers, tous les soldats qu'il pouvait attraper : nul endroit où il a passé n'a été épargné : il pillait et saccageait ceux même qui, pour éviter ses cruautés, cherchaient à se le rendre favorable par une bonne réception : personne n'était devant lui à l'abri du pillage, de la violence et du meurtre.

1774.

Mais ce qui montre bien jusqu'où l'homme se flatte, c'est qu'il ose concevoir quelque espérance. Il s'imagine qu'à cause de son courage, je pourrais lui faire grâce, et qu'il ferait oublier ses crimes passés par ses services futurs. S'il n'avait offensé que moi, son raisonnement pourrait être juste, et je lui pardonnerais; mais cette cause est celle de l'empire qui a ses lois.

Vous voyez par là, Monsieur, que *Duménil*, avocat, dont je n'ai jamais entendu parler, malgré les avis de son parrain, est venu trop tard pour législater. M. *la Rivière* même qui nous supposait, il y a six ans, marcher à quatre pattes, et qui très-poliment s'était donné la peine de venir de la Martinique pour nous dresser sur nos pieds de derrière, n'était plus à temps.

Quant au baise-main des prêtres, sur lequel

1774. vous me queſtionnez, je vous dirai que c'eſt un uſage de l'Egliſe grecque, établi, je penſe, preſque avec elle. Depuis dix ou douze ans les prêtres commencent à retirer leurs mains, les uns par politeſſe, les autres par humilité. Ainſi ne vous gendarmez pas trop contre un ancien uſage qui s'abolit peu à peu.

Je ne ſais pas auſſi ſi vous trouveriez beaucoup à me gronder ſur ce que, dès ma quatorzième année, je me ſuis conformée à cet uſage établi. En tout cas, je ne ſerais pas la ſeule qui mériterais de l'être. Si vous venez ici, et ſi vous vous y faites prêtre, je vous demanderai votre bénédiction; et quand vous me l'aurez donnée, je baiſerai de bon cœur cette main qui a écrit tant de belles choſes et tant de vérités utiles. Mais pour que vous ſachiez où me trouver, je vous avertis que cet hiver je m'en vais à Moſcou. Adieu, portez-vous bien.

CATERINE.

LETTRE CXLIII.

1774.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 16 décembre.

MADAME,

C'ETAIT donc un diable d'homme que ce marquis de *Pugatſchef?* et il faut que le divan ſoit bien bête pour ne lui avoir pas envoyé quelque argent. Il ne ſavait donc pas plus écrire que *Gengis-kan* et *Tamerlan.* Il y a eu même, dit-on, des gens qui ont fondé des religions ſans pouvoir ſeulement ſigner leur nom. Tout cela n'eſt pas à l'honneur de la nature humaine : ce qui lui fait honneur, c'eſt votre magnanimité. Votre Majeſté impériale donne de grands exemples qui ſont déjà ſuivis par le prince votre fils. Il vient de donner une penſion à un jeune homme de mes amis nommé M. de *la Harpe*, qu'il ne connaît que par ſon mérite très-méconnu en France. De tels bienfaits répandus à propos, enflent la bouche de la Renommée, et paſſent à la poſtérité.

Je crois que votre Majeſté, qui fait lire et écrire, va reprendre le bel ouvrage de ſa

1774. légiflation, quoiqu'elle n'ait plus auprès d'elle le pauvre *Solon* nommé *la Rivière*, qui était venu vous donner des leçons, et qu'elle n'ait pas encore pour premier miniftre cet avocat fans caufe nommé *Duménil*, qui vient enfeigner la coutume de Paris à Pétersbourg de la part de fon parrain.

Vous ferez réduite à donner des lois fans le fecours de ces deux grands perfonnages; mais je vous conjure, Madame, d'inférer dans votre code une loi expreffe qui n'accorde la permiffion de baifer les mains des prêtres qu'à leurs maîtreffes. Il eft vrai que JESUS-CHRIST fe laiffe baifer les jambes par *Magdeleine*; mais ni nos prêtres ni les vôtres n'ont rien de commun avec JESUS-CHRIST.

J'avoue qu'en Italie et en Efpagne les dames baifent la main d'un jacobin ou d'un cordelier, et que ces marauds-là prennent beaucoup de libertés avec nos femmes. Je voudrais que les dames de Pétersbourg fuffent un peu plus fières. Si j'étais femme à Pétersbourg, jeune et jolie, je ne baiferais que les mains de vos braves officiers qui ont fait fuir les Turcs fur terre et fur mer, et ils me baiferaient tout ce qu'ils voudraient. Jamais on ne pourrait me réfoudre à baifer la main d'un moine qui eft fouvent très-mal-propre. Je veux confulter fur cette grande queftion le parrain du fieur *Duménil*.

En attendant, Madame, permettez-moi de baiſer la ſtatue de *Pierre le grand*, et le bas de la robe de *Catherine plus grande.* Je ſais qu'elle a une main plus belle que celle de tous les prêtres de ſon empire ; mais je n'oſe baiſer que ſes pieds, qui ſont auſſi blancs que les neiges de ſon pays.

1774.

Je la ſupplie de daigner conſerver un peu de bonté pour le vieux radoteur des Alpes.

LETTRE CXLIV.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, le $\frac{29}{9}$ décembre. janvier.

MONSIEUR, je réponds aujourd'hui à deux de vos lettres. Celle du 19 octobre m'eſt parvenue par le ſieur *Murnan*, que vous en aviez chargé; votre recommandation l'a fait recevoir à mon ſervice comme vous l'avez déſiré, quoique la guerre ſoit finie.

1775.

Le marquis de *Pugatſchef*, dont vous me parlez encore dans votre lettre du 16 décembre, a vécu en ſcélérat, et va finir en lâche. Il a paru ſi timide et ſi faible dans ſa priſon, qu'on a été obligé de le préparer à ſa ſentence avec

1775. précaution, crainte qu'il ne mourût de peur ſur le champ.

Dans quelques jours d'ici je pars pour Moſcou. C'eſt là que je reprendrai le grand ouvrage de la légiſlation, privée, à la vérité, des ſecours de *Solon la Rivière*, et de la coutume de l'avocat *Duménil* dont juſqu'ici je n'ai point entendu parler. Je ſerais bien aiſe cependant de faire la connaiſſance de ſon parrain; peut-être me fournirait-il un projet pour abolir entièrement l'uſage du baiſe-main des prêtres, contre lequel vous plaidez avec force. Quand vous aurez conſulté ce parrain, vous voudrez bien me communiquer ſon avis : en attendant, vous permettrez que l'ancienne coutume tombe d'elle-même tout doucement.

Quatre de mes frégates ſont arrivées de l'Archipel à Conſtantinople; l'une d'elles a paſſé dans la mer Noire pour ſe rendre dans notre port de Kerſch, ſans que ce phénomène, le premier, je penſe, depuis que le monde exiſte, ait été précédé d'une comète. Le parrain de M. *Duménil* ſait-il cela? et qu'en dit-il?

Il ne ſera peut-être pas fâché d'apprendre un trait de politeſſe de la part de mon bon frère et ami ſultan *Abdhul-Ahmet*, qui, voyant paſſer mes frégates du fond de ſon harem, leur envoya une chaloupe pour les avertir qu'il y

avait beaucoup de pierres ſous l'eau dans tel endroit du canal, et qu'ils euſſent à prendre garde que le courant ne les entraînât de ce coté-là : cela eſt humain, cela eſt poli. 1775.

Soyez aſſuré, Monſieur, que mes ſentimens pour vous ſont toujours les mêmes, et que je ſuis très-ſenſible et très-reconnaiſſante pour tout ce que vous me dites d'agréable, &c.

CATERINE.

LETTRE CXLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 28 juin.

MADAME,

PARDONNEZ, voici le fait :

Un très-bon peintre, nommé *Barrat*, arrive chez moi ; il me trouve écrivant devant votre portrait, il me peint dans cette attitude, et il a l'audace de vouloir mettre cette fantaiſie aux pieds de votre Majeſté impériale ; il l'encadre & la fait partir. Je ne puis que vous ſupplier de pardonner à la témérité de ce peintre. C'eſt un homme qui d'ailleurs a le talent de faire en un quart d'heure ce que les autres ne feraient qu'en huit jours.

1775.

Il peindrait une galerie en moins de temps qu'on y donnerait le bal ; il a furtout l'art de faire parfaitement reffembler. Je ne lui connais de défaut que fa témérité de prendre votre Majefté impériale pour juge de fes talens. Peut-être aurez-vous l'indulgence de faire placer ce tableau dans quelque coin, et vous direz en paffant : Voilà celui qui m'adore pour moi-même, comme les quiétiftes adorent DIEU. Vos fujets font plus heureux que moi, il vous adorent et vous voient.

J'apprends dans le moment, Madame, que votre Majefté, qui s'eft fait fi bien connaître dans la Méditerranée, avait un vice-conful à Cadix, et que ce vice-conful, qui était allemand, eft mort ; il y a un autre allemand nommé *Jean-Louis Pettremann*, demeurant à Cadix, qui fervirait très-bien votre Majefté, fi elle n'avait point difpofé de cette place. Il ne m'appartient pas d'ofer vous propofer un vice-conful, ni un proconful ; je crois que s'il y avait encore des confuls romains, ils ne tiendraient pas plus devant vous que les grands-vifirs.

Daignez, Madame, du pinacle de votre gloire, agréer le profond et inutile refpect, l'attachement inviolable, et la reconnaiffance du vieux malade de Ferney.

LETTRE CXLVI.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

MADAME,

Je ſuis bien plus téméraire que je ne croyais avec la bienfaitrice de cinquante ou ſoixante provinces, victorieuſe des *Mouſtapha*. Elle pardonnera mon impertinence quand elle verra de quoi il s'agit.

Marc le Fort, petit-neveu de ce *François le Fort* qui rendit quelques ſervices aſſez importans à la Ruſſie, ſous les yeux de l'empereur *Pierre le grand*, repréſente à l'impératrice *Catherine II la très-grande*, qu'il peut la ſervir dans le commerce de ſa nation à Marſeille. Il a ſéjourné plus de vingt ans dans ce port, et il y a été très-utile à tous les négocians du Levant.

Si l'intention de ſa Majeſté impériale eſt que les Ruſſes aient un traité de commerce avec la France, et particulièrement vers la Méditerranée, *Marc le Fort* lui offre ſes très-humbles ſervices.

Il dit que les vaiſſeaux ruſſes peuvent

1775.

apporter à Marfeille, avec un grand avantage, chanvre, fer, bois, potaffe, huile de baleine, et rapporter toutes les denrées de Provence.

Il dit que les Suédois et les Danois font ce commerce, et ont des confuls à Marfeille : ces confuls font génevois.

Le petit-neveu du général *le Fort* ferait un très-digne conful de fa Majefté impériale.

Voilà donc, Madame, en très-peu de temps un vice-conful et un conful que je mets à vos pieds. Cette propofition a je ne fais quel air de l'empire romain ; mais, dans le fond de mon cœur, je donne la préférence à l'empire ruffe.

J'ignore abfolument en quels termes eft actuellement votre empire avec le petit pays des Velches, qui prétendent toujours être français ; pour moi j'ai l'honneur d'être un vieux fuiffe que vous avez naturalifé votre fujet. *Marc le Fort* eft un meilleur fujet que moi : nous attendons vos ordres. Le vieux malade de Ferney fe met aux pieds de votre Majefté impériale ; il mourra en invoquant votre nom.

LETTRE CXLVII.

1775.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

MADAME,

APRÈS avoir été étonné et enchanté de vos victoires pendant quatre années de ſuite, je le ſuis encore de vos fêtes. J'ai bien de la peine à comprendre comment votre Majeſté impériale a ordonné à la mer Noire de venir dans une plaine auprès de Moſcou. Je vois des vaiſſeaux ſur cette mer, des villes ſur les bords, des cocagnes pour un peuple immenſe, des feux d'artifice, et tous les miracles de l'opéra réunis.

Je ſavais bien que la très-grande *Catherine II* était la première perſonne du monde entier; mais je ne ſavais pas qu'elle fût magicienne.

Puiſqu'elle a tant de pouvoir ſur tous les élémens, que lui en aurait-il coûté de plus pour m'envoyer la flèche d'*Abaris*, ou le carroſſe du bon homme *Elie*, afin que je fuſſe témoin de toutes vos grandeurs et de tous vos plaiſirs.

On croit dans mon pays que tout cela eſt un ſonge. J'en aurais certifié la vérité; j'aurais

dit à mes petits compatriotes qui font les entendus : Meffieurs, les fêtes fur la mer Noire font encore fort peu de chofe en comparaifon des établiffemens pour les orphelins et pour les maifons d'éducation ; ces fêtes paffent en un jour, mais ces maifons durent tous les fiècles.

Je me jette aux pieds de votre Majefté impériale pour lui demander bien humblement pardon d'avoir ofé l'interrompre par toutes mes importunités miférables.

Je demande pardon d'avoir laiffé partir le tableau d'un peintre de la ville de Lyon.

Je demande pardon d'avoir parlé d'un vice-conful de Cadix, nommé *Widellin*, et d'un autre qui fe préfente pour exercer la fuprême dignité du vice-confulat.

Je demande pardon d'avoir propofé une autre dignité de conful à Marfeille.

J'ai honte de dire qu'il fe préfentait encore un autre conful à Lyon.

L'empire romain ne donnait jamais que deux confulats à la fois ; mais tout le monde veut être conful de Ruffie. Tous ceux qui entrent chez moi et qui voient votre portrait, s'imaginent que j'ai un grand crédit à votre cour. Ils me difent : Faites-nous confuls de cette impératrice qui devrait être fouveraine de tout ce globe, mais qui en pofsède

environ un quart. Je tâche de réprimer leur ambition.

1775.

Je ferais mieux, Madame, de réprimer ma bavarderie. Je ſens que j'ennuie la conquérante, la légiſlatrice, la bienfaitrice : il m'eſt permis de l'adorer, mais il ne m'eſt pas permis de l'ennuyer à cet excès. Il faut mettre des bornes à mon zèle et à mes témérités, il faut ſe borner malgré ſoi au profond reſpect.

LETTRE CXLVIII.

DE L'IMPERATRICE.

A Czarskozélo, $\frac{14}{25}$ juin.

1776.

MONSIEUR, plus on vit dans ce monde, et plus on s'accoutume à voir alternativement les événemens heureux céder la place aux plus triſtes ſpectacles, et ceux-ci à leur tour ſuivis de ſcènes étonnantes. Les pertes dont vous me parlez, Monſieur, m'ont touchée ſenſiblement en leur temps, par toutes les circonſtances malheureuſes qui les ont accompagnées, aucun ſecours humain n'ayant pu ni les prévoir, ni les prévenir, ni réuſſir à ſauver tous les deux, ou au moins l'un des

1776. deux. La part que vous y prenez, Monfieur, m'eft une nouvelle preuve des fentimens que vous m'avez toujours témoignés, et pour lefquels je vous ai mille obligations. Nous fommes préfentement très-occupés à réparer nos pertes. Les règlemens que vous me demandez, ne font encore traduits et imprimés qu'en allemand; rien n'eft plus difficile que d'avoir une bonne traduction françaife de quoi que ce foit écrit en ruffe; cette dernière langue eft fi riche, fi énergique, et fouffre tant d'inverfions et de compofitions de termes, qu'on la manie comme l'on veut; la vôtre eft fi fage et fi pauvre qu'il faut être vous pour en avoir tiré le parti et l'ufage que vous en avez fu faire.

Dès que j'aurai une traduction paffable, je vous l'enverrai; mais je vous avertis d'avance que cet ouvrage eft très-fec, très-ennuyeux, et que qui y cherchera autre chofe que de l'ordre et du fens commun, fera trompé. Il n'y a certainement dans tout ce fatras ni efprit ni génie, mais feulement beaucoup d'utilité.

Adieu, Monfieur; portez-vous bien et foyez affuré que rien au monde ne peut changer ma façon de penfer à votre égard.

CATERINE.

LETTRE

LETTRE CXLIX.

1777.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 janvier.

MADAME,

VOTRE ſujet, moitié ſuiſſe, moitié gaulois, nommé *Voltaire*, était près de mourir, il y a quelques jours : ſon confeſſeur catholique-apoſtolique-romain, c'eſt-à-dire, univerſel, coureur de Rome, vint pour le préparer au voyage ; le malade lui dit : Mon révérend père, DIEU pourrait bien me damner. Et pourquoi cela, vieux bon homme? me dit le prêtre. Hélas ! lui répondis-je, c'eſt qu'on m'a accuſé auprès de lui d'être un ingrat. J'ai été comblé des bontés d'une autocratrice qui eſt une de ſes plus belles images dans ce monde, et je ne lui ai point écrit depuis plus d'un an. Qu'eſt-ce qu'une autocratrice? me dit mon vilain. Eh, pardieu! lui dis-je, c'eſt une impératrice. Vous êtes un grand ignorant; et cette impératrice fait du bien depuis le Kamshatka juſqu'en Afrique. Oh! ſi cela eſt, repartit le prêtre, vous avez bien fait; elle n'a pas de temps à perdre. Il ne faut pas ennuyer

1777. une autocratrice - impératrice - bienfaitrice, occupée du ſoir au matin, tantôt à battre les Turcs, tantôt à leur donner la paix, ou bien à couvrir de vaiſſeaux la mer Noire, et qui s'amuſe à faire fleurir onze cents mille lieues carrées de pays. Allez, allez, je vous donne l'abſolution.

LETTRE CL.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, 28 janvier. / 8 février.

MONSIEUR, j'ai lu cet hiver deux traductions ruſſes nouvellement faites, l'une du *Taſſe* et l'autre d'*Homère*. On les dit très-bonnes; mais j'avoue que votre lettre du 24 janvier que je viens de recevoir, m'a fait plus de plaiſir que le *Taſſe* et *Homère*. La gaieté et la vivacité qui y règnent, me font eſpèrer que votre maladie n'aura aucune ſuite, et que vous paſſerez très-leſtement au-delà des cent ans.

Votre ſouvenir m'eſt toujours auſſi flatteur qu'agréable; mes ſentimens pour vous ſont toujours invariables.

LETTRE CLI.

1777.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le 20 feptembre. / 1 octobre.

MONSIEUR, pour répondre à vos lettres, il faut que je vous dife premièrement que fi vous êtes content du prince *Jouffoupof*, je dois lui rendre le témoignage qu'il eft enchanté de l'accueil que vous avez bien voulu lui faire, et de tout ce que vous avez dit pendant le temps qu'il a eu le plaifir de vous voir.

Secondement, Monfieur, je ne puis vous envoyer le recueil de nos lois, parce qu'il n'exifte pas encore. L'année 1775, j'ai fait publier des règlemens pour le gouvernement des provinces; ceux-ci ne font traduits qu'en allemand. La pièce qui eft à la tête, rend raifon du pourquoi de ces arrangemens; c'eft une pièce eftimée à caufe de la manière concife dont y font décrits les faits hiftoriques des différentes époques. Je ne crois pas que ces règlemens puiffent fervir aux Treize-Cantons : j'en envoie un exemplaire pour la bibliothéque du château de Ferney.

1777.

Notre édifice légiſlatif s'élève peu à peu : l'inſtruction pour le code en eſt le fondement : je vous l'ai envoyée il y a dix ans. Vous verrez que ces règlemens ne dérogent point aux principes, mais qu'ils en découlent : bientôt ils ſeront ſuivis de ceux de finances, de commerce, de police, &c. leſquels nous occupent depuis deux ans ; après quoi le code ne ſera qu'un ouvrage aiſé et facile à rédiger.

Voici l'idée que je m'en fais pour le criminel. Les crimes ne ſauraient être en grand nombre ; mais de proportionner les peines au crime, cela demande, je crois, un travail à part et beaucoup de réflexion. Je penſe que la nature et la force des preuves pourraient être réduites à une forme de demandes très-méthodique, très-ſimple, qui éclaircirait le fait. Je ſuis perſuadée, et je l'ai établi, que la meilleure des procédures criminelles et la plus sûre, eſt celle qui fait paſſer ces ſortes de matières par trois inſtances dans un temps fixé ; ſans quoi la ſureté perſonnelle des accuſés pourrait être à la merci des paſſions, de l'ignorance, des balourdiſes involontaires, et des têtes chaudes.

Voilà des précautions qui pourraient ne pas plaire au ſoi-diſant ſaint-office ; mais la raiſon a ſes droits contre leſquels il faut

que tôt ou tard la ſottiſe et les préjugés viennent échouer.

1777.

Je me flatte que la ſociété de Berne approuvera cette façon de penſer. Soyez perſuadé, Monſieur, que la mienne à votre égard n'eſt ſoumiſe à aucune variation.

CATERINE.

J'oubliais de vous dire que l'expérience, depuis deux ans, nous confirme que la cour d'équité établie par mes règlemens, devient le tombeau de la chicane.

1777.

LETTRE CLII.

DE L'IMPERATRICE.

A Pétersbourg, le $\frac{23}{4}$ novembre. décembre.

MONSIEUR, j'ai reçu les trois feuillets imprimés qui accompagnaient votre lettre du 28 octobre. Le fujet que vous propofez, eft digne de vous : il eft à défirer qu'il foit entièrement rempli. Les inquifitions d'Etat et d'Eglife n'auraient pas befoin du grand fatras de règles et de formes, fi les princes étaient inftruits ou éclairés. J'attends avec une grande impatience les exemplaires complets que vous me promettez ; je vous avoue que ceux de vos écrits me feraient les plus précieux : ils me délafferaient de certains règlemens de finances dont la bafe porte fur ces mots : *Vivre et laiffer écrire.* On y travaille depuis deux ans, et je n'en vois pas la fin.

Adieu, Monfieur; portez-vous bien et fouvenez-vous quelquefois de moi.

M. de *Schouvalof* eft revenu plus enchanté de vous que jamais.

LETTRE CLIII.

1777.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 décembre.

MADAME,

JE reçus hier au ſoir un des gages de votre immortalité, le code de vos lois en allemand, dont votre Majeſté impériale daigne me gratifier. J'ai commencé, dès ce matin, à le faire traduire dans la langue des Velches; il le ſera en chinois; il le ſera dans toutes les langues : ce ſera l'évangile de l'univers.

J'avais bien raiſon de dire, il y a treize ans, que tout nous viendrait de l'étoile du Nord.

J'ai pris la liberté d'adreſſer, il y a quinze jours, à votre Majeſté, par les charriots de poſte d'Allemagne, le Prix de la juſtice et de l'humanité. C'eſt un petit coup de cloche qui annonce vos bienfaits au genre-humain. Nous ſommes deux membres de la ſociété de Berne, qui avons dépoſé chacun cinquante louis d'or pour le concurrent qui fera le projet d'un code criminel le plus approchant de vos lois, et le plus convenable au pays où nous vivons.

1777. Je voudrais qu'on proposât un prix pour celui qui trouvera la manière la plus prompte et la plus sûre de renvoyer les Turcs dans les pays d'où ils ſont venus; mais je crois toujours que ce ſecret n'eſt réſervé qu'à la première perſonne du genre-humain qui s'appelle *Catherine II.* Je me proſterne à ſes pieds, et je crie dans mon agonie, *allah*, *allah*, *Catherine rezoul*, *allah.*

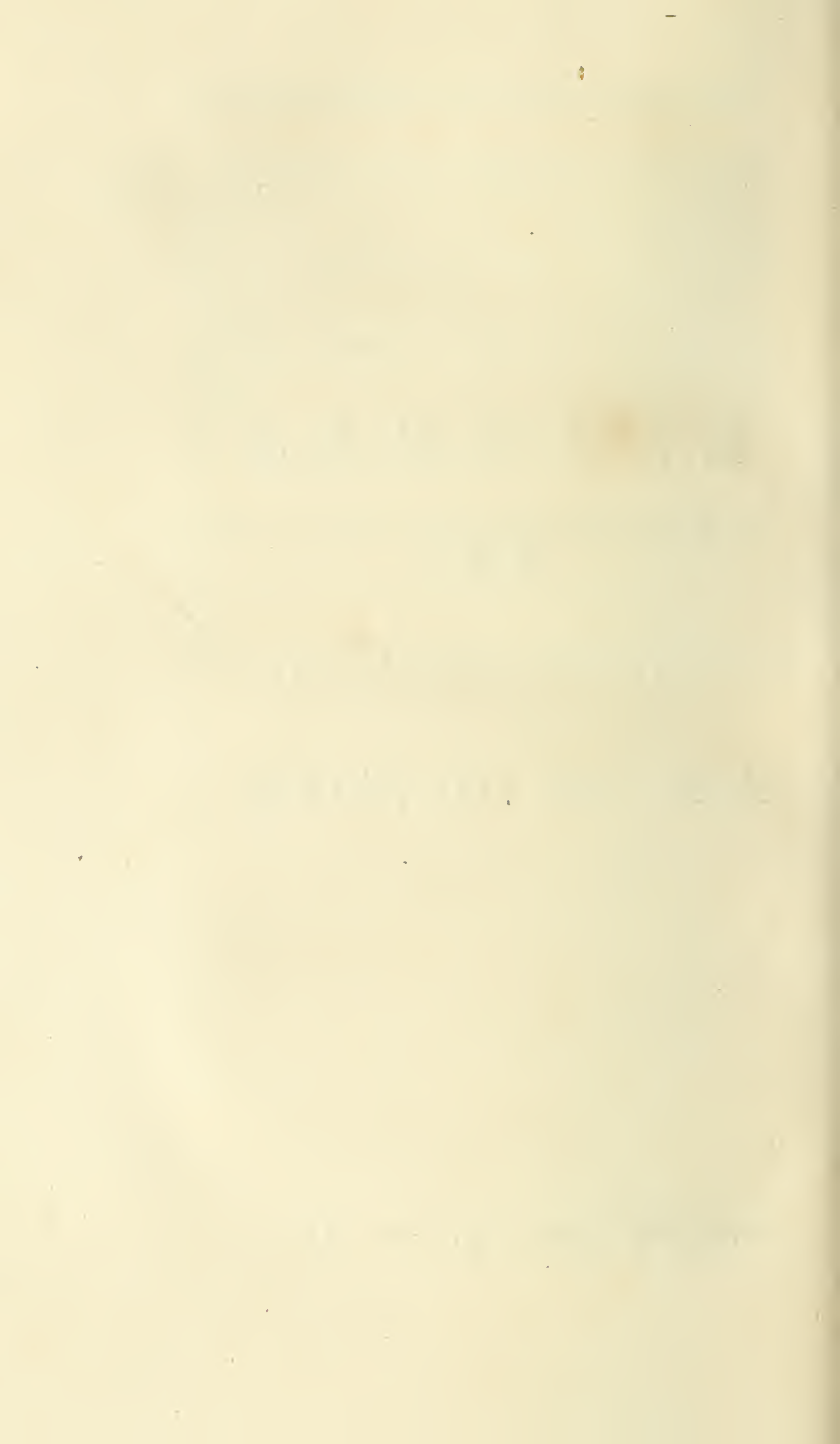
Fin des Lettres de l'impératrice et de M. de Voltaire.

LETTRES

DE

PLUSIEURS SOUVERAINS

A M. DE VOLTAIRE.



LETTRES
DE
PLUSIEURS SOUVERAINS
A M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.
DE S. M. STANISLAS,
ROI DE POLOGNE, DUC DE LORRAINE ET DE BAR.

A Lunéville, le 17 mai.

1748.

J'AI cru, mon cher *Voltaire*, jufqu'à préfent que rien n'était plus fécond que votre efprit fupérieur; mais je vois que votre cœur l'eft encore plus. J'en reçois des marques bien fenfibles; j'aime fon ftyle au-delà du ftyle le plus éloquent. Je veux tâcher de me mettre au niveau, en repondant à vos fentimens par ceux que votre incomparable mérite m'a infpirés, et par lefquels vous me connaîtrez toujours tout à vous, et de tout mon cœur,

STANISLAS *roi*.

1749.

LETTRE II.

DU MEME.

Le 9 de janvier.

PEUT-ON s'attendre, mon cher *Voltaire*, qu'une si maudite cause produise un si bon effet ? Je vous fais savoir toute l'horreur de la calomnie, et vous me dites tout ce qui est de plus flatteur pour moi ! Il est certain qu'à juger de ce livre (1) par sa noirceur, il doit faire votre panégyrique, l'envie effrénée n'attaquant que le mérite. Je ne saurais cependant, malgré le mépris qu'on doit en avoir, qu'être touché sur tout ce qui regarde votre réputation. Elle m'est chère par l'amitié et la haute estime avec lesquelles je vous suis affectionné.

STANISLAS, *roi*.

(1) Le libelle intitulé, *Volteriana*.

1749.

LETTRE III.

DU MEME.

Le 19 janvier.

J'AI reçu, mon cher *Voltaire*, votre lettre avec le manuſcrit des Menſonges imprimés. Rien de ſi vrai que ce que vous dites ; mais il eſt trop bon pour ſervir de réponſe au livre imprimé, je crois, au fond de l'enfer. Ainſi, je crois qu'il faudrait ſe ſervir de l'uſage ordinaire de mépriſer la noirceur des malhonnêtes gens, et ſe contenter d'être eſtimé des gens d'honneur, comme vous l'êtes, ce qui doit faire votre ſatisfaction. La mienne ſera toujours de vous marquer combien je ſuis

votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi.*

J'embraſſe la chère madame *du Châtelet.*

LETTRE IV.

1749.

DU MEME.

A Lunéville, le 31 de janvier.

Je vous fuis redevable, mon cher *Voltaire*, des complimens du roi de Pruffe, et de ceux que vous lui avez faits de ma part. Notre gent eft d'accord fur votre fujet, et je fuis bien flatté d'avoir les mêmes fentimens qu'un prince que j'aime et eftime beaucoup. C'eft à vous à partager les vôtres entre nous, fans exciter notre jaloufie.

Je voudrais, à tel prix que ce foit, que la malheureufe comète vous amusât plus favorablement qu'elle n'a fait, et qu'il n'y ait rien qui vous ennuye à Lunéville. Ma troupe de qualité de la comédie, qui furpaffe celle de profeffion, y fuppléera.

Je crains que l'*original du héros* que vous voulez copier dans le roman ne foit romanefque en effet. Je ne me fie pas à la favorable prévention que vous avez pour lui. Si ce que vous imaginez d'avantageux en fa faveur eft une fiction, rien de fi réel qu'il eft bien fenfible à votre attachement et à votre amitié. Vous voilà donc, je crois, à Paris, fans que je puiffe encore dire quand j'y ferai. C'eft le

féjour de Madame l'Infante qui me réglera. Je vous renvoie vos deux pièces. *Memnon* m'a endormi bien agréablement, et j'ai vu, dans un profond fommeil, que la fageffe n'eft qu'un fonge. Je fuis de tout mon cœur à vous.

1749.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE V.

DU MEME.

Le 5 février.

Ce n'eft pas *Memnon* qui m'ennuie, mon cher *Voltaire*, c'eft votre fciatique. Je défire avec impatience d'apprendre que vous en foyez quitte. Nous mangeons vos bonbons tout notre foûl. Vos foins à nous les envoyer en font la plus agréable douceur. A la place de cela, je vous envoie le *Philofophe chrétien*, qui a été continué depuis votre départ. *Memnon* dira bien qu'il y a de la folie de vouloir être fage; mais du moins il eft permis de fe l'imaginer. Ce Philofophe ne mérite pas un moment de votre temps perdu pour le parcourir, mais il connaît votre indulgence pour fe préfenter devant vous. Faites-lui donc grâce en faveur du bonheur qu'il cherche, et que vous lui

——— procurerez, ſi vous le jugez digne de vous
1749. occuper un moment.

Je vous embraſſe de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE VI.

DU MEME,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.

Le 17 février.

JE vous rends mille grâces, ma chère Marquiſe, du compte que vous me rendez de ce que vous faites. J'envie le bonheur de tous les lieux où vous vous trouvez. J'eſpère avoir le plaiſir de vous rejoindre immédiatement après Pâques; madame l'Infante m'en donnera le temps. Juſqu'à ce moment le carême me deviendra bien mortifiant. J'ai réfléchi ſur ce que M. d'*Argenſon* vous a dit. Si vous ne faites rien avant mon arrivée, je crois que la gloire me reviendra, quand j'y ſerai, d'effectuer ce qu'on vous a promis. Du moins j'y emploîrai tous mes ſoins, et tout l'empreſſement que vous me connaiſſez pour tout ce qui vous intéreſſe. Soyez-en, je vous en conjure,

perſuadée ; car, en vérité, je ſuis de tout mon cœur votre très-affectionné,

1749.

STANISLAS, *roi.*

A M. de Voltaire.

P. S. Je n'ai pas le temps, mon cher *Voltaire*, de vous écrire aujourd'hui. Je me réduis à cette apoſtille pour vous dire que je viens d'exécuter ce que vous avez demandé au philoſophe par ſa bonne amie, et de vous embraſſer cordialement.

A madame du Châtelet.

Oſerais-je vous prier de pouvoir me ſervir de vous pour témoigner à M. de *Richelieu* combien j'ai pris part à ſon expédition de Gènes, et à ſon avancement. Cela me vaudra plus dans ſon amitié que tous les complimens que je lui aurais pu faire à cette occaſion.

1749.

LETTRE VII.

DU MEME.

Le 13 mars.

Je ſerais, mon cher *Voltaire*, au déſeſpoir, ſi je me trouvais auſſi embarraſſé à répondre à vos ſentimens pour moi, qu'à la production de votre incomparable génie ; car il n'y a ni vers ni proſe qui ſoit capable de vous exprimer combien je ſuis ſenſible à tout ce que vous dites. Toute mon éloquence eſt au fond de mon cœur. C'eſt par ſon langage que vous connaîtrez ma façon de m'expliquer pour vous marquer ma reconnaiſſance de la part que vous avez priſe à ma légère incommodité, et pour vous aſſurer combien je ſuis de tout mon cœur à vous.

STANISLAS, *roi.*

LETTRE VIII.

1749.

DU MEME.

A Commerci.

MADAME de *Boufflers*, mon cher *Voltaire*, en partant précipitamment pour aller voir monſieur ſon père, m'a chargé de vous renvoyer votre livre. Je ſacrifie l'empreſſement que j'ai eu de le parcourir à la néceſſité que vous avez de le ravoir, eſpérant que vous me le communiquerez quand vous pourrez. Vous connaiſſez comme je ſuis gourmand de vos ouvrages.

Me voilà ſeul. Les agrémens de Commerci ne rempliſſent pas le plaiſir d'être avec ſes amis. Auſſi je me prépare à le quitter bientôt. Je voudrais que madame *du Châtelet*, que j'embraſſe tendrement, employât le temps de l'abſence à faire ſes couches, et la retrouver ſur pied. Je vous embraſſe, mon cher *Voltaire*, de tout mon cœur.

STANISLAS, *roi.*

1751.

LETTRE IX.

DE MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST. (1)

A Zerbſt, ce 25 mai.

MONSIEUR,

Je ſuis trop ſenſible à la manière obligeante dont vous avez bien voulu vous prêter à la commiſſion hardie dont j'avais oſé charger madame la comteſſe de *Bentinck*, et trop véritablement reconnaiſſante, pour ne pas me porter avec autant d'empreſſement que de plaiſir à vous faire mes remercîmens au ſujet de la belle inſcription et du précieux don que vous avez eu la politeſſe d'y ajoûter ; mais vous n'avez peut-être pas ſenti, Monſieur, ce que vous m'allez impoſer par là. Vous me mettez dans l'obligation de former une bibliothéque pour ſoutenir la réputation de femme lettrée que votre préſent me donne ; il y attirera les ſavans et les perſonnes de goût, pour conſulter ce rare exemplaire de vos œuvres, avec la même ardeur qu'on examine un manuſcrit de *Virgile* ou de *Cicéron*.

(1) Mère de l'impératrice de Ruſſie, *Catherine II*.

Comptez cependant, Monſieur, que cet exemplaire du recueil de vos ouvrages, pour n'être pas dans la bibliothéque d'un ſavant, n'en eſt pas moins entre les mains d'une perſonne qui a toujours ſu admirer les productions de votre plume, et qui ſaura conſerver ce morceau ineſtimable comme un monument auſſi flatteur que glorieux de l'attention d'un des plus grands hommes de notre ſiècle. Si l'eſtime, Monſieur, qui vous eſt due à ce titre eſt un tribut que votre mérite exige, celle que je conſerverai pour vous très-particulièrement eſt propre à me mériter votre amitié, que je vous demande en faveur des ſentimens avec leſquels je ſuis,

Monſieur,

votre tout acquiſe amie et très-humble ſervante.

ELISABETH.

1751.

LETTRE X.

DE S. M. LA REINE DE SUEDE. (1)

Droningholm, ce $\frac{12}{23}$ juillet.

JE m'étais réſervé, Monſieur, le plaiſir de vous témoigner moi-même combien j'ai été ſatisfaite de votre lettre, accompagnée d'une nouvelle édition de vos ouvrages. J'avoue que le remercîment aurait dû être plus prompt et je ſerais fâchée ſi le retardement pouvait faire naître en vous des idées qui ſeraient déſavantageuſes à ma façon de penſer pour vous. Vous me rendrez toujours juſtice quand vous ſerez perſuadé de l'eſtime infinie que j'ai pour votre eſprit et vos talens, et je me ferai toujours un plaiſir de vous la témoigner quand les occaſions s'en préſenteront. En attendant je vous envoie une bagatelle qui ſervira de ſouvenir de ces mêmes aſſurances. Vous m'obligerez infiniment ſi vous voulez continuer de me faire part de vos nouvelles productions. Je ne ſaurais aſſez vous dire la ſatisfaction que je trouve en les liſant. Vous y raſſemblez l'utile et l'agréable, choſe ſi rare

(1) La princeſſe *Ulrique* de Pruſſe.

1751.

dans tous les écrits de nos jours. La comparaiſon flatteuſe que vous faites de la reine *Chriſtine* et de moi, ne peut que me faire rougir. Je me trouve ſi inférieure en tout point à cette princeſſe dont le génie était infiniment au-deſſus de celui de notre ſexe ! Je déſirerais de pouvoir attirer comme elle les beaux eſprits à ma cour; mais la mort de *Deſcartes* ſert toujours de prétexte à éluder toutes les tentatives que je peux faire. Souvenez-vous, je vous prie, que *Maupertuis* a été en Suède, et même en Laponie, qu'il vit à Berlin en parfaite ſanté, qu'il a changé la figure de la terre, et que ce changement a ſi bien opéré ſur ces climats, que les glaces n'y ont plus leur empire. L'hiver ſaura reſpecter des jours conſacrés par *Apollon* et par *Minerve* à l'honneur de notre ſiècle. Vous voyez que jamais vie n'a été plus en ſureté que la vôtre. J'eſpère qu'à préſent vous ſerez détrompé ſur tous ces préjugés déſavantageux à notre climat, et que vous me mettrez un jour à même de vous aſſurer de bouche de l'eſtime infinie avec laquelle je ſuis votre affectionnée,

ULRIQUE.

1754.

LETTRE XI.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN,

CHARLES-THEODORE.

Manheim, ce premier mai.

Le manuſcrit corrigé de votre main, Monſieur, joint au ſecond tome des Annales de l'Empire m'ont occupé ſi utilement et ſi agréablement ces jours paſſés, que je n'ai pu vous en témoigner plutôt ma reconnaiſſance. Vos ouvrages ne ſont pas faits pour être lus à la hâte. Chaque année, pour ainſi dire, dans vos Annales mérite quelque attention particulière par les réflexions judicieuſes que vous y placez ſi à propos; l'Eſſai ſur l'hiſtoire univerſelle, dont vous avez tiré une grande partie pour vos Annales, ne leur cède en rien, quoique le ſujet en ſoit beaucoup plus vaſte; et ces deux ouvrages ne ſont pas faits pour les gens qui reſſemblent au nouvel automate de Paris. Il y a, il eſt vrai, ſi peu de gens qui penſent, et moins encore qui penſent juſte, qu'il ne ferait pas étonnant ſi quelque ſombre miſanthrope ne regrettait pas qu'on ait trouvé le moyen de diminuer l'eſpèce humaine à moins de frais.

Vous

Vous me ferez plaisir, Monsieur, de m'informer si cette opération avec le sel se fait avec succès. Je serai d'ailleurs charmé de pouvoir vous faire plaisir, et de vous témoigner l'estime qui vous est due,

1754.

Monsieur,

votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 27 juillet.

J'AI reçu, Monsieur, votre lettre pendant que j'étais aux bains de Schlangenbadt; et, peu de jours après mon retour ici, le volume que vous m'avez envoyé. Je vous en suis bien obligé; et quoique vous ayez outré quelques expressions flatteuses à mon égard, je suis bien aise de concourir à la justice que le public vous doit sur les mauvaises éditions de votre Essai sur l'histoire universelle. Vous rendrez surement un grand service à ce même public, si vous donnez bientôt le reste de cet ouvrage. Il intéresse, il amuse et instruit solidement. Rien d'essentiel n'y est oublié, et les faits de

1754. moindre conféquence qui s'y trouvent paraiffent prefque néceffaires pour nous bien faire entrer dans l'efprit des fiècles paffés.

J'ai entendu dire par plufieurs perfonnes que vous travaillez préfentement à une Hiftoire d'Efpagne. Quoiqu'elles ne me l'aient pas affuré pour certain, j'efpère que votre fanté vous permettra toujours de donner quelque ouvrage nouveau.

Comme je crois le vin de Hongrie fort fain, et que vous n'êtes peut-être pas à portée d'en avoir du bon, j'ai fait faire les difpofitions pour vous en envoyer dès que les chaleurs le permettront. Je voudrais avoir des occafions plus réelles de pouvoir vous faire plaifir.

Je fuis avec bien de l'eftime, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*

LETTRE XIII.

1754.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 28 auguſte.

Je ſuis charmé d'apprendre par votre lettre, Monſieur, que vous continuez de travailler à un ouvrage que le public doit déſirer avec empreſſement, et que, malgré les peines et les ſoins que vous vous donnez dans les profondes recherches que vous faites dans l'hiſtoire, vous vous occupiez encore à orner le théâtre français d'une nouvelle tragédie. Je ſuis bien impatient de voir : *You're in the right to think that j don't diſlike the english taſte*, *and j have borrow'd this way of thinking from the obſervations on this nation.* Les trop grandes libertés de la tragédie anglaiſe étant réduites à de juſtes bornes par quelqu'un qui ſait ſi bien les compaſſer que vous, Monſieur, ne pourront que plaire à tous ceux qui jugent ſans prévention ; je tombe moi-même un peu dans le défaut d'être prévenu, puiſque je le ſuis déjà pour ce nouvel enfant légitime, dont je ſerai charmé de revoir le père qui en fait de ſi beaux. J'eſpère que votre ſanté ſe remet. Soyez sûr de l'eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1754.

LETTRE XIV.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 17 feptembre.

J'ai relu jufqu'à trois fois, Monfieur, la tragédie que vous m'avez fait le plaifir de m'envoyer. J'y ai toujours trouvé de nouvelles beautés. Enfin, j'en fuis enchanté, et fuis bien empreffé de la faire jouer. Pourtant, fi je favais que votre fanté vous permît bientôt de vous donner la peine de recorder les acteurs, j'attendrais encore pour avoir le plaifir complet, d'autant plus que, bien que je n'y aye rien trouvé de trop allégorique aux affaires du temps, je ne voudrais pas la faire donner fans votre aveu, dont je ne doute pourtant pas, croyant que vous ne voudriez pas priver le public de la fatisfaction de voir et d'admirer une fi belle pièce. Trois ou quatre perfonnes de goût, qui l'ont lue, n'ont pu en faire affez l'éloge, et elles en ont été touchées jufqu'aux larmes. Je vous affure, Monfieur, que l'eftime qu'on doit avoir pour des talens fi fupérieurs ne peut qu'augmenter; et c'eft avec ces fentimens que je fuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XV.

1754.

DU MEME.

Manheim, 20 octobre.

J'AI été bien charmé, Monſieur, d'apprendre, par vos deux lettres, que vous aviez pris la réſolution de venir paſſer l'hiver ici. Je me réjouis d'avance des momens que je paſſerai ſi agréablement et ſi utilement avec vous. On profite toujours de vos entretiens, comme on ne ſe laſſe jamais de relire vos ouvrages. J'aurai ſoin que votre nièce puiſſe jouir des ſpectacles qu'elle déſirera de voir. J'en ai donné la commiſſion à *Pierron.*

J'attends, avec impatience, le plaiſir de vous revoir, et ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1754.

LETTRE XVI.

DU MEME.

Manheim, le 29 décembre.

Je vous fuis bien obligé, Monfieur, de la part que vous avez prife à la maladie que j'ai effuyée, et qui m'a empêché de répondre à vos dernières lettres. Dans l'état où j'étais, je n'aurais pu qu'à peine figner ma dernière volonté. Dans cette trifte fituation, je me fefais lire Zadig ; et fi les chapitres de *Mizouf*, du nez coupé, et des mages corrompus par une femme qui voulait fauver *Zadig*, m'ont égayé, celui de l'hermite, et les réflexions de *Zadig* avec le vendeur de fromages à la crême, m'ont fait fupporter, avec moins d'impatience, une fièvre chaude continue, qui a duré vingt-fix jours.

L'article de *Pic de la Mirandole* me paraît très-bien traité, et les réflexions font auffi juftes qu'elles puiffent l'être. Je ne fais fi vous n'excufez pas trop les ufurpations, ainfi dites, fous les premiers empereurs. Il eft sûr qu'ils confiaient la direction de quelques provinces à ceux qui poffédaient les premières charges de leur cour, et que leur intention n'était

certainement pas de laiſſer ces pays à ceux qui les gouvernaient, et encore moins de les rendre héréditaires dans leurs familles. Vous avez très-raiſon de dire que les Allemands avaient des princes avant que d'avoir des empereurs ; mais ce ne ſont, autant qu'il m'en ſouvient, ni ces princes, ni leurs ſucceſſeurs qui ſe ſont remis en poſſeſſion de leurs anciennes dominations. Je plaide contre ma propre cauſe ; mais, par bonheur, *beati poſſidentes.*

1754.

J'attends, avec bien de l'empreſſement, le nouvel ouvrage d'hiſtoire qui doit être conduit juſqu'à nos jours ; mais j'ai bien plus d'impatience d'en revoir l'auteur, et de l'aſſurer de la parfaite eſtime qui lui eſt due.

Je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1755.

LETTRE XVII.

DU MEME.

Manheim, ce 20 février.

J'ai reçu, un peu tard, Monſieur la lettre que vous m'avez fait le plaiſir de m'écrire. Un voyage que j'ai fait à Munich en a été la cauſe. Je ſerais aiſe de voir les changemens que vous avez faits à vos Chinois, et le ſerai bien davantage quand j'aurai la ſatisfaction de vous revoir à Schwetzingen ce printemps. Je m'en fais une fête d'avance ; ſoyez-en bien perſuadé, de même que de l'eſtime que j'aurai toujours pour vous.

Je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE

LETTRE XVIII.

1755.

DU MEME.

Manheim, ce 17 auguſte.

S'IL était auſſi facile, Monſieur, de faire un bel édifice, qu'il vous eſt aiſé de faire une belle tragédie; je ne ſerais pas en peine de la réuſſite des bâtimens que j'ai commencés. Les deux ailes que vous avez ajoutées au vôtre n'ont fait que donner de nouveaux ornemens à votre ouvrage. Par le plaiſir que j'ai de lire ce que vous faites, jugez de celui que j'aurai de vous revoir ici. Je me ſuis beaucoup entretenu de vous, il y a peu de temps, avec un anglais nommé *Garden*, qui m'a paru un homme d'eſprit et de ſavoir. Il m'a dit vous avoir beaucoup fréquenté pendant ſon ſéjour à Lauſane.

J'eſpère que votre médecin ſuiſſe rétablira bientôt votre ſanté, pour que l'Europe jouiſſe plus long-temps de vos écrits, et moi du plaiſir de vous revoir. Vous me feriez entre-temps un vrai plaiſir de me mander quelle ſorte d'habillement vous trouvez le plus convenable pour les acteurs. Je m'imagine que vous ne voulez pas une tête et une

1755. moustache chinoise pour *Zamti*, ni de petites pantoufles de métal pour sa femme, quoique ce ne soit pas ce à quoi l'on prendrait garde en écoutant de si beaux vers.

Je suis avec beaucoup d'estime, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XIX.

DE S. M. STANISLAS, ROI DE POLOGNE, &c.

A Lunéville, le 27 janvier.

1756. J'AI reçu, Monsieur, avec un plaisir sensible votre lettre, que M. le comte de *Tressan* m'a rendue. Je suis charmé de voir que dans votre retraite, qui pourrait faire croire que vous avez renoncé aux amorces du monde, vous vous souveniez de ceux qui ne vous oublieront jamais. Je ne saurais répondre à ce que vous me dites de plus flatteur que par vos propres idées. On peut envier en effet aux cantons que vous habitez la douceur dont ils jouissent par votre présence, et plaindre ceux qui en sont privés. Si vous m'attribuez le désir de rendre mes sujets heureux, soyez persuadé qu'en vous déclarant celui de cœur, un des plus vifs plaisirs que je ressens, est de

vous ſavoir par-tout où vous êtes auſſi parfaitement content que vous le méritez, et auſſi conſtamment que je ſuis avec toute eſtime et conſidération,

1756.

votre très-affectionné,

STANISLAS, *roi.*

LETTRE XX.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Duſſeldorff, ce 8 mai.

JE vous ſuis bien obligé, Monſieur, du nouvel ouvrage que vous m'avez envoyé, et que j'ai lu avec bien du plaiſir et de la ſatiſfaction. Ces deux morceaux de poëſie peuvent être mis au nombre de vos autres ouvrages, deſquels on peut dire, à bien juſte titre, l'axiome de *Pope : Tout ce qui eſt, eſt bien.* En effet, cela convient mieux à vos ouvrages en particulier, qu'à l'eſpèce humaine en général.

Je ferais bien charmé ſi la belle ſaiſon où nous allons entrer me procurait le plaiſir de vous revoir à Schwetzingen cet été. Je compte d'y être au commencement de juin. Peut-être que le changement d'air fera du bien à votre ſanté. Surement je ferai bien charmé de pouvoir paſſer bien des heures ſi utilement et

1756. ſi agréablement avec une perſonne de votre mérite. Soyez perſuadé de l'eſtime avec laquelle je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXI.

DU MEME.

Manheim, ce 12 janvier.

1757. Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, de l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale que vous m'avez envoyé. Je le lirai avec toute l'attention que vos ouvrages méritent à ſi juſte titre. On ne peut s'inſtruire plus ſolidement et plus agréablement que par des faits hiſtoriques choiſis et traités par un génie tel que le vôtre.

Vous avez bien raiſon de dire que les ſiècles paſſés n'ont pas produit d'événemens plus ſinguliers que ceux que nous voyons ſous nos yeux. Ce ſiècle poli, qui devait même paſſer pour un ſiècle d'or, à peine eſt-il au-delà de ſa moitié, qu'il eſt ſouillé par l'aſſaſſinat d'un grand roi. Il me paraît que notre ſiècle reſſemble aſſez à ces ſirènes, dont une moitié était une belle nymphe, et l'autre une affreuſe queue de poiſſon. Ce ſerait pour moi une vraie ſatisfaction de pouvoir m'entre-

tenir avec vous ſur de pareilles matières, et j'eſpère même que votre ſanté vous le permettant, les ſentimens que vous voulez bien avoir pour moi me procureront bientôt ce plaiſir. Si, en tout cas, vous en êtes empêché, faites-moi le plaiſir de me confier vos idées ſur la ſituation préſente de l'Europe. Vous pouvez m'écrire en toute liberté; vous êtes dans un pays libre, et je ſuis auſſi diſcret et auſſi honnête homme qu'aucun de vos républicains.

Je vous prie d'être perſuadé de l'eſtime toute particulière avec laquelle je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXII.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 auguſte.

Ce n'eſt que la quantité d'affaires dont j'ai été occupé, Monſieur, qui m'a fait retarder ſi long-temps à répondre aux lettres que vous m'avez écrites. Je ſuis très-obligé au petit ſuiſſe de ſes juſtes réflexions ſur *Rominagrobis*, dont les affaires vont préſentement très-mal. Il faut eſpérer que cela l'obligera de ſouſcrire

1757. à des conditions de paix qui rendront le calme à l'Europe.

Je ſuis bien charmé que l'affaire de la rente viagère ait été terminée à votre ſatisfaction. Comptez qu'en toute occaſion je ſerai fort aiſe de contribuer à tout ce qui vous pourra être agréable.

Vous me feriez plaiſir, Monſieur, de me dire votre ſentiment ſur la nouvelle tragédie d'Iphigénie en Tauride, qui a eu un ſi brillant ſuccès à Paris; je n'en ai vu juſqu'à préſent qu'un extrait. On en dit la verſification un peu dure, et qu'elle ſera moins goûtée à la lecture qu'à la repréſentation. Il eſt ſi difficile de vous reſſembler, et même d'approcher de vos talens! Je regrette infiniment que votre ſanté me prive du bonheur d'en pouvoir profiter.

Je ſuis avec une parfaite eſtime, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*

LETTRE XXIII.

1757.

DU MEME.

Manheim, ce 25 octobre.

J'AI reçu, Monſieur, avec bien de la reconnaiſſance, l'importante nouvelle que vous m'avez communiquée ; vous pouvez être perſuadé du ſecret inviolable que je vous garderai. Vous me donnez, dans cette occaſion, une preuve bien réelle des ſentimens que vous voulez bien avoir pour moi. Je ſerai très-charmé d'être à portée de pouvoir vous faire plaiſir, et vous témoigner la reconnaiſſance et la parfaite eſtime avec leſquelles je ſuis, &c.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1758.

LETTRE XXIV.

DU MEME.

Je vous ſuis très-obligé, Monſieur, des ſouhaits que vous me faites pour la nouvelle année, que je vous ſouhaite auſſi très-heureuſe. Celle que nous avons finie ne l'a guère été pour bien du monde. Jamais tant de ſang n'a été répandu. Je ne crois pas qu'on trouve un exemple dans l'hiſtoire, que, dans une ſeule campagne, on ait donné dix batailles. Il n'y a guère d'apparence que l'hiver nous ramène la paix. Votre ſanté ne vous permettra-t-elle plus de me donner le plaiſir de vous revoir, et de vous aſſurer de toute l'eſtime que vous méritez, et que j'aurai toujours pour vous?

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXV.

1758.

DU MEME.

Manheim, le 23 mai.

Je ne pouvais rien apprendre de plus agréable, Monſieur, que le projet que vous avez fait de venir ici. J'irai le 27 de ce mois à Schwetzingen, où je vous attendrai avec la plus grande impatience. Quel bonheur en effet de jouir de votre compagnie, et de converſer avec un homme tel que vous! Je m'en fais un tel plaiſir d'avance, que j'eſpère bien que votre ſanté ni les houſſards ne me tromperont pas dans mon attente. C'eſt alors que je pourrai raiſonner bien plus librement avec le petit ſuiſſe ſur les grandes révolutions que nous voyons préſentement. Vous connaiſſez les ſentimens de la parfaite eſtime que j'aurai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

1758.

LETTRE XXVI.

DU MEME.

Manheim, ce 23 octobre.

JE vous ſuis bien obligé, Monſieur, de la pièce que vous m'avez communiquée. Vous avez bien raiſon de dire que dans ce ſiècle il y a des choſes qui ne reſſemblent à rien, et beaucoup de riens qu'on voudrait faire reſſembler à des choſes. La ſeconde bataille des Ruſſes eſt de ce nombre, et quantité d'autres. On a enfin ſurpris ce grand-homme dans ſon camp; mais ſes belles manœuvres ont tout rétabli. Il faut eſpérer que tant de ſang verſé fera penſer à une paix qui eſt tant à déſirer.

J'eſpère que votre ſanté ſera entièrement rétablie, et que j'aurai, l'été qui vient, la même ſatisfaction dont j'ai ſi peu joui cette année. Soyez bien perſuadé de la parfaite eſtime que j'aurai toute ma vie pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*

LETTRE XXVII.

1759.

DU MEME.

Manheim, le 23 février.

J'AI reçu, Monfieur, vos lettres avec bien du plaifir, et vous fuis très-obligé des bons fouhaits que vous me faites. Ce ferait un bonheur trop parfait dans ce monde s'ils s'accompliffaient en tout point. L'optimifme eft banni depuis long-temps de notre globe; et fi *Pope* vivait encore, je doute qu'il foutînt, en voyant tout ce qui fe paffe depuis peu d'années, que *all what is, is right.*

Vous me ferez un fenfible plaifir de venir cet été. Ne craignez plus le froid: j'y porterai grand foin; et plutôt que d'être privé de la fatisfaction de vous voir, je ferai placer une cheminée à chaque porte et fenêtre. Profitez cette année des fleurs d'orange; car il ne me paraît pas encore que le terroir d'Allemagne foit difpofé à porter beaucoup d'olives. Soyez bien perfuadé de la parfaite eftime que j'aurai toujours pour le vieux fuiffe.

CHARLES-THÉODORE.

1759.

LETTRE XXVIII.

DU MEME.

Manheim, ce 29 avril.

L'ORAISON funèbre d'un cordonnier (1), que vous m'avez envoyée, Monſieur, m'a paru auſſi ſingulière par la façon dont elle eſt écrite, que l'ode ſur la mort de madame la margrave m'a paru ſublime, et portant preſqu'à chaque ſtrophe quelque vérité frappante avec elle.

J'eſpère, quand j'aurai le plaiſir de vous revoir, que vous apporterez encore quelque bel ouvrage nouveau que vous aurez composé. Vous ſavez le cas que je fais de votre perſonne, de vos ouvrages, l'empreſſement que j'ai toujours d'en profiter, et la vraie eſtime que j'ai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Par le roi de Pruſſe.

LETTRE XXIX.

1759.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 22 juillet.

Je ſuis bien mortifié, Monſieur, de n'avoir pu jouir de la ſatisfaction de vous voir ici cet été; j'eſpère que ce plaiſir n'eſt qu'un peu reculé. Je vous ſuis très-obligé de votre nouvelle tragédie (1). Je l'ai lue avec bien du plaiſir, d'autant plus que vous y avez ôté la monotonie de ces vers qui tombent deux à deux pendant cinq actes entiers; vous y peignez au mieux cet eſprit de chevalerie qui, par bonheur, ne ſubſiſte plus. Chaque ſiècle a ſes ridicules, et peut-être le nôtre ſurpaſſe ceux des précédens.

J'ai lu dans le Journal encyclopédique un Précis de l'Eccléſiaſte en vers, qui vous eſt attribué. Par les beautés que j'y ai trouvées, je le croirais aiſément. Faites-moi le plaiſir de me le mander, et ſoyez toujours perſuadé de mon eſtime particulière pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

(1) Tancrède.

1760.

LETTRE XXX.

DU MEME.

Manheim, ce 12 mars.

Dès que j'ai reçu, Monſieur, votre lettre du 9 du mois paſſé, j'ai tâché de me procurer les œuvres de poëſie du philoſophe de Sans-ſouci, que j'ai lues avec un grand plaiſir. La première épître à ſon frère, la ſuivante à *Hermotime*, la dixième au général *Bredow*, et la dix-neuvième à d'*Arget*, ſont celles qui m'ont le plus frappé. L'Art de la guerre eſt un poëme unique et de toute beauté. Ce grand auteur eſt bien digne d'en donner des leçons.

Vous vous ſouviendrez, Monſieur, que je n'ai aucun goût pour les odes, et que je m'y entends encore moins qu'aux autres pièces de poëſie. J'ai trouvé, dans la ſixième épître au comte de *Gotter*, les deſcriptions de pluſieurs arts et métiers, admirables, entre autres celle ſur le pain, qui commence ainſi :

Voyez ces laboureurs, dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue et cultivent les champs,

Je crois avoir reconnu le petit ſuiſſe en pluſieurs endroits, entre nous ſoit dit; faites-moi le plaiſir de me mander ſi j'ai rencontré

votre goût en quelque chofe, dans les articles que je vous ai cités. Je fuis toujours charmé de profiter de vos lumières; j'efpère d'en profiter davantage cet été à Schwetzingen; vous me le faites efpérer. Vous devez être perfuadé du plaifir que j'aurai de revoir le petit fuiffe.

1760.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI STANISLAS.

Aux Délices, le 15 augufte.

SIRE,

Je n'ai jamais que des grâces à rendre à votre Majefté. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous inftruifez le monde, vous l'embelliffez, vous le foulagez, vous donnez des préceptes et des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns et des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun dans fa chaumière faffe à proportion autant de bien que votre Majefté en fait dans fes

1760.

Etats : elle a bâti de belles églifes royales ; j'édifie des églifes de village. *Diogène* remuait fon tonneau, quand les Athéniens conftruifaient des flottes. Si vous foulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en foulagions dix. Le devoir des princes et des particuliers eft de faire chacun dans fon état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de votre Majefté, que le cher frère *Ménou* m'a envoyé de votre part, eft un nouveau fervice que votre Majefté rend au genre-humain : fi jamais il fe trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'horrible abfurdité de cet homme. Les philofophes de ce fiècle ont heureufement prévenu les foins de votre Majefté. Elle bénit DIEU, fans doute, de ce que, depuis *Defcartes* et *Newton*, il ne s'eft pas trouvé un feul athée en Europe. Votre Majefté réfute admirablement ceux qui croyaient autrefois que le hafard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : elle voit fans doute avec un plaifir extrême qu'il n'y a aucun philofophe de nos jours qui ne regarde le hafard comme un mot vide de fens. Plus la phyfique a fait de progrès, plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-puiffant.

Il n'y a point d'hommes plus pénétrés

de

de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes; ils aiment l'Etat et le monarque ; ils sont soumis aux lois ; ils donnent l'exemple de l'attachement et de l'obéissance : ils condamnent et ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques et furieuses, également ennemies de l'autorité royale et du repos des sujets ; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume. Continuez, Sire, à les seconder de votre autorité et de votre éloquence; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux que quand les philosophes sont rois, et qu'ils ont beaucoup de sujets philosophes. Encouragez de votre voix puissante, la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits et dans leurs discours que l'amour de DIEU, du monarque et de l'Etat ; confondez ces hommes insensés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

1760.

Le docteur *Lange* dit que les jésuites sont athées, parce qu'ils ne trouvent point la

1760.

cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin*, jésuite, dit que les *Pascal*, les *Arnauld*, les *Nicole* sont athées, parce qu'ils n'étaient pas molinistes. Frère *Berthier* soupçonne d'athéisme l'auteur de l'Histoire générale, parce que l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens, conduits par des nuées bleues, sont venus du pays de Tacin, dans le septième siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine. Frère *Berthier* devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, et qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités sacrées.

Un gentilhomme breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches sur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent *Chrétien*, comme si les autres journaux étaient faits par des turcs, l'ont accusé d'irréligion au sujet de la rue Tireboudin et de la rue Troussevache ; et le breton a été obligé de faire assigner ses accusateurs au châtelet.

Les rois méprisent toutes ces petites querelles ; ils font le bien général, tandis que leurs sujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un grand roi, tel que vous, Sire, n'est ni janséniste, ni moliniste, ni anti-encyclopédiste, il n'est d'aucune faction ; il ne prend parti ni pour

ni contre un dictionnaire; il rend la raifon refpectable et toutes les factions ridicules; il tâche de rendre les jéfuites utiles en Lorraine, quand ils font chaffés du Portugal; il donne douze mille livres de rente, une belle maifon, une bonne cave à notre cher frère *Ménou*, afin qu'il faffe du bien: il fait que la vertu et la religion confiftent dans les bonnes œuvres, et non pas dans les difputes; il fe fait bénir, et les calomniateurs fe font détefter.

1760.

Je me fouviendrai toujours, Sire, avec la plus tendre et la plus refpectueufe reconnaiffance, des jours heureux que j'ai paffés dans vos palais; je me fouviendrai que vous daigniez faire le charme de la fociété, comme vous fefiez la félicité de vos peuples; et que fi c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je fouhaite à votre Majefté que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* et *Muley-Ifmaël* ont vécu l'un et l'autre au-delà de cent cinq ans. Si DIEU accorde de fi longs jours à des princes infidelles, que ne fera-t-il point pour *Staniflas le bienfefant* ?

Je fuis avec le plus profond refpect, &c.

1761.

LETTRE XXXII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Manheim, ce 28 mars.

Je vous fuis très-obligé, Monfieur, de la belle tragédie de Tancrède que vous m'avez envoyée, avec la très-édifiante lettre qui la fuit. On vous lit toujours avec un nouveau plaifir. Tout le monde littéraire vous prie de lui donner encore beaucoup de vos ouvrages avant d'aller habiter la Jérufalem célefte. Vous êtes fi admiré fur la terre ! reftez-y tant que vous pourrez ; et, s'il vous eft poffible, venez bientôt revoir un de ceux qui vous admirent le plus. Si j'ai tardé long-temps à vous écrire, c'eft que je n'ai pu le faire plutôt. J'ai été accablé d'affaires, fans les foins que l'électrice me donne dans fa groffeffe. Si vous venez à Schwetzingen, vous verrez un papa jouer avec un enfant ; et après l'avoir bercé, s'entretenir avec plaifir avec fon cher fuiffe, pour qui j'aurai toujours une vraie eftime.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXIII.

1761.

DU MEME.

Schwetzingen, ce 15 juillet.

Je n'ai fait qu'un beau rêve, mon cher malade, qui, je crois, m'a caufé plus de douleur que toutes vos infirmités ne vous en font reffentir. C'eft une affaire faite, il faut fe foumettre à la Providence. Je ne vous fuis pas moins obligé de vos charmantes lettres et de l'intérêt que vous prenez à ce qui me regarde. Je ferai très-aife de contribuer à l'édition de Corneille ; j'y foufcrirai pour dix exemplaires.

Votre Henriade va bientôt paraître en beaux vers allemands. J'y fais travailler un nommé *Schwartz*, très-médiocre confeiller que j'ai, mais très-bon poëte, et qui a déjà traduit toute l'Enéide en vers, à la parfaite fatisfaction des amateurs de la poëfie allemande. S'il réuffit également dans la Henriade, il pourra fe vanter d'avoir enrichi la littérature allemande des deux meilleurs poëmes épiques qui exiftent. Soyez perfuadé de l'eftime particulière que j'aurai toujours pour vous.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*

1761.

LETTRE XXXIV.

DU MEME.

J'AI été bien charmé, Monſieur, de recevoir la lettre que *Colini* m'a apportée. J'ai été bien aiſe de faire ſa connaiſſance. Il paraît avoir beaucoup d'eſprit et de mérite.

J'eſpère bien avoir la ſatisfaction, l'année prochaine, de vous revoir. Je ſuis bien mortifié d'en avoir été privé celle-ci. Faites toujours d'auſſi beaux poëmes qu'*Homère*, mais ne devenez pas aveugle comme lui. Tous les amateurs de la bonne littérature y perdraient trop. Comme vous donnez préſentement dans le vieux Teſtament, ne croiriez-vous pas le livre de *Job* ſuſceptible d'une belle poëſie? Je vous l'ai entendu louer bien ſouvent. C'eſt un temps actuellement où l'on a beſoin d'être excité à la patience. Bien des gens ſont aujourd'hui auſſi mal à leur aiſe que *Job* l'était ſur ſon fumier. Vous vivez dans la tranquillité, mais j'eſpère qu'on en jouira bientôt par-tout, et que j'aurai le plaiſir de vous aſſurer ici de la vraie eſtime que j'aurai toujours pour le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXV.

1762.

DE S. A. S. MADAME

LA PRINCESSE D'ANHALT-ZERBST.

Avril.

MONSIEUR,

Ne craignez-vous pas de m'énorgueillir, ou bien eft-ce pour effayer fi le cœur d'une allemande faura fentir la valeur d'une approbation auffi flatteufe que l'eft la vôtre, que vous me l'accordez, et que vous y ajoutez de nouveau de ces faveurs auffi propres à fervir de modèles qu'à vous attirer la reconnaiffance des fiècles à venir, par conféquent, à vous immortalifer ? Je ne fuis pas affez philofophe pour réfifter à l'une (1) ; et pour l'autre, j'ai fu vous lire, vous préférer, vous eftimer : ce font là les titres des remercîmens dont je m'acquitte, qui me font ofer vous demander votre amitié, et vous affurer que j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

votre tout acquife amie et très-humble fervante,

ELISABETH.

(1) Le Poëme de *Jeanne d'Arc*.

1762.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. E. LE PRINCE PALATIN.

Aux Délices, le 5 juillet.

MONSEIGNEUR,

Je voudrais bien que mon bon hiérophante trouvât grâce devant votre Alteſſe électorale. Il n'eſt ni janſéniſte ni moliniſte ; c'eſt le meilleur prêtre que je connaiſſe. Si les jéſuites lui avaient reſſemblé, ils ſeraient encore en Portugal, et ne ſeraient point honnis en France. Toute la famille d'*Alexandre* que j'ai miſe à vos pieds, il y a un mois, attend ce que vous penſez d'elle pour ſavoir ſi elle doit ſe montrer.

Me ſera-t-il permis d'avoir recours à votre protection pour le temporel (1), après avoir ſoumis le ſpirituel à vos lumières ? Votre Alteſſe électorale voit que l'ame et le corps du petit ſuiſſe dépendent d'elle. La petite-fille de *Corneille* et ſon édition languiſſent. J'eſpère que M. de *Bekers* nous ranimera. C'eſt

(1) Il s'agiſſait d'une rente viagère que lui devait l'électeur.

auprès

auprès de M. de *Bekers* que je vous implore; je crois qu'il n'y a point auprès de lui de meilleure protection que la vôtre. Daignez donc souffrir, Monseigneur, que j'adresse à votre Altesse électorale le triste et discourtois placet que je présente à votre contrôleur général. Il y a de fins courtisans italiens qui prétendent qu'il faut toujours aller au prince par les ministres, et moi, Monseigneur, je tiens que dans votre cour il faut aller au ministre par le prince, et que c'est toujours à votre belle ame qu'il faut avoir recours.

1762.

Que votre Altesse électorale daigne agréer, avec sa bonté ordinaire, l'attachement, la reconnaissance et le profond respect, &c.

LETTRE XXXVII.

DE S. A. S. L'ELECTEUR PALATIN.

Schwetzingen, ce 28 juillet.

Je ne puis vous exprimer combien votre famille d'*Alexandre* m'a fait plaisir, Monsieur; j'aurais voulu attendre la représentation pour vous marquer les éloges qu'elle mérite; mais la paresse des comédiens, qui, d'ailleurs, étaient déjà occupés à l'étude de Tancrède,

1762. m'en a empêché. *Le Noble*, que vous avez vu ici dans le rôle de *Lusignan*, fera cet honnête homme de prêtre qui a si peu d'imitateurs : *Olympie* sera représentée par la *Denesle*, jeune actrice qui tâche d'imiter la *Clairon*, et qui a étudié deux ans avec elle. Le *Kain* la connaît. La pièce, telle qu'elle est, me paraît de toute beauté, et ressemble à vos autres productions.

Je crois que vous aurez été content de la réponse du baron de *Bekers*. Je sais fort bien qu'après avoir pensé au spirituel, il ne faut pas oublier le temporel. Je vous prie de ne pas oublier tout-à-fait Schwetzingen, malgré votre faible santé, et soyez persuadé de la sincère estime que j'aurai toujours pour le petit suisse.

CHARLES-THÉODORE, *électeur*.

LETTRE XXXVIII.

1762.

DU MEME.

JE vous ſuis très-obligé, Monſieur, de m'avoir envoyé les deux chants de la Pucelle, que j'ai lus avec bien de l'empreſſement, de même que tout ce que vous écrivez. Vous me faites un bien ſenſible plaiſir de m'apprendre que votre ſanté et le fameux *Tronchin* vous permettront de venir chez celui qui aime et admire une perſonne d'un mérite tel que le poſsède le petit ſuiſſe.

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XXXIX.

DU MEME.

Schwetzingen, ce premier octobre.

1764.

UN œil poché et une cuiſſe en compote, m'ont empêché de répondre à votre dernière lettre au ſujet du curé, et avec laquelle vous m'avez envoyé le ſupplément au diſcours aux Velches. Je reçois à ce moment votre ſeconde lettre touchant votre aſſociation à mon académie. Quoique je lui aye abandonné

1764. le choix de ſes membres, je ſais ſurement que les académiciens ſont trop éclairés pour ne pas ſentir le prix de vous voir de leur nombre. Je ne peux que vous témoigner ma reconnaiſſance de vouloir bien mêler votre nom avec le leur.

Soyez perſuadé, mon cher vieux ſuiſſe, que tous les *Frérons* du monde ne pourront jamais diminuer la vraie eſtime que j'ai toujours eue pour la perſonne et le génie d'un homme tel que vous. Le critique âpre et amer n'atteignit jamais *Virgile*, *Salluſte* et *Newton;* et tel qui critiqua l'égliſe de Saint-Pierre à Rome, n'eût peut-être pas été en état de deſſiner une égliſe de village.

C'eſt avec ces ſentimens et l'eſpoir de vous revoir encore, que je ſerai toujours votre bien affectionné,

CHARLES-THÉODORE, *électeur.*

LETTRE XL.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 février.

SIRE,

MA refpectueufe reconnaiffance n'a ofé paffer les bornes de deux lignes, quand j'ai remercié votre Majefté de fes bienfaits envers la famille des *Sirven*, qui lui devra bientôt fon honneur et fa fortune; mais le bien que vous faites à l'humanité entière en établiffant une fage tolérance en Pologne, me donne un peu plus de hardieffe. Il s'agit ici du genre-humain : vous en êtes le bienfaiteur, Sire. Vous pardonnerez donc au bon vieillard *Siméon* de s'écrier : *Je mourrai en paix, puifque j'ai vu les jours du falut.* Le vrai falut eft la bienfefance.

J'ai lu deux difcours de votre Majefté à la diète, qui font de cette éloquence qui n'appartient qu'aux grandes ames. Madame de *Geoffrin* eft bien heureufe. Les vieillards de Saba en feraient autant que leur reine, s'ils

1767. n'avaient que leur vieilleſſe à ſurmonter; mais la caducité, jointe à la maladie, ne laiſſe de libre que le cœur. Permettez, Sire, que ce cœur, pénétré de vos vertus et de votre ſageſſe, ſe mette à vos pieds pour ſa conſolation.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XLI.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varſovie, le 21 février.

MONSIEUR de *Voltaire*, tout contemporain d'un homme tel que vous, qui ſait lire, qui a voyagé, et ne vous a pas connu, doit ſe trouver malheureux. Si le roi mon prédéceſſeur eût vécu un an de plus, j'aurais vu Rome et vous. J'allais partir pour l'Italie lorſqu'il eſt mort, et je comptais revenir par chez vous. C'eſt un des plaiſirs que me coûte ma couronne, et dont elle ne m'ôtera jamais le regret. Vous l'augmentez par votre lettre du 3 de ce mois; vous m'y tenez compte de faits qui ne ſont malheureuſement que des intentions. Pluſieurs des miennes ont leur ſource dans vos écrits. Il vous ferait ſouvent permis de dire : *Les nations feront des vœux pour que les rois me liſent.*

Continuez, Monſieur, à jouir de votre gloire et à prouver au monde qu'il eſt des eſprits qui ne s'épuiſent point. Je ſuis bien véritablement, 1767.

Monſieur de *Voltaire*,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

6 decembre.

SIRE,

On m'apprend que votre Majeſté ſemble déſirer que je lui écrive. Je n'ai oſé prendre cette liberté. Un certain *Bourdillon* (1), qui profeſſe ſecrétement le droit public à Baſle, prétend que vous êtes accablé d'affaires, et qu'il faut *captare mollia fandi tempora*. Je ſais bien, Sire, que vous avez beaucoup d'affaires; mais je ſuis très-sûr que vous n'en êtes pas

(1) C'eſt le nom ſous lequel M. de *Voltaire* avait publié l'Eſſai ſur les diſſentions des Egliſes de Pologne. Mélanges hiſtoriques, tome III.

accablé, et j'ai répondu au ſieur *Bourdillon:* *Rex ille ſuperior eſt negotiis.*

1767.

Ce *Bourdillon* s'imagine que la Pologne ſerait beaucoup plus riche, plus peuplée, plus heureuſe, ſi les chefs étaient affranchis, s'ils avaient la liberté du corps et de l'ame, ſi les reſtes du gouvernement gothico-ſclavonico-romano-ſarmatique étaient abolis un jour par un prince qui ne prendrait pas le titre de fils aîné de l'Egliſe, mais celui de fils aîné de la raiſon. J'ai répondu au grave *Bourdillon* que je ne me mêlais pas d'affaires d'Etat, que je me bornais à admirer, à chérir les ſalutaires intentions de votre Majeſté, votre génie, votre humanité, et que je laiſſais les *Grotius* et les *Puffendorf* ennuyer leurs lecteurs par les citations des anciens qui n'ont pas fait le moindre bien aux modernes. Je fais, diſais-je à mon ami *Bourdillon*, que les Polonais feraient cent fois plus heureux, ſi le roi était abſolument le maître; et que rien n'eſt plus doux que de remettre ſes intérêts entre les mains d'un ſouverain qui a juſteſſe dans l'eſprit et juſtice dans le cœur; mais je me garde bien d'aller plus loin. Vous n'ignorez pas, M. *Bourdillon*, qu'un roi eſt comme un tiſſerand continuellement occupé à reprendre les fils de ſa toile qui ſe caſſent; ou, ſi vous l'aimez mieux,

1767.

comme *Sisiphe* qui portait toujours ſon rocher au haut de la montagne, et qui le voyait retomber ; ou enfin comme *Hercule* avec les têtes renaiſſantes de l'hydre.

M. *Bourdillon* me répondit : Il finira ſa toile, il fixera ſon rocher, il abattra les têtes de l'hydre.

Je ſouhaite, mon cher *Bourdillon*, et je fais des vœux au ciel avec vous pour qu'il réuſſiſſe en tout, et pour que les hommes ſoient moins aſſervis à leurs préjugés et plus dignes d'être heureux. Je ne doute pas qu'un grand juriſconſulte comme vous, ne ſoit en commerce de lettre avec un grand légiſlateur. La première fois que vous l'ennuierez de votre fatras, dites-lui, je vous en prie, que

Je ſuis avec un profond reſpect, avec admiration, avec dévouement,

de ſa Majeſté, &c.

1770.

LETTRE XLIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Novembre.

SIRE,

M. d'*Alembert* m'a inſtruit des bontés de votre Majeſté pour moi. Tant de généroſité de votre part ne m'étonne point; mais l'objet m'en étonne : ce n'était pas ſans doute à un ſimple citoyen comme moi qu'il fallait une ſtatue. L'Europe en doit aux rois qui voyagent pour répandre des lumières, qui ont la modeſtie de croire en acquérir, qui donnent des exemples en prétendant qu'ils en reçoivent, qui emportent les vœux de tous les peuples chez leſquels ils ont été, qui ne reçoivent leurs ſujets que pour les rendre heureux, pour en être chéris et pour les venger des barbares.

Je ſuis près de finir ma carrière lorſque votre Majeſté en commence une bien éclatante. L'honneur qu'elle daigne me faire, répand ſur mes derniers jours une félicité que je ne devais pas attendre. Je ſens combien il

eſt flatteur de finir par avoir tant d'obligations à un tel monarque.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus vive reconnaiſſance, &c.

LETTRE XLIV.

DU ROI DE DANEMARCK, CHRISTIAN VII.

Friederichsberg, ce 15 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, toujours poli et plein d'eſprit, je ſais bien à quoi je dois ce que ſa lettre contient de flatteur pour moi. Je dois à ſa politeſſe ce qu'il mérite de ma part et de tout le public par une longue ſuite de ſes actions. Vous réuſſiſſez à faire des heureux en éclairant les hommes et leur apprenant à penſer librement. Je ſuis moins heureux avec la meilleure volonté du monde et le pouvoir d'un ſouverain. Je n'ai pas encore pu parvenir à lever les obſtacles qui s'oppoſent à rendre la liberté civile à la plus grande portion de mes ſujets. Vous vous occupez préſentement à délivrer un nombre conſidérable des hommes du joug des eccléſiaſtiques, le plus dur de tous, parce que les devoirs de la ſociété ne ſont connus que de la tête de ces Meſſieurs, et jamais ſentis de

1770. leur cœur. Ceci vaut bien ſe venger des barbares.

Je ſuis avec beaucoup d'eſtime,

votre affectionné,

CHRISTIAN.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE DANEMARCK.

A Ferney, 15 janvier.

SIRE,

1771. RIEN n'eſt ſi ennuyeux que trop de vers: je demande pardon à votre Majeſté de lui en préſenter une ſi énorme quantité; mais en récompenſe je prends la liberté de lui envoyer beaucoup plus de proſe. Le paquet doit lui arriver par les voitures publiques.

Sa Majeſté me permettra-t-elle de la féliciter ſur le bien qu'elle fait à ſes ſujets? La liberté qu'elle veut donner aux hommes eſt aſſurément plus précieuſe que la liberté des livres.

Je ſuis avec le plus profond reſpect et la plus ſincère reconnaiſſance,

de votre Majeſté, &c.

LETTRE XLVI.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

12 novembre.

SIRE,

C'EST avec ces larmes qu'arrachent l'attendriſſement et l'admiration, que j'ai lu l'éloge du roi votre père, compoſé par votre Majeſté. L'Europe prononce le vôtre ; permettez à un étranger de joindre ſa voix à toutes celles qui font mille vœux pour vous. Si je ne ſuis pas né votre ſujet, je le ſuis par le cœur, et les ſentimens de ce cœur que vous avez pénétré ſont l'excuſe de la liberté que je prends.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

1771.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 3 décembre.

SIRE,

VOTRE Majefté m'a honoré de trop de bontés pour que je ne mêle pas ma voix à toutes celles qui font des vœux pour votre confervation et pour votre bonheur. Ma voix, à la vérité, n'eft que celle qui crie dans le défert, mais elle eft fincère; elle part du cœur. Et quel cœur en effet ne doit pas être fenfible à tout ce qui intéreffe votre perfonne! Il faut être barbare pour ne pas vous aimer: il faut entendre bien mal fes intérêts pour ne vous pas fervir. Mais la vraie bonté et la vraie vertu triomphent de tout à la fin.

Permettez-moi de faire les vœux les plus fincères pour votre félicité dont vous êtes fi digne.

Je fuis avec la plus parfaite reconnaiffance et le plus profond refpect, &c.

LETTRE XLVIII.

1771.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

A Ferney, 6 décembre.

SIRE,

PERMETTEZ à mon ſincère attachement pour votre perſonne, pour votre cauſe, pour vos vertus, de dire encore un mot à votre Majeſté.

Tous les papiers publics diſent que *Kozinski* avait fait ſerment à la *ſainte Vierge*, ainſi que les autres conjurés, de conſommer leur attentat ſacrilége. Je reſpecte fort la *ſainte Vierge ;* je ſuis ſeulement fâché que *Poltrot*, *Jean-Châtel*, *Ravaillac*, *Damiens*, le révérend père *Malagrida*, &c. &c. &c. aient eu tant de religion.

Oſerai-je demander à votre Majeſté s'il n'eſt pas vrai que votre aſpect, vos diſcours, le ſouvenir de vos vertus, enfin l'humanité, aient réveillé dans le cœur de l'aſſaſſin les ſentimens naturels que la dévotion à la *ſainte Vierge* avait un peu endormis ? La religion avait part au crime, et la nature l'a empêché.

1771.

Au reſte, on eſt perſuadé que cette horreur tournera à votre avantage. Le bien ſort du mal, comme les moiſſons viennent de la fange. Il ſera deſormais trop honteux d'être rebelle. Les confédérés eux-mêmes vous aimeront comme tous les eſprits bien faits de l'Europe vous aiment.

Si votre Majeſté daigne répondre en deux lignes à ma queſtion, je la ſupplie d'adreſſer ſa lettre à Genève.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect et avec un attachement qui redouble tous les jours,

Sire,

de votre Majeſté, &c.

LETTRE

LETTRE XLIX.

1771.

DU ROI DE POLOGNE, PONIATOWSKI.

Varsovie, ce 28 décembre.

MONSIEUR de *Voltaire*, c'eſt avec le plus grand plaiſir que je réponds à votre lettre du 3 du courant. Votre voix doit être aſſurément diſtinguée entre toutes celles qui m'ont parlé depuis le 3 novembre dernier. Vous trouverez bon cependant que je ne convienne pas de la comparaiſon que vous vous donnez. Celui dont la voix criait dans le déſert, annonçait quelqu'un de plus grand que lui, et c'eſt ce que vous ne ſauriez faire. Mais ſi l'intérêt le plus conſtant de ma part à votre conſervation et à votre gloire, mérite de la reconnaiſſance, il eſt vrai que vous m'en devez. Je ſuis bien véritablement,

Monſieur,

votre très-affectionné,
STANISLAS-AUGUSTE, *roi*.

1772.

LETTRE L.

DU MEME.

Varſovie, le premier de janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, j'ai répondu par Paris, il y a cinq jours, à votre lettre du 3 décembre. J'ai reçu depuis votre ſeconde du 6, et je crois ne pouvoir mieux répondre à celle-ci qu'en vous envoyant les pièces ci-jointes dont je vous garantis la vérité exacte.

Je mets au nombre des vœux les plus chers à mon cœur de vous voir conſervé à tout ce ſiècle que vous avez éclairé.

C'eſt avec la plus véritable reconnaiſſance que je reçois les témoignages ſi affectueux de vos ſentimens pour moi, et que je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné,

STANISLAS-AUGUSTE, *roi.*

LETTRE LI.

1772.

DU ROI DE SUEDE, GUSTAVE III.

A Stockholm, ce 10 janvier.

MONSIEUR de *Voltaire*, vous jetez donc aussi quelquefois un coup d'œil sur ce qui se passe dans notre Nord ! Soyez persuadé que du moins nous y connaissons le prix de votre suffrage, et que nous le regardons comme le plus grand encouragement à bien faire dans tous les genres. Je prie tous les jours l'Etre des êtres qu'il prolonge vos jours si précieux à l'humanité entière, et si utiles aux progrès de la raison et de la vraie philosophie.

Sur ce je prie DIEU qu'il vous ait, Monsieur de *Voltaire*, en sa sainte garde, étant

votre très-affectionné,

GUSTAVE.

1774.

LETTRE LII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A SA MAJESTÉ LA REINE DE SUEDE.

MADAME,

L'HONNEUR que me fait votre Majefté redouble le petit chagrin d'avoir quatre-vingts ans, et d'être fur le bord du lac de Genève, au lieu d'être venu faire ma cour au lac Meller. Je ne pourrais mourir content qu'après m'être jeté à vos pieds et à ceux du roi votre digne fils ; et je ne peux être confolé de cette privation que par la bonté avec laquelle votre Majefté a daigné fe fouvenir de moi. L'académie que vous protégez fera employée à célébrer le plus beau règne de la Suède. Que ne puis-je venir joindre ma faible voix à toutes celles qui font infpirées par l'admiration et par l'amour.

Je fuis avec un profond refpect et la plus vive reconnaiffance,

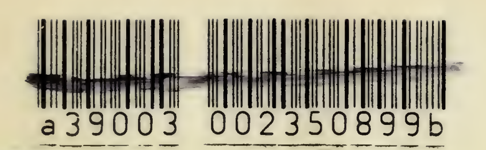
Madame,

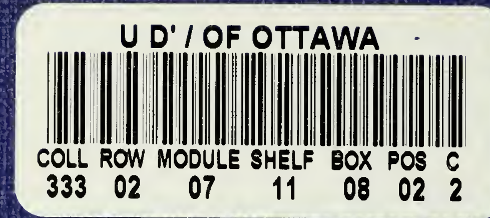
de votre Majefté, &c.

Fin du volume des Lettres de l'impératrice de Ruffie et de M. de Voltaire, &c.








U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 11 08 02 2